**£a**

**mort d'un Jura**



**Ca**

**mort d'un guru**

*"Dcwe*



**© Editions Farel**

**B P 50**

**94120 FONTENAY SOUS BOIS Cedex**

**France**

**Traduit de l'anglais "DEATH OF A GURU" par Jean-Marc Heimerdinger**

**© Edition anglaise : J.B. LIPPINCOTT COMPANY**

**Tous droits réservés**

**ISBN 2-86314-028-0**

**Prologue**

Mon arrestation ne m'avait pas surpris. Je voulais fran­

chir la frontière indo-pakistanaise et j'en connaissais les

risques. Ma mission était trop importante pour que je me

permette de reculer. En ce matin de novembre 1975, j'al­

lais bientôt savoir si mon attente serait un bref retard

dans mon voyage ou si elle m'annonçait les événements

que je redoutais. Cependant, s'inquiéter était inutile.

On m'avait donné l'ordre d'attendre dehors pendant le

contrôle de mes papiers. Pendant dix minutes, je fis les

cent pas devant le poste frontière, sous le regard hostile

des gardes. Plus le temps passait, plus je devinais l'issue

du contrôle.

Plongé dans mes réflexions, je n'entendis pas l'officier

s'approcher de moi.

— Vous êtes Rabindranath Maharaj ?

Il comparait la photo du passeport avec l'original, bar­

bu, qui se tenait près de lui. Pourquoi cette barbe, sem­

blait-il penser, ou peut-être : bien sûr, c'est la barbe qui le

change !

— Oui, c'est moi, répondis-je aimablement

Mon sourire était une expression naturelle ; on s'atten­

dait toujours à me voir sourire. Pourtant en ce moment je

n'en avais pas du tout envie.

— Suivez-moi !

Il fit demi-tour. On entra dans une maison basse et l'on

me conduisit dans une petite pièce où m'attendaient plu­

sieurs officiers en uniforme, la mine sinistre.

— Nous vous arrêtons !

Ces paroles, sans me surprendre, me glacèrent Dehors,

des touristes passaient la frontière sans problème. Pour la

5

première fois, je remarquai le revolver que chaque garde

portait à la ceinture.

— Pourquoi espionnez-vous pour le gouvernement in­

dien ? me demanda l'officier en chef, assis derrière son

bureau.

— Je n'espionne pas ! protestai-je.

— Vous pensez peut-être qu'on va vous croire ? Il eut

un rire sarcastique. Vous espériez donc passer la fron­

tière ?

J'étais Indien, et habituellement les Indiens ne vont pas

au Pakistan. Par millions ils avaient fui ce pays devenu

hostile depuis qu'il était tombé aux mains des musul­

mans. Surpris dans leur fuite, des milliers avaient été

massacrés. De l'autre côté de la frontière habitaient des

millions de musulmans. Les hindous en avaient exécuté

un grand nombre car ils essayaient de quitter l'Inde pour

le Pakistan. Depuis l'indépendance de ce dernier, de nom­

breux incidents de frontières avaient éclaté entre les

troupes indiennes et pakistanaises. De plus, le Pakistan ne

pardonnait pas à l'Inde d'être intervenue dans la guerre

civile du pays qui avait débouché sur l'indépendance du

Bangladesh. Aucun Indien, doué d'un peu de bon sens,

n'aurait songé à pénétrer dans un pays aussi hostile, à

moins d'avoir une mission très particulière à effectuer.

C'est ce que pensaient mes interrogateurs et en fait, ils

avaient raison.

On avait de fort bons motifs pour m'incriminer, me

disait-on, mais on ne me faisait pas connaître ces motifs.

Je savais qu'il me serait impossible de me défendre de­

vant leurs accusations. Mon nom de famille leur prouvait

que j'appartenais à la plus haute caste hindoue, et dans

l'état d'hostilité entre l'Inde et le Pakistan, c'était une rai­

son suffisante pour me condamner. Que pouvait faire un

Indien au Pakistan, et surtout un brahmane, sinon de

l'espionnage ?

6

Les histoires que je connaissais me faisaient compren­

dre que je ne devais m'attendre à aucun procès, à aucune

forme légale de justice. En vérité, je n'étais pas un espion,

mais on allait faire passer la mission que j'avais accomplie

avec succès au Pakistan pour de l'espionnage. Je regar­

dais le visage menaçant de mes gardes ; on avait rejeté

toutes mes explications. Le désespoir m'envahit. Le der­

nier jour de ma vie était arrivé et il me restait tant à faire...

On allait simplement me faire disparaître, sans le moin­

dre bruit. On ne donnerait aucune information, on ne fe­

rait aucune annonce officielle. Ma mère, qui m'attendait

près de Bombay, ne saurait jamais ce qui m'était arrivé.

Mon pays allait faire une enquête, les Pakistanais joue­

raient les ignorants et l'on m'oublierait; dans cette guerre

secrète, un incident mineur, dont on ne parle jamais dans

les informations.

Sous l'œil attentif des gardes, j'attendais celui qu'on ap­

pelait le chef, et qui devait venir de Lahore pour m'interro­

ger. J'entrevis alors une mince possibilité d'obtenir ma

libération. Il s'agissait de faire admettre l'inadmissible à

ces policiers endurcis. Je devais essayer à tout prix.

Peut-être la singularité de mon histoire jouerait-elle en ma

faveur, peut-être le chef verrait-il qu'elle était trop incroya­

ble pour être... un mensonge.

Pour comprendre cette histoire extraordinaire, il me

faut revenir tout au début, à Trinidad, alors que j'étais en­

core enfant

7

Chapitre premier

**L'Avatar**

Même quand la vie vous a apporté beaucoup de satis­

factions, des regrets surgissent toujours quand vous

considérez votre passé. C'est la perte de mon père, Chan-

drabhan Ragbir Sharma Nahabir Maharaj, qui me fit le

plus de peine. Comme je souhaiterais qu'il soit encore en

vie ! Sa mort survint trop tôt et dans des circonstances

bien mystérieuses. Mais ce n'est pas là mon unique regret

car, depuis lors, des événements nombreux et encore plus

remarquables se sont produits. Et souvent j'aimerais tant

partager avec lui, tout lui dire ! Quelle serait alors sa réac­

tion ?

Tout partager avec lui ! Nous n'avons jamais rien parta­

gé durant nos vies. A cause de ses vœux prononcés avant

ma naissance, il ne m'adressa pas une seule fois la parole,

ni ne me témoigna la moindre affection. Deux mots de lui

seulement m'auraient rempli d'une joie inouïe. Plus que

tout au monde je désirais l'entendre dire : « Rabi ! Mon

fils ! », même une seule fois. Mais jamais il ne le dit

Durant huit longues années il ne prononça pas un mot,

pas même une confidence chuchotée à ma mère. L'état de

transe qu'il avait atteint s'appelle en Orient « conscience

supérieure ». Il s'obtient uniquement par une méditation

profonde, ou par l'absorption de certaines drogues telles

que le L.S.D. La société occidentale, basée sur le matéria­

lisme scientifique, a longtemps considéré les expériences

mystiques comme des formes d'hallucination engendrées

par la superstition et l'ignorance. Cette attitude change en

raison de nouvelles découvertes scientifiques portant sur

les phénomènes psychiques. Ainsi, les gens s'ouvrent de

9

plus en plus au domaine de l'occulte. Pourtant, nous, In­

diens, savons depuis des milliers d'années que le yoga

renferme une puissance réelle. Mon père l'a démontré. Il

représenta dans la vie, à un degré suprême, l'enseigne­

ment des yogis et des gurus qui sont bien connus actuel­

lement en Europe et aux Etats-Unis. Leurs paroles, il les

vécut d'une manière rarement égalée parmi les hommes.

— Pourquoi Papa est comme ça ? demandais-je conti­

nuellement à ma mère quand je n'étais pas encore en âge

de comprendre.

— C'est quelqu'un d'exceptionnel ; tu n'aurais pu avoir

pour père un homme plus grand, me répondait-elle avec

patience. Il est à la recherche de son Moi véritable qui est

au fond de nous tous ; c'est l'Un, l'Être unique, et c'est ce

que tu es, toi aussi, Rabi.

Au début je ne comprenais pas bien, mais bientôt je

crus que, de toutes les voies, il avait choisi la plus noble.

Maman me l'assurait souvent, ainsi que bien d'autres per­

sonnes. Elles affirmaient que le Grand Renoncement du

Bouddha pouvait à peine être comparé à celui de mon

père. Plus tard, assez âgé pour examiner les Ecritures sa­

crées, je reconnus qu'elles avaient dit la vérité. Le renon­

cement de mon père avait été total et même précipité : il

eut lieu quelques jours après son mariage. Un peu plus

tôt, je ne serais pas né.

Je m'habituais au silence de mon père parce que je sa­

vais qu'il avait choisi une voie supérieure. Mais je ne pou­

vais cacher le vide qui me rongeait, mon désir brûlant

d'affection, une faim qui me faisait mal. J'appris à les ac­

cepter dans ma vie et même à les oublier. Mais je ne pus

jamais les vaincre. Néanmoins toute rancune aurait été

impensable. Pour un hindou, le *Bhagavad-Gita* est le livre

des livres et mon père avait choisi avec courage une vie

qui s'y conformait. Avec la forme d'éducation religieuse

que ma mère me donnait, il m'était impossible d'en vou­

loir à mon père.

10

Personne, même ma mère, n'a jamais connu exacte­

ment les vœux qu'il avait faits. Seul son mode de vie inha­

bituel permettait de les deviner. Dans la position du lotus

(les jambes croisées, le dessus des pieds reposant sur les

genoux), assis sur une planche qui lui servait aussi de lit, il

passait ses journées dans la méditation et la lecture des

Ecritures sacrées, rien d'autre. Les *mantras* sont nécessai­

res à la méditation ; les vibrations qu'ils créent sont le

principal moyen pour faire venir les divinités. Sans l'aide

de ces esprits divins, l'homme ne tire aucun bénéfice de

sa méditation. Mais mon père n'avait plus besoin des

*mantras.* Tous, nous estimions qu'il était en communion

directe avec Brahman. Il était profondément recueilli en

lui-même pour trouver le Moi véritable, et jamais il ne réa­

gissait à une présence humaine. Des admirateurs parcou­

raient des kilomètres pour venir l'adorer. Ils déposaient à

ses pieds des offrandes de fruits, de fleurs, de pagnes et

d'argent. Mais il ne remarquait rien. Il semblait être dam

un autre monde. Des années plus tard, j'atteignis moi

même une méditation profonde. J'entrai dans l'univers

des planètes étranges et des sages qui ont atteint l'état

parfait C'est là que mon père passait apparemment son

temps. A ma déception, je ne l'y trouvai pas.

Mais j'avance trop loin dans mon histoire. On n'atteint

pas facilement un tel niveau, et des personnes ne con­

naissant le monde qu'à travers leurs cinq sens auraient du

mal à comprendre. Il nous faut commencer notre voyage

pas à pas. Le premier consiste à renoncer à des préjugés

accumulés depuis des années. Il faut surtout abandonner

cette obstination déraisonnable qui ne considère comme

réels que les faits compris ou mesurés par les appareils

rudimentaires de la technologie moderne. Même ce que

nous croyons connaître se situe au-delà de ces frontières.

Qui, en effet, comprend ce qu'est la vie, ou l'énergie, ou

même la lumière ? Et quel instrument peut mesurer

l'amour ?

11

Quand j'étais petit, et quand des gens faisaient les élo­

ges de mon père, un orgueil démesuré m'envahissait. Et

on louait mon père bien souvent ! Avec crainte et respect,

les hindous religieux en parlaient comme d'un homme

qui avait eu le courage et la conviction de s'engager dans

une voie excellente et mystérieuse. On disait que mon

père était un avatar. Un grand *pandit* que je connaissais

bien était de cet avis. J'ai entendu ce mot pendant des an­

nées avant d'en comprendre le sens. C'était un mot si

spécial et qui sonnait si bien ! Et moi aussi, je sortais de

l'ordinaire puisqu'il s'agissait de mon père. Un jour, je de­

viendrai moi-même un grand *yogi.* Cette pensée d'abord

vague se transforma en conviction profonde au cours des

années. Mais, même dans mes rêves les plus délirants, je

n'aurais pu imaginer les surprises qui m'attendaient Je

voudrais raconter tout cela à mon père, mais il n'est plus.

Souvent je restais devant cet homme extraordinaire, le

fixant dans les yeux jusqu'à me perdre dans leur profon­

deur insondable. J'étais emporté dans une sorte de chute

à travers l'espace. J'essayais de m'accrocher à quelque

chose, d'appeler quelqu'un. Mais je me heurtais au silence

et au vide. Je compris alors qu'il avait atteint la Paix su­

prême que le Seigneur *Krishna* offrit à *Arjuna.* Il avait l'air

paisible, assis immobile, respirant lentement et avec rythme.

Ses cheveux et sa barbe qu'il n'avait pas coupés durant

toutes ces années lui descendaient jusqu'à la taille. A de

tels moments, je me croyais en présence d'un dieu.

Nous déplacions avec délicatesse les statuettes posées

sur l'autel familial. Nous les sortions de leurs enveloppes

de tissu fin, puis les couvrions à nouveau. Elles étaient

baignées et habillées avec un soin méticuleux et un pro­

fond respect C'était pareil avec mon père. Comme les

dieux dans la chambre de prière, il ne faisait rien pour son

corps. C'était un dieu dont on devait prendre soin, qu'il

fallait laver, nourrir et changer. Cela pendant huit ans.

Mon père avait suivi les enseignements du Seigneur *Krishna.*

12

Il devait renoncer à tout attachement, aux situations, aux

désirs, au monde physique. Il provoquait l'émerveillement

et on venait de près ou de loin pour l'adorer. J'entendais

souvent dire d'une voix solennelle qu'il avait atteint à

coup sûr le *moksha,* échappant ainsi à la roue de la réin­

carnation. Il ne connaîtrait plus les naissances dans ce

monde mortel, mais uniquement la paix éternelle du *nir­*

*vana.* Je savais même avant sa mort mystérieuse et inat­

tendue que le chemin qu'il avait suivi m'empêcherait de le

revoir.

— Vishnu dit qu'il va appeler l'ambulance pour l'emme­

ner à l'hôpital.

J'étais dehors en train de manger une mangue fraîche

que je venais de cueillir quand ces paroles résonnèrent

dans l'air calme du matin. Par une fenêtre ouverte, j'en­

tendis la voix de Phoowa Mohanee, la sœur aînée de mon

père et son disciple le plus ardent Elle l'aimait et l'adorait

En ce moment, elle aidait ma mère à lui faire sa toilette

Vishnu était l'un de ses parents proches, un riche hommi

d'affaires. La religion ne l'intéressait pas et il n'avait que

des paroles dures pour mon père. J'oubliai la mangue qui

me glissa des doigts. Doucement, je m'approchai de la fe­

nêtre retenant ma respiration pour mieux entendre. Mais

la conversation devint indistincte, étouffée par le bruit de

l'eau et des frictions. On parlait de Vishnu qui insistait que

mon père « en reviendrait vite si l'on cessait de le prendre

pour un dieu ». Je saisissais des mots tels que « électro­

choc » et « psychiatre » ainsi que des propos sur les doc­

teurs et la médecine. Je ne comprenais pas tout, j'était

trop jeune. La voix de ma mère devint presque aussi hys­

térique que celle de Mohanee. Cela m'effraya. D'ordinaire,

elle était si calme. Il fallait quelque chose de très grave

pour la plonger dans une telle détresse.

Je m'élançai sur le chemin familier. Il était abrité ici et là

par des cocotiers et descendait vers une hutte. Celle-ci

comprenait deux pièces aux murs de terre et était cou-

13

verte d'un toit de tôle ondulée. Le sol était en bouse de

vache desséchée. Mon grand-père maternel, Lutchman

Singh, avait permis à Gosine, un vieil ami de la famille, de

construire cette hutte sur son vaste terrain. Elle n était pas

loin de la maison offerte en cadeau de noces à mes pa­

rents. Gosine était un vieillard au corps maigre et sec, à la

peau ridée et tannée comme un vieux parchemin. Il avait

pris sa position habituelle. Il était accroupi sur le sol nu,

dans l'ombre mince d'un acajou, devant la hutte basse. Il

avait replié le pagne entre ses jambes, les bras appuyés

sur les genoux, et le menton entre ses mains.

— Pourquoi t'es si triste, fils de Grand Yogi ? demanda

Gosine.

Il levait sur moi son regard plein de sagesse. On aurait

dit un ancien sage réincarné et devenu à nouveau un vieil­

lard.

— Pourquoi tu penses que je suis triste ? me défendis-

je, imitant sans peine l'anglais populaire de la Trinité que

parlait Gosine.

C'était un langage qui me venait spontanément malgré

tous les efforts de ma mère qui exigeait une grammaire

correcte. Tous mes amis du bourg parlaient ainsi et les

tentatives de ma mère pour me débarrasser de ce parler

demeuraient infructueuses.

— T'as pas l'air heureux, toi non plus, renchérissai-je.

— J'ai pas bien dormi cette nuit Je suis vidé, dit Gosine

avec sérieux.

Sa grosse moustache grise dansait de haut en bas. Je

ne sais pas ce qui me fascinait le plus, de sa moustache

dansante, ou des longues touffes de poils qui sortaient de

ses oreilles.

Je m'accroupis à côté de lui en silence. Nous étions de

si bons amis que les mots nous étaients superflus. Il me

suffisait de rester à ses côtés pour être réconforté. Il me

fallut plusieurs minutes avant de trouver le courage pour

me décharger de mon fardeau.

14

— Tu sais ce que c'est qu'un « psychiatre » ou un « trai­

tement de choc » ?

L'air pensif, le vieillard se frotta le menton, fronça les

sourcils et sombra un bon moment dans une profonde

réflexion.

— A la ville ils parlent comme ça : ça veut rien dire...

t'as entendu ça où ? A la radio, c'est sûr.

— C'était Vishnu. J'ai entendu qu'il a dit ça.

— Vishnu n'est pas un mauvais gars, mais il réfléchit

pas. Mohanee parle pas assez fort. Ton papa, il savait se

débrouiller avec lui. Les bons vieux jours...

Déçu, je me tus. Gosine m'avait toujours semblé si sage

et si infaillible... c'était peut-être le langage de la ville, mais

il devait bien y avoir un sens.

— J'en reviendrai jamais de ce mariage, dit-il brusque­

ment, comme si c'était un sujet tout neuf.

En réalité, il m'avait déjà raconté cette histoire au moin^

vingt fois, presque mot pour mot

— Mon gars, ton papa est drôlement intelligent Et toi,

mon garçon, tes tout ton père. T'aurais dû voir la couronne

sur sa tête, au mariage. 'Y avait des ampoules électriques

partout ; ça clignotait et 'y avait une pile dans sa poche.

C'est lui qui avait tout inventé. T'aurais dû entendre les

gens quand il est sorti de l'auto juste devant la boutique

de Nana.

— T'étais là ? demandai-je avec innocence.

— Mon gars, je te raconte ce que j'ai vu de mes yeux.

Tout est vrai. Un mariage plus grand et plus riche, j'en ai

jamais vu ! Si j'étais là ? Tu crois que j'allais rater ça ? Des

tam-tams, des danses, plein de choses à manger et à

boire... Tu pouvais te remplir le ventre pour un mois ! Et la

dot I T'aurais dû voir ça ! Si t'en fais autant que ton père,

et ben !

Arrivé là, comme d'habitude il fit une pause. Puis il

continua, mais avec une voix différente, pleine de res­

pect:

15

!ii|

jlT

— Et il a tout laissé ! Tout ! Tu sais pas quoi ? C'est un

*avatar,* crois-moi !

Gosine fit silence pour amplifier la gravité de son pro­

pos. Je me levai et partis. Si j'étais resté, il aurait terminé

son histoire de mariage. Ensuite, il aurait peut-être com­

mencé un récit du *Mahabharata* ou du *Ramayana* sur les

aventures des dieux. Il connaissait mieux que personne

l'hindouisme et tous nos mythes favoris. J'avais beaucoup

appris de lui. Mais je ne désirais plus rien entendre sur

mon père, surtout pas des louanges. J'avais le sentiment

qu'un événement terrible allait arriver. Et plus Gosine fai­

sait l'éloge de mon père, plus j'avais peur.

Plusieurs jours passèrent calmement et j'oubliai la me­

nace de Vishnu. D'ailleurs, je ne l'avais pas comprise et je

craignais de demander des explications à ma mère. La vie

était pleine de mystères dont beaucoup étaient trop terri­

fiants pour en parler.

Ma mère était une femme d'une grande beauté, aux

traits fins. Elle était très intelligente et douée d'une éner­

gie peu commune. Son mariage avait été arrangé par les

parents selon la tradition indienne. A l'époque, âgée seu­

lement de quinze ans, elle était la première de sa classe.

Elle espérait poursuivre ses études quand son père lui an­

nonça qu'on avait arrangé son mariage. C'était la fin de

ses rêves. Elle ne pourrait plus aller à l'université en

Angleterre. Le choc la rendit malade. Néanmoins, elle se

soumit à la volonté de son père. Deux des *pandits* les plus

renommés de la région lirent dans les mains du jeune

couple. Ils consultèrent les étoiles, un livre de sagesse, et

déclarèrent que l'union serait bénie des dieux. Ma mère

avait peut-être une autre idée, mais qui oserait mettre en

cause/a décision des étoiles et la déclaration des *pandits ?*

Elle ne voulait pas non plus décevoir ses parents en lais­

sant voir de la tristesse. Chez les hindous, le devoir envers

la famille et la caste est sacré. Cette obéissance fut récom­

pensée presque tout de suite par un choc encore plus

16

grand. Sans avertir, son mari se retira soudain dans un

monde de méditation silencieuse. Même son regard ne

communiqua plus avec son entourage. Quelle consterna­

tion pour ma mère, jeune épouse de quinze ans et de

plus enceinte ! Elle devait maintenant s'occuper de son

mari comme d'un enfant né sourd, muet et aveugle. Mais

elle ne se plaignit jamais. Je fus témoin de ses tendres

soins et de son dévouement inébranlable envers mon

père. Elle comprenait avec bienveillance le chemin qu'il

avait choisi.

Silencieuse, recueillie, profondément religieuse, elle me

fut non seulement un père et une mère, mais aussi mon

premier instructeur dans l'hindouisme. Je me souviens

bien des premières leçons. Encore tout petit, j'étais assis à

côté d'elle dans la chambre de prière familiale, devant

l'autel et ses nombreux dieux. Le lourd parfum de la pâte

de santal fraîchement appliquée sur les dieux, la flamme

vacillante du *deya* qui attirait mon regard comme un ai­

mant et la résonnance solennelle des *mantras* que l'on

répétait, créaient une atmosphère mystérieuse et sacrée

qui m'envoûtait Notre famille avait choisi ses dieux parmi

les millions de dieux hindous. Je ne comprenais pas ce

que les dieux représentaient Mais je sentais et je redou­

tais la puissance des statuettes posées sur l'autel, et celle

des images accrochées au mur autour desquelles nous

suspendions des colliers sacrés. Ces yeux immobiles en

argile, en bois, en étain, en pierre et en papier peint sem­

blaient se fixer sur moi quand je détournais le regard.

Tous ces personnages impassibles paraissaient plus vi­

vants que moi. Ils avaient une puissance surnaturelle qui

nous maintenait dans la peur. En apportant nos offrandes

et notre adoration, nous reconnaissions leur force redou­

table.

Après le *puja* du matin ou du soir, mes tantes, oncles et

cousins retournaient à leurs occupations. Ma mère et moi

restions ensemble. Avec empressement, elle m'apprenait

17

à devenir un hindou inébranlable dans sa consécration

aux dieux et infaillible dans ses devoirs religieux. Tout le

reste était secondaire. Elle me disait que j'était né dans la

caste la plus haute à cause des *karmas* passés. J'étais un

*brahmane,* un représentant sur Terre de *Brahman,* la Su­

prême Réalité, Une et Vraie. Oui, j'étais *Brahman* et il me

restait à prendre conscience de cela, de mon vrai Moi.

Depuis lors, vingt années ont passé aussi courtes que

vingt jours. J'entends encore la voix douce et claire de ma

mère qui citait les paroles du Seigneur *Krishna* tirées des

meilleurs passages de la *Bhagavad-Gita.*

« Que le yogi se tienne en un lieu écarté et que, seul,

maître de lui et de ses pensées, libre de tout espoir et

de toute idée de possession, il s'adonne constamment

au yoga. Installé sur son siège, l'activité des pensées et

des sens sous contrôle, qu'il pratique le yoga pour la

purification du moi. La tête, le cou et le corps, droits,

fixes et immobiles, les yeux fixés sur l'extrémité du

nez... ferme dans son vœu de *Bramacharya,* tout l'être

mental maîtrisé, tourné vers Moi... le yogi, ainsi cons­

tamment uni au Moi, atteint à la Paix, à l'Etat Suprême

dont la base est en Moi. »

*Krishna* était le Maître, l'initiateur du vrai yoga, me di­

sait la Gita, et mon père était son plus fidèle disciple. Avec

les années, je compris toujours mieux cet enseignement

jusqu'au jour où je devins un yogi moi-même. A l'âge de

cinq ans, je suivais les instructions données par ma mère

et I exemple parfait de mon père. Je m'adonnais chaque

jour à la méditation. Assis dans la position du lotus, le dos

droit, le regard absent fixé sur le vide, j'imitais celui qui

était alors pour moi plus un dieu qu'un père.

— Tu es tout à fait ton père quand tu médites, me di­

**sait** parfois doucement ma mère, avec une voix qui trahis­

**sait sa** fierté. Toi aussi, tu seras un jour un grand yogi IA

18

cause de ces tendres paroles, j'étais résolu à ne pas la dé­

cevoir.

Malgré son très jeune âge, maman avait assumé ses

responsabilités toute seule. Quand j'étais un nouveau-né,

elle devait parfois mendier l'eau dans laquelle les voisins

faisaient cuire leur riz. Elle ne voulait pas que son riche

père le sache ; mais le grand-père Singh, que nous appe­

lions Nana, finit par découvrir la chose. Il insista pour faire

revenir ma mère à la maison. Régulièrement, sa sœur Re-

vati venait aussi demander asile. Entourée d'une troupe

toujours plus nombreuse de petits enfants, elle arrivait,

les larmes aux yeux et faisait voir les vilaines marques de

coups donnés par son mari. C'était un grand buveur de

rhum. Battre les femmes était un usage assez courant

Aussi, grand-père accordait quelques semaines à Revati

pour se remettre, puis il la renvoyait chez elle. C'était lui

qui avait arrangé ce mariage et il devait conserver sa

réputation. On voyait toujours revenir Revati, couverte de

bleus, marquée de coups, traînant sa marmaille derrièrè

elle, et attendant de nouveau un enfant Une fois le bébé

mis au monde, grand-père l'obligeait à retourner chez son

mari. Après la naissance de son cinquième enfant et la

mort de mon grand-père, tante Revati demeura avec nous

dans la grande maison familiale. J'aimais bien la compa­

gnie de mes cousins. Selon la coutume des familles hin­

doues, nous étions habituellement quinze ou vingt à vivre

ensemble. Il y avait là des tantes, des cousins, des oncles,

et Nanee, la veuve de grand-père, appelée affectueuse­

ment Ma.

J'étais encore très jeune quand Nana mourut On nous

donna sa chambre, à moi et à ma mère. Bien après sa

mort, on entendait encore le bruit de son pas lourd et irri­

té résonnant dans la boutique de rhum et d'étoffe, au rez-

de-chaussée. Et cela arrivait aussi dans les vastes apparte­

ments du premier étage. Alors on sentait son esprit qui

veillait sur la grande maison. Celle-ci ressemblait à une

19

forteresse de béton. Quand on ne croit pas à I existence

des forces occultes, on considère cela comme une pure

superstition ou de l'hystérie. Pourtant, nous entendions

bien le martèlement de ses pas parcourant le grenier. Ils

s'approchaient souvent jusqu'au seuil même de nos

chambres à coucher, quand nous étions au lit. Nos visi­

teurs faisaient la même expérience. Des invités passaient

la nuit chez nous. Rares étaient ceux qui échappaient à

l'attaque de mains invisibles ou à des apparitions soudai­

nes. Certains de nos parents refusaient de passer une

deuxième nuit Mais cette maison était notre foyer et

nous n'avions pas le choix : il fallait y rester.

Nana avait pratiqué à fond l'occultisme hindou. Il cri­

tiquait ceux dont la religion n'était qu'une simple philo­

sophie et qui n'apprenaient pas à se servir des forces

surnaturelles. Plus tard, j'appris qu'il avait tué son premier

fils, offrant le nouveau-né en sacrifice aux dieux. Cette

pratique n'était pas rare mais on n'en parlait jamais ouver­

tement Le dieu préféré de Nana était Lakshmi, compagne

de Vishnu, le Protecteur. Déesse de la richesse et de la

prospérité, elle prouva sa grande puissance : presque d'un

seul coup, Nana devint un des hommes les plus riches et

les plus puissants de mon île natale de la Trinité. Un jour,

la petite cabane de bois que Nana avait construite pour

abriter sa famille et son commerce, fut mystérieusement

détruite par un incendie. A sa place, il fit bâtir une énorme

maison, facile à remarquer sur la route de Port d'Espagne

à San Fernando. Personne ne put savoir d'oû provenait

tout son argent, tout son or. Celui-ci était entassé dans un

grand coffre-fort enfoui dans un épais mur de béton de la

nouvelle maison. Les émigrés de l'Inde et leurs descen­

dants étaient des centaines de milliers à la Trinité. Et bien

peu avaient été capables d'accumuler des richesses si faci­

lement et si rapidement Nous savions tous qu'il avait eu

l'aide de dieux puissants. En retour, il leur avait livré son

âme.

20

Nana avait donné son nom à Lutchman Singh Jonction,

le village où j'habitais. Il se trouve sur la grand-route, à

environ cinquante kilomètres au sud de Port d'Espagne.

A la Trinité, la population venue de l'Inde considérait

Nana comme l'un des chefs hindous. A leurs yeux, il était

doué d'une puissance surnaturelle et mystérieuse incon­

testable. Il valait mieux ne pas y toucher. On savait que

des esprits gardaient la somme de plus d'un million de

dollars en pièces d'or que Nana avait enterrée au début de

la Seconde Guerre mondiale. Elle était cachée dans le ter­

rain d'une de ses nombreuses propriétés, et personne

n'en connaissait l'endroit. Peu de personnes osaient défier

les esprits et chercher le trésor enfoui. Pas un *obeah*

n'avait réussi à percer le secret du lieu, même avec l'aide

de la sorcellerie la plus puissante. Ces pièces d'or inesti­

mables, dont la valeur s'est multipliée plusieurs fois, sont

encore dans leur cachette...

Nana faisait encore plus grand cas des puissances oc­

cultes que de l'argent. Son solide coffre-fort de fer renfer­

mait un objet qu'il n'aurait vendu à aucun prix : une petite

pierre blanche de l'Inde, possédant des forces spirites

pour guérir et pour maudire. Des hommes de confiance

me témoignaient que, tenue au-dessus d'une morsure de

serpent, la pierre en retirait le venin. Je dois dire que je

n'ai jamais vu cela de mes propres yeux. L'un de mes

oncles me raconta qu'un jour, par curiosité, il ouvrit avec

prudence la porte de la chambre secrète où se trouvait le

coffre-fort de Nana. Il fut accueili par un serpent géant qui

gardait l'argent et les papiers mais aussi d'autres secrets

dont on discutait seulement à voix basse. Ce serpent était

soit réel, soit comme certains l'ont suggéré, une forme

prise par un esprit Quoi qu'il en fût, longtemps après la

mort prématurée de Nana, décédé à l'âge de cinquante

ans d'une crise cardiaque, je vis moi-même cet énorme

reptile se cachant sous la maison.

Pour les hindous, les serpents sont des dieux. J'en

21

avais un, vivant, un splendide macajuel, que je gardais

dans ma chambre. Je l'adorais, tout comme le dieu singe,

le dieu éléphant et surtout le dieu vache. Pour moi, Dieu

était en tout, et tout était Dieu — excepté bien sûr, ces

hommes malheureux qui n'avaient pas de caste. Mon uni­

vers était peuplé de dieux et de puissances occultes. De­

puis mon enfance mon devoir était de leur rendre le culte

qu'ils exigeaient.

Mon père fut éduqué dans cette atmosphère religieuse.

Il avait parfaitement suivi les traces de *Krishna* et des au­

tres yogis qui l'avaient précédé. Ma mère m'enseigna à

faire de même. J'acceptai cette voie sans hésitation. Mon

père m'avait donné l'exemple. Il s'était acquis un grand re­

nom et avait gagné l'adoration d'une multitude de gens. Il

était inévitable qu'à sa mort je pris la relève. Mais je n'au­

rais jamais pensé que ce jour fatal, décrété par les dieux,

me surprendrait alors que j'étais si jeune.

— Tu viens avec nous, s'il te plaît Rabi ? me demandè­

rent mes cousins d'une voix implorante.

Oncle Kumar les emmenait se baigner à la plage toute

proche de Monkey Point. C'était un honneur d'avoir un

Brahmane dans le groupe, une garantie sûre de bonne

chance. On me traitait en prince, et selon moi, j'en étais

un.

— Non, pas aujourd'hui, répondis-je en secouant la

tête.

J'étais décidé à finir le dessin compliqué d'une image

religieuse.

— S'il te plaît, supplièrent en chœur Sandra et Shanti.

— Je ne peux pas !

Je n'avais pas besoin d'expliquer davantage car chacun

savait à la maison que le devoir religieux et la piété

avaient la première place dans ma vie. Je passais des heu­

res â dessiner mes dieux préférés : Hanuman, Shiva,

*Krishna,* Ganesha et d'autres encore. J'étais déjà un mysti­

que me sentant en union avec les divinités. Je préférais

22

sacrifier les baignades et renoncer aux jeux dans la cour

ou les champs, avec mes amis, pour consacrer mon temps

à me confectionner des dieux. Je les décorais d'une profu­

sion de couleurs puis les suspendais aux murs de ma

chambre pour les avoir près de moi. Je les adorais, résolu

à donner ma vie à l'hindouisme. Selon l'enseignement de

ma mère, c'était la plus ancienne, la plus grande et la

seule vraie religion.

Ma mère me prenait toujours avec elle quand elle allait

s'occuper de mon père, qui demeurait alors chez sa demi-

sœur Mohanee. Ce jour-là elle était partie le voir sans moi.

D'abord, j'avais été déçu. Des idées sombres trottaient

dans ma tête. Mais je me consolai en contemplant les

dieux que j'avais dessinés.

Puis, mes petits doigts bruns serrant les crayons, je

coloriai avec application mon dessin de Vishnu. La scène

représentait Narayana, aux quatre mains, couché su

Ananta, le serpent enroulé en anneaux, et servi par Lakshn

et Brahma. Ce dernier était assis sur un lotus qui sortai

du nombril de Vishnu et tout ce monde chevauchait une

tortue flottant sur la mer des premiers âges. Comme ma

mère serait contente de voir cette image à son retour !

Un petit coup de crayon par-ci, un coup de gomme par­

la ; satisfait de mon travail je chantais doucement : « OM,

Shiva, OM, Shiva, OM, Shiva ». Tout à coup, au dehors,

j'entendis les pas familiers de ma mère. Elle monta les es­

caliers en toute hâte. La porte de la cuisine s'ouvrit brus­

quement et un brouhaha de voix surexcitées me parvint

Je sortis de ma chambre mais je fus arrêté sur le pas de

ma porte par les mots : « Il est mort ! Chandrabhan est

mort ! » Je fus cloué sur place. Tout le monde se mit à

parler et je ne pus comprendre le reste.

— J'avais un mauvais pressentiment quand je me suis

levée ce matin.

Ma mère parlait d'une voix pleine de douleur mais dis­

tinctement et fort

23

— Je me suis dépêchée et quand je suis arrivée, l'infir­

mière commençait à lui couper les cheveux ! C était I ordre

du médecin.

— Mais pourquoi était-il à l'hôpital ? demanda ma tante

Revati. Il n'était pas malade, ou bien...?

— Ça, c'est Vishnu qui l'a fait. Chandrabhan n'avait pas

changé ; il était encore robuste et calme.

Un long moment de silence suivit. Ma mère reprit :

— Us coupaient ses cheveux ; les médecins avaient dit

qu'ils étaient trop longs et que ce n'était pas hygiénique...

et pendant qu'ils les coupaient, il est tombé en arrière. Je

me suis précipitée vers lui. On a essayé de lui faire boire

un peu d'eau, mais le docteur a dit qu'il était mort. Vous

imaginez ? Comme ça !

Je courus à mon lit et me jetai dessus. J'enfonçai mon

visage dans un oreiller pour étouffer les sanglots et les

gémissements qui secouaient tout mon corps. J'avais l'im­

pression d'avoir tout perdu. J'avais à peine connu mon

père, mais il avait inspiré ma vie. Il avait été un dieu, un

avatar, et voilà qu'il était mort Je me doutais que cela al­

lait arriver. J'y avais pensé le jour où Gosine avait encore

parlé du mariage. Et voilà, c'était arrivé. Il ne parlerait plus

jamais, et j'avais tant de questions à lui poser. Il devait

connaître tant de choses que je voulais apprendre de lui.

Par-dessus tout, mon unique rêve s'était effondré pour

toujours : l'entendre dire mon nom, l'entendre dire :

« Mon fils ! »

Finalement, je fus tellement épuisé que mes sanglots se

calmèrent Je restai un long moment tranquillement éten­

du, essayant de comprendre vainement les paroles que

*Krishna* avait adressées à Arjune lorsqu'il l'avait envoyé au

combat Ma mère me les avait répétées si souvent que je

les connaissais par cœur :

« Les sages ne pleurent ni les vivants ni les morts... Et

jamais nous ne cesserons d'être... L'habitant du corps

24

rejette le corps pour en revêtir un nouveau. Homme au

cœur ferme, tu ne devrais pas pleurer, sachant cela. »

D'un pas lent, mal assuré, comme un homme chargé

d'un lourd fardeau, mon oncle Kumar entra dans la cham­

bre. Il venait m'apprendre la mort de mon père, car ma

mère était trop affligée pour venir me l'annoncer. Il igno­

rait que je connaissais déjà la nouvelle, et il pensa que je

faisais preuve de courage, car il ne pouvait pas deviner

qu'épuisé par mes pleurs, je n'avais plus la force de mani­

fester mon chagrin.

La mort mystérieuse et soudaine de mon père causa

une profonde émotion dans la famille et chez tous ceux

qui l'avaient connu. Les médecins ne trouvèrent aucune

raison médicale à ce décès : mon père était en parfaite

santé. Peut-être avait-il trouvé son Moi et son esprit l'avait

alors quitté, échappant à la roue de la réincarnation ?

C'est ce que je voulais croire. Mais certains pensaient que

les esprits lui avaient enlevé la vie parce qu'il avait rompu

ses vœux. Cela ne me paraissait pas juste. Il n'avait pas

provoqué lui-même sa mort D'autres en étaient responsa­

bles : Vishnu qui l'avait fait entrer à l'hôpital, et les méde­

cins qui n'étaient pas hindous et qui ne connaissaient pas

la force des puissances occultes ou du vœu du Brahma-

charya. Mon père avait sincèrement suivi les instructions

de *Krishna* écrites dans la *Bhagavad-Gïta.* Vishnu aurait dû

le savoir. Il avait été élevé dans une famille hindoue et

avait reçu un enseignement sérieux. Mais pour lui, la vie

d'un yogi était une farce. Les dieux et les puissances des

esprits étaient le produit de l'imagination des *pandits* ou

d'habiles astuces. Moi, jamais je ne ferais une telle faute.

Ma foi dans l'hindouisme ne serait pas ébranlée. Il ne fal­

lait pas mépriser ce que nous ne pouvions pas compren­

dre. C'était une leçon pour tous. Mais quel prix pour

l'apprendre !

A notre arrivée chez Phoowa Mohanee, je veillai à dé­

tourner mes regards du rudimentaire cercueil de bois. On

25

l'avait déposé sur une table, au salon. A la mort d une per­

sonne, chaque rite doit être minutieusement suivi. On ne

peut allumer de feu ni faire cuire de la nourriture dans la

maison. Le mort se repose avant de partir pour son

voyage vers d'autres mondes. Tandis que le *pandit* diri­

geait une longue *puja,* amis et parents se lamentaient.

Phoowa, disciple la plus ardente de mon père, pleura plus

fort que tout le monde. Intimidé, je me dissimulais tout

contre ma mère. C'était ma seule défense d'enfant. Je ne

voulais pas participer à ce drame incompréhensible ; pour­

tant, j'en étais un des principaux personnages. A la fin de

la cérémonie, une gentille voisine m'enleva de ma mère et

me conduisit avec douceur au cercueil.

« Voilà ton père », dit-elle.

Elle croyait peut-être que je ne le savais pas... Combien

je redoutais ces mots !

Souvent je m'étais arrêté devant ce dieu, cet *avatar,* et

je l'avais regardé fixement, souhaitant me rapprocher de

’ui. Mais curieusement, étant mort, il ne me semblait plus

ointain. Son expression n'avait pas changé mais son teint

était très pâle. Les *Brahmanes* sont les descendants des

premiers Aryens et la couleur de leur peau est générale­

ment plus claire que celle des Indiens des autres castes.

Le teint clair de mon père était peu courant, même pour

un *Brahmane.* A présent, son visage était aussi blanc que

celui d'un Européen et ses paupières fermées ressem­

blaient à de la cire. Je me détournai et libérai ma main de

l'emprise de la femme.

Le cortège funèbre s'étendit sur une longue distance.

Mon père était très aimé et vénéré par de pieux hindous

qui habitaient à des kilomètres à la ronde. Une file de voi­

tures, de bicyclettes, de chars à bœufs transportant les

personnes en deuil, s'étirait le long de l'étroite route. Celle-

ci menait à la côte, située à trois kilomètres à l'ouest Trop

désorienté et effrayé, je n'osais pas demander à ma mère

26

pourquoi nous n'allions pas au cimetière où mes deux

grand-pères avaient été enterrés tout dernièrement Pour­

quoi avoir pris la direction de Monkey Point, où nous

avions l'habitude d'aller nous baigner ? Cette question

s'ajoutait au mystère de la mort de mon père. Je la gardai

pour moi et m'agrippai plus fort à la main de ma mère.

J'évitais soigneusement de regarder le cercueil placé de

biais dans la voiture funéraire. Mais je fixais mon atten­

tion sur les hauts plants de canne à sucre qui poussaient

de part et d'autre de l'étroite route. Je les voyais, immobi­

les et solennels, qui défilaient lentement et qui laissaient

pendre leurs longues feuilles jaunâtres comme par tris­

tesse. C'était normal. Tout dans l'univers, les hommes, les

animaux, les choses, faisaient partie d'un Etre Commun. Il

me semblait que la nature entière pleurait la mort de *l'ava­*

*tar.* Quand verrait-on paraître, à nouveau sous forme

humaine, une telle manifestation divine ? Les *pandits* eux-

mêmes, les *Brahmanes* à la sagesse profonde ne le

savaient pas.

L'air était lourd, chaud, sans mouvement Le pays

étouffait. D'habitude, il était balayé par les vents alizés qui

soufflaient sans cesse. Devant nous, à l'horizon, au-delà

du golfe de Paria, je distinguais des nuages noirs suspen­

dus au-dessus de la Bouche du Dragon. Je connaissais

bien cette pointe nord de mon île de la Trinité. Elle se

courbait brusquement vers l'ouest comme pour essayer

de toucher la côte du Vénézuela. Bien souvent, au milieu

des rires, j'avais descendu l'étroit sentier familier en cou­

rant et en sautant quand j'allais me baigner avec des

cousins et des amis. Je sentais battre à mes tempes la

chaleur de la vie, la joie exubérante de la jeunesse. Le

long du chemin, je m'identifiais à chaque détail du pay­

sage que je connaissais si bien. Mais maintenant, une tor­

peur effrayante m'envahissait Les travailleurs dans les

champs de canne levaient des regards curieux sur la lon­

gue procession qui défilait avec lenteur. Un mur incom-

27

préhensible me séparait d eux. Ils appartenaient à un

autre monde, le monde de mon passé.

La procession quitta les champs de canne à sucre. Elle

s'engagea sur la route à travers une végétation abondante

de palétuviers qui couvraient la côte ouest de I île. On s ar­

rêta sur un remblai de gravier qui surplombait la petite

baie. Un muret de retenue en ciment la protégeait des

tempêtes. Pendant les vacances et après l'école, les en­

fants les plus âgés sautaient de ce mur dans l'eau pro­

fonde et nageaient vers le large. Moi, j'étais trop petit

encore et je barbotais avec mes amis dans un marigot

proche des palétuviers. Ces bons souvenirs me sem­

blaient maintenant irréels. En sortant de la voiture, je fus

pris de frissons, malgré le soleil brûlant.

Le cercueil de planches fut descendu du corbillard et

amené près du marigot, là où je me baignais jadis. Le *pan­*

*dit* de Phoowa ouvrit la marche. Il chantait en sanskrit le

*mantra védique* destiné à éloigner les mauvais esprits. Je

suivais le cercueil, tenant fort la main de ma mère. Sou­

dain, je remarquai une haute pile de bois soigneusement

entassé sur le gravier, à côté du marigot Les pleureurs re­

prirent leurs lamentations et leurs modulations lugubres.

Horrifié, je vis qu'on sortait du cercueil le cadavre raidi de

mon père. Il fut hissé sur la pile de bois. Très vite, on

ajouta du bois autour de son corps. Seul son visage de­

meurait visible. Son regard vide fixait le ciel. Avec de la

pâte de santal, le *pandit* traça soigneusement la dernière

marque de la caste sur le front découvert Etait-ce possi­

ble ? Les crémations rituelles étaient un spectacle courant

en Inde, à Bénarès, le long du Gange, et en d'autres *ghats*

connus. Mais jamais je n'avais été le témoin de cette prati­

que chez les hindous de l'île de la Trinité. On offrait le

corps de mon père en sacrifice au dieu du feu, Agni.

J'étais déjà plein de perplexité et de douleur ; un nouveau

mystère venait s'ajouter.

Tout près de là, on préparait du riz pour l'offrir au mort

28

Le prêtre continuait à chasser les mauvais esprits. Le dieu

du feu allait libérer l'esprit du mort pour l'accompagner

dans l'au-delà. Il fallait donc auparavant prendre cette pré­

caution. Je suivais le déroulement des rites sans vraiment

les voir.

— Approche, Rabi !

La voix du *pandit* me rappela que j'avais aussi un rôle à

jouer.

Saisi de peur et de chagrin, j'avais à peine entendu les

*mantras.* Je n'avais pas vu le *pandit* s'approcher de moi. Il

tenait d'une main un large plat en cuivre où brûlait la

flamme sacrée. De son autre main, il me saisit Hésitant, je

jetai un coup d'œil vers ma mère. Elle me fit un signe de

tête et m'encouragea d'une tape sur l'épaule. Elle s'inclina

vers moi et murmura à mon oreille : « C'est ton devoir ;

courage ! »

Le *pandit* m'amena près du bûcher funéraire. J'évitai de

regarder le visage de mon père. On fit trois fois le tour du

bûcher. Comme j'étais petit, il récitait à ma place les priè­

res appropriées : « Je porte le feu à chaque membre de

cette personne ; avec sa volonté, ou sans sa volonté, elle a

peut-être commis des fautes et elle est maintenant pri­

sonnière de la mort Puisse-t-elle atteindre le monde de

clarté ». J'aperçus des cubes de camphre habilement dis­

persés parmi les bûches. Leur forte odeur m'emplit les na­

rines. Un homme de grande taille, enturbanné et vêtu du

*dhoti* s'approcha. Il aspergea le bûcher et le cadavre de

*ghee* et de pétrole. Je suivais machinalement les instruc­

tions du *pandit.* J'allumai un tison au feu sacré et je l'avan­

çai vers le cube de camphre le plus proche. La flamme

grésilla, grandit et, légère, progressa d'un cube de cam­

phre à l'autre. De hautes flammes, fantômes rouges et

jaunes, exécutèrent bientôt leurs danses rituelles autour

du corps. Stupéfait, je les voyais jaillir toujours plus haut

Tout à coup le *pandit* me ramena en arrière.

Affolé, je parcourus du regard le visage des gens qui

29

formaient un cercle autour des flammes. J'essayais

d'étouffer mes sanglots. Je n'apercevais pas ma mère. Je

ne parvenais pas à vaincre l'angoisse qui me tenaillait.

Soudain, mes cris vinrent s'ajouter aux lamentations des

adultes. Enfin, je vis ma mère près du cadavre qui brûlait.

J'étais presque hystérique. Elle était si proche du feu

qu'elle semblait brûler. Son sari de soie blanche se décou­

pait sur les grandes flammes oranges. J'avais entendu

parler des veuves qui se jetaient dans le brasier funéraire.

J'allais donc aussi perdre ma mère !

— Maman ! Maman ! hurlai-je.

Le feu rugissait ; des étincelles éclataient. Les lamenta­

tions devenaient tumultueuses. Elle entendit peut-être ma

voix mais n'en lâissa rien paraître. Elle était immobile au

bord de la fournaise ; les mains étendues, elle adorait le

corps qui brûlait et Agni le dieu du feu destructeur. Elle se

prosterna et jeta dans le feu des offrandes de riz fraîche­

ment cuit Puis elle s'écarta de la chaleur insupportable et

vint à mes côtés. Gardant la tête droite, elle ne se joignait

pas aux cris de deuil. En vraie hindoue, elle avait eu la

force de suivre l'enseignement de *Krishna* : pas de pleurs,

ni sur les vivants, ni sur les morts. On resta des heures à

regarder les flammes qui se mouraient Elle ne pleura pas

une fois. Je sentais qu'elle priait, très calme. Moi, je me

serrais désespérément contre elle.

La veille se prolongea jusqu'au coucher du soleil. Alors,

on lança sept petits morceaux de bois dans les braises. Le

cortège funèbre fit plusieurs fois le tour du bûcher en ver­

sant des offrandes d'eau sur les cendres ardentes. Les

cendres se refroidirent Le *pandit* rassembla alors quel­

ques restes de mon père et les remit à ma mère. Elle de­

vait les emporter aux Indes et les répandre sur les eaux

sacrées du Gange. Comment ? Quand ? Je n'en avais pas

la moindre idée. Cette nuit-là, j'oubliai ces questions. Mon

trouble et ma douleur étaient trop accablants.

J'avais connu un *avatar,* l'un des dieux en forme d'homme.

30

Maintenant il était parti. Il était venu pour montrer aux

hommes le chemin à suivre, la voie du yoga véritable qui

unit l'homme à *Brahman.* Je n'oublierai pas son exemple.

Jamais ! A moi de le remplacer, je marcherai dans ses pas.

31

Chapitre 2

**Les cendres de mon père**

Ce matin-là, j'avais adoré le soleil pendant une heure. Et

maintenant, comme une flèche enflammée lancée par

Agni, la boule rouge montait dans le ciel. Des découpures

d'ombre et de lumière se formèrent sous les palmiers. Je

quittai la véranda, descendis les escaliers et me rendis au

hangar oû nous gardions notre vache. C'était elle qui

donnait tout le lait pour la famille. J'ouvris la barrière, ra­

massai la corde qui traînait. La bête, de son pas lourd, se

dirigea vers le pâturage. Chaque matin, elle attendait ce

moment avec le même plaisir que moi. La vache me tirait

par la corde, mais je réussissais quand même à la guider

vers une oasis où l'herbe était fraîche. J'entendais le chant

familier des larges feuilles de cocotiers qui bruissaient, ca­

ressées par la brise matinale soufflant de la mer. Je regar­

dais avec vénération la vache qui broutait Elle enfonçait

son mufle dans l'herbe haute, en arrachait de grosses

touffes qu'elle mastiquait tranquillement. Ses oreilles et sa

queue s'agitaient en tout sens. Il n'y a pas d'animal plus

vénéré par les hindous que la vache. La vache est sacrée,

sainte. J'aimais beaucoup faire paître notre vache, et je

profitais de cette tâche quotidienne pour adorer ce dieu

plein de grandeur et de sainteté. Je cueillis une fleur oran­

ge d'hibiscus que je mis entre ses cornes. Elle tourna un

œil brun vers moi et continua à mâchonner son herbe.

Une mouche qui cherchait à entrer dans une de ses nari­

nes la dérangea. Elle secoua la tête, éternua et la fleur

tomba. Je ne pus la récupérer car bien vite elle disparut,

avalée avec une touffe d'herbe tendre. Avec un gros sou­

pir, je m'étendis dans l'herbe, essayant d'imaginer que

j'étais une vache. J'en avais peut-être été une, dans une

vie antérieure. Mais je ne m'en souvenais plus, et souvent

je me demandais pourquoi on ne se rappelait plus ses

vies passées. Gosine m'avait souvent raconté comment,

une nuit, un ancien sage de l'Inde lointaine avait été le

premier à voir une vache dessinée dans le ciel par les étoi­

les. Selon lui, c'était ainsi que les hindous avaient appris

pour la première fois que la vache était un dieu. Je préfé­

rais son explication à toutes les autres où il était question

de l'Egypte ou des Aryens. Tout ce qui est dans le ciel est

sacré, et donc toutes les vaches de la terre, nées de cette

vache du ciel, devaient être adorées. Le culte de la vache

s'était beaucoup répandu depuis ces premiers temps. Go­

sine parlait de : « La mère vache », et les *pandits* répétaient

que la vache était notre mère à tous, comme Kali le com­

pagnon de Shiva. Pour moi, la vache et Kali étaient les

mêmes déesses, mais sous des formes différentes. Kali,

préférée par tante Revati, me terrifiait Elle buvait du sang

frais dans un gobelet et portait autour d'elle une guirlande

de têtes et de mains fraîchement coupées. Elle était repré­

sentée debout sur Shiva son mari qui se prosternait. J'ai­

mais mieux adorer l'Unique Réalité sous la forme paisible

d'une vache. En passant tant d'heures avec notre vache,

je me préparais un bon *karma* pour ma prochaine vie. Est-

ce que la vache savait qu'elle était un dieu ? me deman­

dai-je. Je l'examinais bien attentivement sans trouver un

indice de réponse. Finalement, saisi d'émerveillement et

d'adoration devant cette créature sacrée, j'abandonnai

mes recherches.

Un faible bourdonnement mit fin à ce moment. Il se fit

de plus en plus fort Je me levai et courus loin des pal­

miers pour mieux voir. C'était un avion. Ils étaient rares à

cette époque. Quand j'en voyais un, je me souvenais de

ce que m'avait dit ma mère quand j'étais plus jeune. Je

me demandais d'où je venais et j'avais posé la question à

ma mère. Très sérieusement, elle avait répondu :

33

 Mon fils, un jour tu es tombé d'un avion, et je t'ai

attrapé. ,\_ .

 fu es sûre que je devais être a toi ? Je n étais pas

rassuré. Et si j'avais atterri dans la cour de quelqu'un

d'autre ?

Mais ma mère était certaine que j'étais destiné à elle et

à mon père. Par la suite, pendant des mois, j'observais les

avions, espérant qu'un petit frère me tombe dans les bras.

Des années plus tard, la venue au monde des bébés

m'était encore un mystère. Mais j'étais certain que les bé­

bés ne tombaient pas des avions, et que je n'aurai plus ni

frère ni sœur à cause de la mort de mon père.

Quarante jours avaient passé depuis sa mort. Chaque

jour, solennellement et fidèlement, j'avais adoré son es­

prit Le matin, j'arrosais l'herbe plantée à l'occasion de sa

mort et je comptais les jours qui passaient Aujourd'hui,

on devait couper ma longue chevelure noire et ondoyan­

te. On disait qu'elle me faisait ressembler à mon père et

j'avais peur à l'idée d'être rasé. Est-ce que les esprits n'al­

laient pas me prendre la vie comme cela était arrivé à

mon père quand on l'avait rasé ?

Soudain, de la véranda, ma mère me fit signe de venir.

C'était le moment de la cérémonie. Je tirai sur la corde

pour ramener la vache récalcitrante au hangar. La pauvre

bête se raidit sur ses pattes, et mécontente, beugla tout le

long du chemin. Il fallait être ferme mais jamais je n'aurais

utilisé un aiguillon pour la piquer ou une baguette pour la

battre, comme le faisaient mes amis. Je les avais souvent

grondé en disant : « C'est comme ça que vous traitez un

dieu ?» Et ils avaient appris à avoir un peu plus de respect

pour les vaches, du moins en ma présence.

Le cortège fut beaucoup moins important qu'à la mort

de mon père. Il suivit la route de Monkey Point, étroite et

goudronnée, qui passait à travers les champs de canne à

sucre et les palétuviers. Sur le lieu du bûcher funéraire,

toutes les traces de cendres avaient disparu. La marée qui

34

montait par-dessus le petit mur de ciment deux fois par

jour avait tout nettoyé... sauf mes souvenirs. Je revoyais

la danse des flammes autour du corps, sentais l'odeur de

chair brûlée. Un frisson me prit : j'étais à l'endroit où le ca­

davre de mon père avait été réduit en cendres. Mainte­

nant, c'était moi qu'on regardait.

Mes amis et mes parents formaient un demi-cercle au­

tour de moi. En face, le *pandit* tenait une paire de ciseaux.

Je ne remarquai pas le déroulement de la *puja* très brève

car soudain le souvenir d'une expérience terrifiante m'en­

vahit. Trois années auparavant, une nuit, je dormais pro­

fondément. Tout à coup je fus réveillé : on me tirait les

cheveux. Je me débattais, me tortillais dans tous les sens,

battant des bras pour atteindre la personne qui me mal­

menait. En vain. Je frappais dans le vide. Je fus presque

tiré hors de mon lit et mes hurlements de terreur alertè­

rent ma mère. Elle vint, me caressa dans le dos pour me

calmer et me rassurer, disant que ce n'était qu'un cauche­

mar. Pourtant, je savais ce qui s'était passé. Je ne rêvais

pas ! On m'avait presque arraché les cheveux, et la tête

me fit mal jusqu'au matin.

Ce souvenir et celui de la mort de mon père me fai­

saient peur. Mais la cérémonie se passa sans incident

Avant même que je le remarque, mes cheveux étaient par

terre, là où étaient restées les cendres de mon père. La

prochaine marée viendrait les balayer et ils iraient rejoin­

dre les restes de mon père.

On avait gardé une partie des cendres pour une autre

cérémonie. Celle-ci était un sujet de conversation fréquent

entre Gosine et moi. Le vieillard m'affirmait :

— C'était un *avatar,* pas de doute ! Pas question de

*moksha* pour lui ! Pas pour lui !

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Tu penses qu'il a atteint

le *moksha ?*

— Ça fait longtemps qu'il l'a atteint, dans une autre vie.

35

Cette fois-ci il est seulement revenu pour montrer le che­

min... comme Bouddha ou Jésus.

— Tu crois qu'il est un Maître ?

J'en restais bouche-bée ; mais Gosine avait fait un signe

clair et affirmatif.

 Tu verras, le quarantième jour. Il n'y aura pas de

traces de pas sur les cendres. Non monsieur. Son esprit

s'est envolé vers *Brahman.* Un dieu : c'est ça que ton père

était !

Il m'avait regardé et avait répété ces mots d'une voix

pleine de crainte et de respect :

« C'est ça que ton père était ! »

J'avais eu cette impression quand je regardais mon

père dans les yeux. Mais je n'avais pas bien compris.

Gosine connaissait les *Vedas* malgré son manque d'ins­

truction ; et à mon avis, parfaitement. C'était un hindou

très savant

Sur le chemin du retour ma tête rasée me faisait une

drôle de sensation. J'étais pressé de vérifier les paroles de

Gosine. Le *pandit* nous conduisit dans une pièce vide. On

en avait fermé la porte à clé toute la nuit. Des cendres de

mon père étaient répandues sur un plateau, au centre de

la pièce. La veille, elles avaient été étalées avec soin. La

famille s'approcha, impatiente d'examiner la surface des

cendres. On y trouverait l'empreinte des pas laissée par la

nouvelle réincarnation. Je connaissais bien cette cérémo­

nie, mais maintenant, elle ne me semblait pas utile. Mon

père avait quitté la roue de la réincarnation et était retourné

vers *Brahman.* Pourquoi ce rituel ? Gosine me l'avait dit :

— Il n'y aura pas de traces sur les cendres ! Non

Monsieur !

Ma mère sursauta. Le *pandit* s'écria :

— Hé ! Regardez, là ! Il y a une trace d'oiseau !

Comment décrire ma consternation ? Je poussai ma

mère et ma tante pour voir. Et oui ! Là, au milieu de la

cendre bien lisse, je voyais l'empreinte laissée par la patte

36

d'un petit oiseau. Tout le monde examina la trace. Pas de

doute possible. Mon père s'était réincarné en un petit

oiseau !

Mon univers s'effondrait. Qu'allait dire Gosine ? Le plus

grand *pandit* de l'île avait lui-même dit que mon père était

un *avatar* ! S'il n'avait pas atteint l'union avec *Brahman,*

quel espoir alors me restait-il ? Et les autres ? J'en étais

malade. Avec beaucoup d'excitation et de paroles, on sor­

tit dans la cour pour la suite de la cérémonie. J'étais inca­

pable de dire un mot.

Je n'arrivais plus à penser. Je n'entendis presque rien

de la longue *puja* qui suivit Une grande fête allait se dé­

rouler, mais je n'avais aucun appétit pour le repas. Pen­

dant des jours, les délicieuses odeurs de la cuisine nous

avaient mis l'eau à la bouche. Ma mère et mes tantes

avaient préparé des quantités de friandises, des curries et

des bonbons. Mais avant de manger, il fallait présenter au

mort une portion de chaque aliment. Le *pandit* remplit

avec cette offrande une large feuille de koa, arbre sacré. Il

la déposa au pied d'un grand bananier pour la donner à

l'esprit de mon père. Puis, un à un, le groupe retourna à la

maison.

— Que personne ne se retourne, hein !

C'était le *pandit* qui nous mettait en garde d'un ton

solennel.

— Si vous regardez en arrière, l'esprit peut vous atta­

quer. L'offrande est pour lui seul.

Je n'aurais jamais pensé que je pourrais violer cette loi.

Mais la tentation était trop forte. Je ralentis le pas et les

autres me dépassèrent C'était mon père : il fallait que je

le revoie au moins encore une fois. Juste un petit coup

d'œil. J'étais à mi-chemin de la maison. Je tremblais de

peur, mais impossible de résister à l'envie. Je jetai un

coup d'œil furtif par-dessus mon épaule. La grand feuille

était toujours là et la nourriture aussi. Aucune trace de

l'esprit de mon père... Je détournai vite le regard. J'avais

37

commis l'acte interdit ! Je faisais un de mes derniers pas ;

j'en étais sûr. Mais non, rien ne m arriva. Les dieux

avaient-ils pitié de moi ? Encore une question qui venait

s'ajouter à mon tumulte intérieur.

Je courus vers la véranda à l'arrière de notre maison, et

me dressai sur la pointe des pieds. Le plat était à peine vi­

sible. A la mort de Nana, c'était yogi, le chien du voisin,

qui avait mangé l'offrande. Je l'avais vu et je ne voulais

pas que cela se reproduise. Pendant une demi-heure, tout

fut calme. Je ne pus résister plus longtemps. Je craignais

toujours les esprits, mais j'étais devenu plus audacieux.

Je retournai dans la cour et m'approchai doucement du

bananier. Surprise ! la nourriture avait disparu ! Pas un

morceau ne restait et pourtant je n'avais vu personne

s'approcher du plat ! Donc, c'était bien vrai : l'esprit de

mon père avait tout mangé. N'avait-il pas atteint le *nirvà-*

*na ?* Peut-être était-il là, sur une branche, en train de me

regarder ?

J'étais déçu ; je n'y comprenais plus rien. Je me mis à

fouiller les buissons et les arbres de la cour pour trouver

un oiseau, un petit ou un grand, qui ressemblerait un peu

à mon père. Même si je ne le reconnaissais pas, j'espérais

que lui au moins me reconnaîtrait Les oiseaux ne fai­

saient pas attention à moi et quand je m'approchais trop

près, je les effrayais et ils s'envolaient Au fond, mon père

n'avait jamais fait attention à moi pendant sa vie ; pour­

quoi aurait-il changé maintenant ?

Un peu plus tard, je descendis voir Gosine. Pendant la

cérémonie je n'avais pas pu lui parler car nous n'étions

pas seuls. Son fils était devant la case et réparait le pneu

de sa bicyclette. Elle lui servait à vendre dans toute la ville

son channa et son bara au curry préparés avec des pi­

ments forts. Agé de quarante ans environ, il était marié

depuis peu à une femme qui avait déjà deux enfants.

Toute la famille était venue s'installer dans les deux pièces

de la case où vivait Gosine. Le fils me vit, se redressa len­

38

tement, joignit ses deux mains devant son visage et se

prosterna.

— Sita-Ram, dit-il aimablement, tu cherches le vieux ? Il

est là. Il ne se sent pas bien : c'est l'âge.

— C'est pas vrai ! La voix de Gosine résonnait dans la

case. C'est pas ça ! C'est le froid !

Par fierté et pour prouver ce qu'il disait, le vieil homme

sortit en clopinant. Il était de grande taille, et boitait légè­

rement. Il s'accroupit à l'endroit habituel, protégé par

l'ombre de la case. Je m'accroupis à côté de lui en silence.

Il m'apportait toujours un réconfort et un sentiment de

sécurité inexplicables.

— Tes beaux cheveux vont vite repousser, dit-il. Sa tête

oscillait comme le balancier d'une horloge.

— Je ne me fais pas de soucis pour mes cheveux!

J'étais incapable de lui dire mes doutes et mon trouble.

— Tu sais quoi ? *Bhai,* je n'oublierai jamais ton père. De

toute ma vie, je n'ai jamais vu un plus grand saint que

lui... il a tout abondonné !

Gosine secouait de nouveau la tête pour marquer son

étonnement.

De telles louanges me gonflaient toujours d'orgueil car

c'était mon père. A présent, elles m'amenaient peu de

réconfort. Gosine avait reporté toute son admiration pour

mon père sur moi. Mais on ne pouvait nier l'empreinte de

la patte de ce petit oiseau ! Elle était clairement visible au

milieu de la cendre. Chacun avait accepté l'évidence sans

être choqué et déçu comme moi. Même le *pandit.* Cela

rendait ma confusion encore plus pénible.

— Comment se fait-il qu'il est si petit maintenant ?

demandai-je. J'aurais compris qu'il devienne un grand oi­

seau... mais il est si petit ! J'en étais ahuri.

— Ecoute, *Bhai,* il n'est pas petit ! répliqua Gosine. Il se

tut, et se frotta le menton d'un air pensif. Puis il laissa

échapper un profond soupir. Ecoute-moi bien, hein. Il n'y

39

a pas d'oiseau avec de si petites pattes qui puisse manger

toute cette nourriture si vite.

Bien sûr ! je me levai d'un bond et courus à la pièce où

étaient enfermées les cendres. Avait-on bien fermé la fe­

nêtre ? Je ne m'en souvenais pas. Je levai les yeux vers le

toit et là je remarquai un nid d'oiseau. Il y avait des petits

trous entre la tôle ondulée et le haut du mur. Par là, un

petit oiseau pouvait entrer dans la pièce. Est-ce que le nid

était là avant la mort de mon père ? Je n'en étais pas sûr,

mais il me semblait bien.

Ainsi, mon père n'avait pas laissé de traces ! Quel sou­

lagement ! Mais qui avait mangé la nourriture ? Peut-être

les démons dont parlent les *Védas ?* L'un des *asuras* ou

rakshasas avait voulu nous tromper... ? C'est ça ! Les

démons ! Mais mon père et les autres maîtres parfaits al­

laient me protéger de ces forces mauvaises. Moi, j'aurai

toujours confiance en mon père et en ce qu'il avait accom­

pli. Je suivrai sa voie.

— Rabi ! où es-tu ? Baba est arrivé !

C'était Nanee qui m'appelait

— J'arrive, Ma !

Je montai les escaliers deux à deux et entrai en toute

hâte dans la maison. Tout le monde était là ; accueillant

avec joie notre cher ami.

— Rabi ! s'exclama-t-il.

Le grand *pandit* m'étreignit très fort Jankhi Prasad

Sharma Maharaj était né aux Indes. Il était le chef des *pan­*

*dits* de I île. Comme il était ami intime et grand admirateur

de mon père, Baba s'arrêtait à chaque occasion chez

nous. Ses voyages l'amenaient à parcourir l'île de la Tri­

nité dans tous les sens. Il parlait surtout l'hindou et très

peu I anglais. Il connaissait bien le sanskrit De grande tail­

le; fort, et avec son teint clair, il aurait ressemblé à un Père

Noël s il avait été plus gros, surtout à cause de sa longue

barbe. Certains le craignaient, mais moi je le trouvais gai

40

et sympathique : tout à fait comme un Père Noël. On s'ai­

mait bien tous les deux.

— Rabi ! répéta-t-il. Tu ressembles de plus en plus à

ton père !

Il s'éloigna de moi pour mieux me regarder.

*— Bhagwan* veille sur toi. Tu seras un jour un grand

*yogi* ! Tu as les mêmes yeux que ton père ; et bientôt tu

auras les mêmes cheveux, ajouta-t-il en riant.

Il laissa courir ses doigts à travers mes cheveux courts,

si lents à repousser.

Il se tourna vers ma mère rayonnante de fierté.

— Il est unique. Vraiment unique ! répétait-il.

Il insistait par des hochements de tête.

— Un jour, ce sera un grand *yogi* comme son père.

Comme j'en étais fier ! J'avais la larme à l'œil. Oui, je

serai un grand *yogi.* Je me sentais très important.

La visite fut de courte durée. Baba devait aller à Port

d'Espagne où un très riche hindou lui avait demandé df

dire une *puja.* Il était atteint du cancer et voulait préparel

son entrée dans l'autre vie grâce à une bonne somme

d'argent. En y mettant le prix, certains *pandits* promet­

taient même le *nirvana. Pandit* Jankhi ne garantissait rien

de tel. Mais des milliers d'hindous avaient grande con­

fiance en l'efficacité de sa prière. Les *devatas* l'écoutaient

et les gens étaient donc prêts à payer.

Le grand *pandit* nous donna sa bénédiction, resserra

son *dhoti,* et d'un air majestueux se dirigea vers la porte.

Là, il s'arrêta et se prosterna. Chacun avait les mains join­

tes devant le visage et se prosternait devant lui. C'est ainsi

que nous reconnaissions en l'autre la présence de la divi­

nité. Un moment après, il descendait rapidement les esca­

liers. Je courus à la véranda pour lui faire signe. Il monta

dans la voiture qui attendait; elle disparut dans un tour­

nant mais j'entendais encore les paroles du *pandit.* Impos­

sible d'oublier que j'étais unique ! Chaque personne me le

41

rappelait. J'allais devenir un grand *pandit,* et plus encore,

un *yogi* ! Un saint homme comme mon père.

Ma mère était là, à mes côtés. Elle avait aussi fait signe

au *pandit.* Elle entoura mes épaules de son bras et me ca­

ressa. Je croyais deviner sa pensée : je continuerai l'œuvre

de mon père ; j'en étais le successeur. Ensemble, nous al­

lions suivre sa vie. Je me trompais. Elle pensait à autre

chose et cherchait ses mots pour ne pas me heurter.

— Rabi, dit-elle enfin. Il faut amener les cendres de ton

père au Gange et les disperser sur ce fleuve sacré. Là,

elles seront emportées vers la mer. A ma mort, j'aimerais

que tu fasses la même chose pour moi.

Le Gange ! Que ce nom était mystérieux ! C'est le

fleuve sacré, mère de toutes les rivières et aussi mère de

tous les hommes, comme la vache. Ses eaux pures des­

cendent des hauts sommets de l'Himalaya, traversent les

steppes et les vallées, et se jettent dans la baie du Ben­

gale. Les cendres devaient être répandues sur les eaux à

Bénarès, la ville très sainte. L'âme de mon père serait re­

mise une dernière fois entre les mains de *Krishna.*

— Tu m'emmèneras, Maman, n'est-ce pas, tu m'emmè­

neras ? je la suppliais. S'il te plaît, Maman, il faut que je

vienne avec toi ! Tu dois m'emmener !

— Je voudrais bien Rabi, mais c'est trop loin. Ce serait

trop fatigant D'ailleurs, tu ne peux pas manquer l'école...

— Je ne serai pas fatigué, je le promets ! Et pour

l'école, je pourrai y aller aux Indes.

Elle secoua la tête lentement, avec tristesse.

Non, je regrette... mais ne t'inquiète pas, je serai vite

de retour. Je te le promets.

Non, ne me laisse pas seul ! implorai-je. Je n'ai pas

envie de rester ici tout seul et sans toi !

Tu ne seras pas seul. Il y a Ma, tante Revati, tous tes

cousins, oncle Kumar et I ari...

Elle m'entoura de son bras et me tapota l'épaule.

42

— Je serai bientôt de retour, Rabi. C'est promis. Qu'est-

ce que tu aimerais que je te ramène des Indes ?

— Un éléphant ! répondis-je très sérieusement... Com­

me dans les livres !

Ma mère m'avait appris que le devoir d'un hindou était

d'accepter sa destinée sans se plaindre. Le Seigneur

*Krishna* exigeait de moi que je supporte courageusement

mon *karma.* Cette obligation devenait un fardeau trop

lourd à porter pour un petit garçon. Le jour du départ ar­

riva. Le cœur triste, je montai dans la voiture et pris place

à côté de ma mère. Nous allions à Port d'Espagne qui

était le lieu d'embarquement. Son bateau devait faire une

escale en Angleterre avant de continuer vers les Indes. Ce

fut une journée d'une grande tristesse pour tous. Ma ne

pouvait se joindre à nous ; elle faisait signe par la fenêtre.

Tandis que la voiture s'éloignait. Maman lui répondait en

agitant la main. Moi aussi je faisais des signes d'adieu.

J'étais décidé à accompagner ma mère aux Indes. Un vem

fort soufflait Le nouveau drapeau à l'effigie de Hanuman

claquait au bout de son mât, planté devant la boutique de

rhum et d'étoffes. Ma avait représenté le dieu singe dans

un tissu blanc cousu sur fond rouge. Hanuman, mon

héros favori, semblait me dire adieu : c'était un bon

présage !

Une douzaine de voitures remplies de parents et d'amis

arrivèrent au port Tous venaient dire au revoir à ma

mère. Moins d'un an auparavant, beaucoup avaient déjà

accompagné mon oncle Déonarine, qui partait pour l'An­

gleterre, à l'embarcadère. C'était le frère aîné de ma mère

et il allait étudier à l'université de Londres. Sur le quai,

nous pleurions tous en voyant le bateau sortir lentement

du port: à cette époque-là, déjà, j'avais le cœur bien

lourd. Et maintenant, ma mère nous quittait D'un geste

rapide, j'essuyai mes yeux du revers de ma manche. J'au­

rais voulu être courageux, mais je ne pouvais supporter

les propos de mes amis et parents. Ils ne cessaient de

43

répéter combien ma mère avait de la chance de faire ce

pèlerinage sacré.

— Ta mère va aux Indes ! Rabi, au Gange ! Dis donc,

quelle chance ! Allons, ne sois pas triste ; elle reviendra

bientôt.

Comment dire à ma mère ou aux autres que cela me

déchirait le cœur ?

On monta à bord. Tout était sujet à des commentaires

enthousiastes : la taille du bateau, son luxe, le confort des

cabines, la nourriture étrangère — car c'était un navire

hollandais. J'étais insensible à ces remarques si ridicules.

Qu'importait à ma mère tout ce confort ? Quant à la nour­

riture, elle envoya un de mes oncles sur le quai pour aller

acheter une bonne provision de fruits et de légumes pour

le voyage. A l'âge de quatre ans, j'avais spontanément

promis de suivre *Vahimsa,* le principe de non-violence.

J'étais devenu un végétarien complet comme ma mère et

’e respectais toute forme de vie. J'étais scandalisé que l'on

>uisse penser que ma mère mangerait dans la salle où les

□croyants allaient dévorer de la viande de vaches sacrées.

Dans mon ardeur religieuse, je ne voulais pas seule­

ment plaire aux dieux et suivre l'exemple de mon père,

mais aussi plaire à ma mère qui m'avait enseigné l'hin­

douisme. Nous étions très proches l'un de l'autre et je

l'aimais beaucoup. Je ne trouvais pas juste d'être séparé

d'elle. J'avais suivi l'idéal hindou bien plus sérieusement

que tous ces enthousiastes qui s'excitaient tellement au

sujet de ce voyage si triste pour moi.

On entendit le long mugissement de la sirène du ba­

teau.

Au revoir... bon voyage... écris bientôt... au revoir...

On pensera à toi !

Chacun voulait ajouter un dernier mot

Embrasse ta mère, Rabi ! Tante Revati me poussa du

coude. Soudain, j'eus le sentiment d'être totalement aban­

donné.

— Je viens aussi aux Indes ! criai-je. Des deux mains, je

m'agrippai désespérément au bouton de porte de la cabi­

ne. Kaka Nakhi, le chauffeur de la grosse Chevrolet jaune

de Nana, me tendit un paquet de cacahuètes. Il savait que

j'en raffolais.

— Tiens, Rabi, prends-en, dit-il espérant me calmer.

Mais je n'allais pas me laisser prendre au piège. Jamais on

n'arriverait à me faire lâcher la poignée de cette porte. Ma

mère commença à me supplier.

— Rabi, je t'en prie ! Tu n'es pas comme cela d'habi­

tude. Il faut partir maintenant Va-t-en avec tante Révati.

Tu me feras signe depuis le quai.

Je serrai encore plus fort la poignée.

— Je veux venir avec toi Maman ! S'il te plaît, emmène-

moi !

— Allons, viens! Il faut partir! dit tante Révati. Ses

yeux s'étaient remplis de larmes à la pensée de quitter sa

sœur. Le bateau va partir !

Elle essaya doucement d'enlever ma main du bouton

de porte. Mais la peur me donnait de nouvelles forces. Ma

mère ne savait plus quoi faire. On ne pouvait pas être vio­

lent avec moi ou me faire du mal. J'étais un enfant saint,

un Brahmin, le fils d'un grand *yogi.* Un nouveau coup de

sirène nous avertit du départ

— Il faut venir maintenant ! Mon oncle Kumar me do­

minait de toute sa taille. Il était ferme tout en essayant

d'être gentil. C'était un avocat et il avait l'habitude de se

faire obéir. Mais j'étais décidé à partir et je me mis à crier.

Kaka Nakhi aidait Kumar à retirer mes mains de la poi­

gnée, sans brutalité. Je dus lâcher prise d'une main puis

de l'autre. Aussitôt, je rattrapai la poignée. Mes hurle­

ments augmentaient la panique.

— Je veux partir avec Maman ! Je veux partir avec

Maman !

C'était la première fois que j'agissais ainsi. Toute la fa­

mille était éberluée de voir cet enfant, ce saint, se compor­

45

ter d'une façon si choquante. Mais il n'y avait pas de

temps à perdre. Lari et Nakhi m'arrachèrent de force et

me firent sortir de la cabine. Je donnais des coups de

pieds. Je hurlais tandis que l'on me faisait descendre sur

le quai.

Quelle scène d'adieu ! Je cessai de me débattre, et

j'étais là, en sanglots, ne voyant même pas ma mère qui

faisait signe depuis le bateau qui quittait le port. Inconso­

lable, je pleurai pendant tout le chemin du retour. Cette

nuit-là, je continuai à pleurer jusqu'à m'endormir. Le len­

demain je refusai toute nourriture. Aucune consolation ne

put arrêter mes larmes. Je devais me soumettre au karma,

certes, mais j'étais un petit garçon comme tous les autres

et j'avais besoin de l'affection que seule une maman pou­

vait apporter.

Je ne la reverrai plus ! Cette terrible certitude augmen­

tait à chaque sanglot

JS



Chapitre 3

**Karma et Destin**

— Il faut que tu apprennes à être patient, Rabi. C'est

difficile, je le sais, mais c'est très important.

— Mais, Ma, pourquoi Maman dit toujours qu'elle va

revenir bientôt? Ça fait deux ans qu'elle est partie, et

dans sa lettre elle parle encore de revenir l'année prochai­

ne. C'est toujours l'année prochaine, l'année prochaine...

Quand des amis me posaient la question, je répondais

que ma mère reviendrait « l'année prochaine », mais je n'y

croyais plus.

Nanee était assise près de la fenêtre comme d'habitude.

C'est là que je la retrouvais chaque matin. Les mains join­

tes, je m'inclinais puis m'asseyais par terre devant elle, les

jambes croisées. J'observais ses doigts qui travaillaient

agilement une broderie délicate. C'était sa grande occupa­

tion de la journée. Elle faisait cadeau de la plupart de ses

ouvrages. A la suite d'une poliomyélite, elle se trouvait pa­

ralysée sous la taille. Nana l'avait traitée cruellement ; elle

avait passé beaucoup de nuits en plein air, sous la pluie,

avec pour seul toit un manguier, et après la naissance

d'un enfant la maladie s'était déclarée.

Mais elle supportait sa souffrance sans se plaindre. Au

contraire, elle était la plus joyeuse de toute la maison. Et

quand nous avions besoin d'être réconfortés ou conseil­

lés, c'est elle que nous allions trouver.

— Patience, Rabi, dit-elle à nouveau. Patience ! On re­

grette tous ta maman. Mais elle a reçu une bourse pour

étudier à l'université de Bénarès. Toi, tu ne le sais pas,

mais avant son mariage elle avait toujours voulu aller à

l'université. C'est son *karma,* on ne peut pas le changer.

47

 Tu crois que Maman reviendra vraiment I année pro­

chaine ?

— Garde toujours confiance en ta maman, Kabi, et

aussi en tous les autres. Elle pense rentrer I an prochain,

mais si jamais elle ne revient pas, sache qu il y a une rai­

son et accepte-le avec patience.

C'était un conseil difficile à suivre.

Ma était très douce. Elle ne prononçait jamais de mots

durs et elle ne se mettait jamais en colère comme beau­

coup d'autres membres de la famille. Quand une querelle

éclatait et s'envenimait, c'était elle qui ramenait la paix.

Lors de ces disputes, nous avions parfois l'impression que

l'esprit colérique de Nana agissait parmi ses enfants. Ma

était de nature paisible et elle savait calmer toutes nos

douleurs.

Cependant, Nana n'avait pas été toujours violent Par­

fois, il était toute bonté. Il se montrait généreux et prêtait

de l'argent aux pauvres, y compris les Noirs que mépri­

sent en général les hindous. Nana avait gagné leur estime

comme ami et bienfaiteur. Parfois, depuis la véranda, il

jetait par poignées des pièces d'argent qui tombaient de­

vant la boutique à la grande joie des enfants et des hom­

mes travaillant dans les champs. On aurait dit que l'argent

tombait du ciel et tout le monde se précipitait dessus.

Dans notre région, Nana avait été le premier à posséder

un poste de radio. C'était un grand poste, importé des

Etats-Unis et qui avait coûté cher. Souvent, Nana laissait

les gens partager avec lui le plaisir d'écouter cette boîte

magique. Voisins, clients, amis et parents venaient remplir

les chaises alignées dans le grand salon. On mettait la ra­

dio à plein volume : c'était comme un cinéma sans écran.

Riches et pauvres sans distinction bénéficiaient de cette

faveur. Tous s émerveillaient devant le prodigieux appa­

reil.

Mais le mauvais caractère de Nana ne faisait que som­

meiller et il pouvait s'éveiller brusquement. Il lui était ar­

48

rivé de servir un client et de l'abandonner soudain pour

monter à l'appartement. Là, dans un accès de rage furieu­

se, il se mettait à battre tout le monde avec une grosse

ceinture de cuir. J'étais le seul à être épargné. Nous nous

disions que c'était son *karma,* la conséquence d'une vie

passée qu'il devait subir. Les histoires de démons qui infli­

gent de mauvais *karmas* sont courantes dans la mytholo­

gie hindoue. Quelquefois, nous avions l'impression que

les démons les plus maléfiques s'étaient emparés de

Nana, le changeant en un clin d'œil d'ange en bête. On

disait à voix basse qu'il était peut-être possédé par les

esprits qui gardaient ses richesses. En effet, les crises de

colère, la force, les ruses qu'il déployait semblaient surna­

turelles. Pourtant, il était religieux. Chaque matin et cha­

que soir, il disait les prières hindoues et accomplissait les

rites d'adoration après avoir réuni tous les enfants pour

réciter les *bhajans* et chanter les *mantras.*

Nana avait pris une autre femme après la paralysie de

Nanee, mais parfois il s'occupait de Ma avec une grande

sollicitude. Il aurait dépensé une fortune pour la guérison

de sa femme et avait déjà versé de grandes sommes à

des *pandits* guérisseurs. Il avait emmené Nanee chez des

sorciers, chez des *obeahs,* au grand hôpital de Port d'Espa­

gne, et même dans un célèbre sanctuaire catholique. Ni

l'argent, ni les esprits, n'apportèrent la moindre améliora­

tion. Ma restait paralysée depuis la taille jusqu'aux pieds,

et pour se traîner sur le sol elle devait faire d'immenses

efforts.

Ses enfants la portaient avec douceur d'une pièce à

l'autre, tantôt à sa chaise près de la fenêtre, tantôt à la

salle à manger à l'heure des repas, tantôt au salon pour la

visite des parents, des amis ou d'un *pandit* venu réciter un

*puja.* Chaque matin, après sa toilette, on portait Ma près

de la fenêtre ! C'était son coin préféré, elle pouvait

contempler la baie qui s'étendait par-delà les cocotiers, les

champs de canne à sucre et les palétuviers. Pour se

49

reposer, elle détournait les yeux de sa broderie vers les

papillons multicolores, les oiseaux qui volaient d arbre en

arbre ou évoluaient en groupe, haut dans le ciel ; parmi

eux, voletait le petit oiseau bleu que nous appelions Blue

Jeans et qui, j'en étais certain, avait laissé sa trace sur les

cendres de mon père.

Pendant son séjour à l'hôpital de Port d'Espagne, on

avait donné une Bible à Ma. Elle l'avait ramenée à la mai­

son et peu à peu elle prit goût à ce livre interdit. Elle ai­

mait surtout les Psaumes. Un jour, Nana s'aperçut qu'elle

lisait la Bible à ses enfants. Il se mit dans une violente co­

lère et hurla :

— Je vais t'apprendre à ne plus amener les mensonges

des chrétiens dans ma maison !

Il détacha sa grosse ceinture de cuir et battit sa femme

de toutes ses forces. Les coups marquaient profondément

le dos et les épaules de Ma. Il la souleva ensuite dans ses

robustes bras, sortit sur la véranda et la jeta au bas des

îscaliers. Il déchira en mille morceaux le livre détesté et le

ança à la poubelle. Ma se procura une autre Bible et la

scène se répéta : coups sauvages, et chute du haut des es­

caliers. La seconde femme de Nana n'eut pas un meilleur

sort, mais pour des raisons différentes ; elle fut chassée

de la maison. Nanee, elle, ne pouvait fuir ; son état l'en

empêchait et elle supportait avec patience tous les coups.

Elle se soumettait à son sort car c'était son *karma.*

Je ne comprenais pas pourquoi elle lisait cet affreux

livre chrétien. Je connaissais un certain *pandit* qui, de

temps à autre, citait les passages de la Bible. Cela me met­

tait dans une grande fureur. Il admirait Ramakrishna, dis­

ciple célèbre de Kali, qui avait enseigné Vivekenanda, le

fondateur de la Société *Védanta.* Pour ce *pandit* et pour

Ma, chaque religion avait sa part de vérité et leurs adeptes

parviendraient tous à la découverte de *Brahman.* Moi, qui

étais un hindou fanatique, je n'étais pas d'accord. J'étais

très mécontent de lire les paroles du Seigneur *Krishna* di­

50

sant, dans la *Bhagavad-Gita,* que tous les chemins étaient

bons pour conduire à lui. Je devais les accepter car c'était

écrit dans la *Gita,* mais ma consolation était de savoir que

l'hindouisme était tout de même le meilleur chemin. Ma

voulait unir sa religion et le christianisme, mais on évitait

de parler de ce désaccord.

Ma tante Revati suivait l'hindouisme à la lettre. Pas

question de lire la Bible ! Elle m'exhortait souvent :

— Lis et relis la *Bhagavad-Gita,* lis-la sans cesse, Rabi. Je

l'admirais beaucoup à cause de sa vie pieuse. Elle faisait

de son mieux pour remplacer ma mère et me dispensait

un riche enseignement à l'aide des *Védas,* et surtout des

*Védantas* qu'elle aimait beaucoup.

Malgré leurs difficultés et leurs contradictions apparen­

tes, je croyais à tout ce qui était écrit dans les livres

sacrés. La certitude que Dieu avait toujours existé ne

m'avait jamais quitté. J'avais toujours eu la conviction

qu'il était le Créateur de toutes choses. Pourtant, selon les

*Védas,* il y avait eu une époque de pur néant, et *Brahman*

était sorti de ce néant *Krishna* affirmait dans la *Gita* : « Ce

qui n'existe pas, jamais n'existera. » Gosine n'arrivait pas

à m'expliquer cette contradiction. C'était une énigme.

L'hindouisme m'enseignait qu'une feuille, un insecte,

une étoile, était Dieu, et que *Brahman* était tout et que

tout était *Brahman.* Cela ne s'accordait pas avec le senti­

ment que j'avais de Dieu. Pour moi, Dieu ne faisait pas

partie de l'univers mais il en était le Créateur. Il était diffé­

rent de moi, beaucoup plus grand ; or on me répétait qu'il

était en moi. Tante Revati et Gosine pensaient que le *maya*

m'avait trompé en me donnant une image mensongère

de la réalité. J'étais comme tous ceux qui n'avaient pas

encore reçu l'illumination. J'étais résolu à me libérer de

cette erreur. Mon père avait lutté contre l'illusion d'être

séparé de *Brahman,* et comme lui, j'en triompherai.

Après la mort de mon père, je devins un sujet de curio­

sité pour tous les chiromanciens, astrologues et diseurs

51

de bonne aventure. Ils s'arrêtaient souvent chez nous.

Dans notre famille, aucune décision importante n était

prise sans consultation préalable d'un astrologue. Il était

donc très important que j'obtienne, moi aussi, un avis fa­

vorable sur mon avenir. Réaliser des projets qui n'étaient

pas écrits dans les étoiles était impossible. Quel encoura­

gement de savoir que les lignes de ma main, les planètes

et les étoiles étaient d'accord ! Leurs interprètes disaient

que je deviendrai un grand chef hindou. On me voyait

*yogi, guru, pandit, sanyasi,* grand prêtre d'un temple : j'en

étais ébloui !

Une chiromancienne réputée habitait la petite ville de

Maya à dix kilomètres de chez nous. C'était une fille de

prêtre brahmane, et de plus une fort jolie personne. On

venait de tous les coins de l'île pour la voir et connaître

l'avenir. Les *pandits* surtout la consultaient souvent. Un

our elle vint chez nous et déclara :

— Tu seras un *yogi* célèbre et tu épouseras une jolie

femme avant d'avoir vingt-cinq ans. Tu auras quatre en­

fants et tu seras très riche. Tu auras une grave maladie à

vingt ans ensuite tu vivras longtemps.

Pouvait-on mieux demander ? Les dieux me souriaient !

Un autre jeune *brahmane,* voyant célèbre, nous rendait

visite. Il était amoureux de ma tante Revati et espérait

l'épouser. Pendant ses profondes méditations, il voyait

des cobras enroulés à ses côtés. C'était un magicien puis­

sant qui avait guéri beaucoup de personnes gravement

malades, exceptée Ma. On disait qu'il ne se trompait ja­

mais. Lui aussi me prédisait l'avenir brillant d'un riche *pan­*

*dit.* Personne donc ne remettait mon avenir en question.

Tous les avis étaient favorables et tout le monde était

d accord avec Baba Jankshi pour dire que j'étais unique.

Chaque fois que l'avenir m'était prédit, j'avais la convic­

tion toujours plus profonde que je ferais une glorieuse

carrière dans la religion hindoue. Ce n'était pas par hasard

que j étais fils d un *yogi* célèbre, considéré par beaucoup

52

comme un *avatar:* c'était mon destin. Comme je compris

peu à peu que tel était mon *karma,* je décidai de commen­

cer des études approfondies pour devenir un prêtre hin­

dou. Les influences des vies passées me conduisaient

inévitablement à ce genre de vocation.

J'annonçai ma décision de passer mes prochaines va­

cances d'été dans un temple pour m'y instruire. Phoowa

Mohanee fut très contente. Depuis la mort de mon père,

Phoowa sa demi-sœur, avait reporté sur moi la dévotion

qu'elle lui prodiguait. Lors de ses visites, elle m'apportait

toujours des cadeaux : des bonbons, des habits, de l'ar­

gent. Ces dons offerts à un *brahmane* étaient agréables

aux dieux. Ils assuraient un bon *karma.* Phoowa était très

religieuse et faisait souvent des discours en hindou à l'oc­

casion des grandes cérémonies. J'appréciais beaucoup sa

sagesse et suivais attentivement ses conseils. Elle vint m«

féliciter tout de suite après avoir appris mon choix.

— Rabi, dit-elle en m'embrassant. Ton père serait fie

de toi ! Dans quel temple veux-tu aller ?

— Là où je trouverai un *swami* des Indes.

— Alors il faut aller chez le *mandir* à Felicity, s'exclama

ma grand'mère Ajee qui était venue avec Mohanee.

Ajee était devenue aveugle après avoir absorbé le

remède d'un *pandit.* Alors, mon grand'père Ajah s'était

remarié. Comme toutes les femmes des Indes, Ajee se

couvrait de bijoux. Des anneaux d'or et d'argent lui mon­

taient des poignets aux coudes. D'autres entouraient ses

chevilles. Autour de son cou, elle portait un lourd collier

d'or massif incrusté de pièces d'or et à une de ses narines

était accrochée une fleur également en or. Elle était bien

différente de ma chère Nanee qui se contentait de porter,

de temps à autre, un simple bracelet

— Tu as raison ! dit Phoowa. Le *swami* qui a fondé ce

temple était vraiment un homme de valeur. Il est venu des

Indes quand tu étais encore petit Ta maman et Revati

l'ont suivi partout Elles assistaient à tous les *pujas.* Il a fait

53

un bon travail au temple. Celui qui est là-bas maintenant a

aussi des qualités. Il ne plaisante jamais !

Ses yeux brillaient d'enthousiasme. Elle mit sa main sur

ma tête et me regarda, pleine de fierté. Je ressentis un

frisson quand j'entendis ces paroles prononcées avec I au­

torité d'un prophète :

— Tu seras un grand *yogi,* plus grand qu'on ne peut

l'imaginer.

Elle dit cela d'un ton solennel. Je la croyais de tout mon

cœur puisque c'était mon *karma.*

Aller étudier à l'âge de douze ans seulement à Felicity

sous la direction du célèbre *Krahmacharya* était un grand

honneur. Mon renom cependant s'était déjà répandu dans

toute notre région. Les *pandits* connaissaient et hono­

raient mon père, et ils me prédisaient un grand avenir car

je menais une vie religieuse austère. Tout le monde se

souvenait du grand *barahi* que les *pandits* avaient organisé

douze jours après ma naissance.

Comme les *Védas* et les lois de *Manu* l'exigent, j'obser­

vais scrupuleusement les cinq prescriptions quotidiennes :

offrandes aux dieux, aux prophètes, aux ancêtres, aux ani­

maux et à toute l'humanité. Elles faisaient partie des prati­

ques religieuses qui débutaient chaque jour à l'aube et se

terminaient après le coucher du soleil. Je me refusais à

porter une ceinture et des chaussures en peau, comme

certains hindous pratiquants se le permettaient. Ces

peaux, surtout celle de la vache, auraient pu être celle

d'ancêtres ou même de parents proches. Je ne faisais au­

cun compromis et cela me valait la réputation d'un futur

*pandit.*

Très tôt, à mon lever, je répétais plusieurs fois, chaque

matin, le *mantra* prescrit en invoquant *Vishnu.* Je me

consacrais intérieurement aux *gurus* de notre famille. Par

ma prière, faite avec une profonde vénération, j'affirmais

ma résolution d'accomplir toutes les tâches de la journée

sous la direction du Seigneur *Vishnu.*

« Je suis le Seigneur différent en rien de Lui, le *Brahman.*

Je n'ai pas connaissance de la souffrance, ni de la douleur,

ni de l'inquiétude. O Seigneur du monde, tout intelligence,

dieu suprême, époux de *Lakshmi,* O *Vishnu,* dès l'aube, je

veux accomplir les devoirs de ma vie terrestre... O Sei­

gneur *Hrishikesa,* Toi qui es le maître de mes sens, tu ha­

bites mon cœur, et je ferai tout ce que tu m'ordonneras. »

Alors venait le bain rituel. Pendant cette cérémonie de

purification qui me préparait à l'adoration, je récitais le

*mantra Gayatri.* Il commençait par les noms des trois

mondes :

*« OM, Bhuh, Bhuvah, Suvah.* Nous méditons sur la splen­

deur adorable de *Savitar,* le glorieux, qui confère la vie.

Qu'il vivifie notre intelligence. »

C'était le *mantra* par excellence, le sommet de la puis­

sance spirituelle que pouvait atteindre un *brahmane.* Cha­

que jour, je répétais des centaines de fois cet hymne au

soleil tiré des *RigVédas.* Il fallait le répéter le plus de fois

possible. Encore enfant, je le prononçais déjà des milliers

de fois, sans même en comprendre le sens. Mais il fallait

aussi prendre le soin d'articuler correctement les mots en

*Sanskrit.* C'est la condition unique pour que le *mantra* de­

vienne efficace. Je croyais fermement comme tous les

vrais hindous que la divinité elle-même se trouvait dans le

*mantra* et que toutes ses paroles se réalisaient Ainsi,

grâce à la répétition du *Gayatri mantra* et grâce à l'adora­

tion quotidienne, le soleil gardait sa bonne position.

Ensuite, j'allais dans la chambre de prière pour l'adora­

tion du matin. Avec recueillement et une grande solennité,

je frottais une allumette et enflammais la mèche du *deya*

imprégnée de *ghee.* La flamme vacillante était un dieu et

je concentrais sur elle toute mon attention. J'accomplis­

sais ces rites avec une crainte révérencielle, mais j'étais

conscient qu'un tel honneur n'était accordé qu'à un saint

Avec la pâte de santal, je traçais une nouvelle marque sur

le front de chaque dieu et sur le *lingam* de Shiva. L'odeur

55

de santal remplissait la pièce et faisait monter en moi un

plaisir presque sexuel à la pensée d être dans I intimité

des dieux.

Pour le rite de purification, j'étais assis dans la position

du lotus, face à l'est. Je buvais de l'eau, j'arrosais mon

corps et le sol autour de moi. Je contrôlais ma respiration

par le yoga puis, à l'aide du *nyasa,* j'appelais le dieu que

j'adorais : je touchais mon front, mes bras, ma poitrine et

mes cuisses du bout des doigts. Ces gestes symboliques

laissaient pénétrer le dieu en moi. Je me sentais en union

mystique avec chacun des dieux. Assis devant l'autel, je

passais une heure dans une profonde méditation. Toute

mon attention était concentrée sur le bout de mon nez. Je

perdais conscience du monde qui m'entourait et j'étais en­

vahi par le sentiment de mon union intime avec l'Unique

Réalité de l'univers. Enfin, par une courte offrande d'eau

et des prosternations, j'invitais la divinité à se retirer. Je

sortais de la maison et j'adorais le soleil pendant une

autre heure. Les yeux grands ouverts, je le fixais de longs

moments. Je récitais à nouveau le *Gayatri mantra* des cen­

taines de fois. J'étais convaincu qu'il avait le pouvoir de

sauver les âmes. J'aimais beaucoup ma religion et j'étais

certain que mon père devait être content quand j'honorais

sa mémoire..

Ce matin-là, j'avais rempli ma petite valise. Mon oncle

Kumar devait me conduire au temple de Felicity dans sa

grande voiture jaune décapotable, la seule du genre dans

ITIe. Malgré l'impatience de partir, je ressentais une

grande tristesse à la pensée de me séparer de mon cher

Gosine. Mon ami semblait vieillir chaque jour un peu plus.

Je franchis la grille et m'engageai sur l'étroit sentier qui

menait chez lui. Il était assis au soleil et répétait à voix

basse les *mantras* du matin. Il m'entendit approcher, inter­

rompit ses prières et me salua. On s'inclina respectueuse­

ment l'un devant l'autre.

1 Alors, tu pars aujourd'hui ? J'ai pensé à toi à mon

56

réveil ce matin. Puis, j'ai pensé à Ajah, ton grand-père.

C'est un bon signe ! Il a beaucoup bu vers la fin de sa vie

mais cela ne fait rien : c'était un excellent *pandit.* Oui, c'est

un bon signe. Je n'avais plus pensé à lui depuis si long­

temps !

— J'aimerais qu'il soit encore en vie, répondis-je d'un

air malheureux. On dit que c'était un homme de qualité.

Je me souvenais bien de lui. Il était grand, au teint clair

et aux yeux gris. Il ressemblait à un blanc mais c'était un

*brahmane* accompli.

— Il faut reconnaître ses mérites, dit Gosine avec le ton

d'un juge qui examine un cas. Il n'était pas obligé de quit­

ter les Indes pour venir ici, dans un endroit où il n'y avait

presque aucun *pandit.* Je m'en souviens, moi ! Il est venu

et il a fait un travail formidable. Il a beaucoup aidé les In­

diens. Il s'est rendu utile à tous ceux de ma génération et

la *dakshina* lui a été bien utile aussi ! ajouta-t-il avec un

clin d'œil malicieux.

— Alors, tu l'as connu, toi ? J'aurais été impoli de ne

pas le lui demander.

— Si je le connaissais ? Tu demandes ça au vieux Gosi­

ne ? Les gens lui donnaient des tas de choses. Chez lui, il

y avait des montagnes de *ghee,* de beurre, de riz, de fari­

ne, et il entassait des *dhotis.* Mais je suis sûr qu'il en avait

encore plus aux Indes.

Il baissa la voix, se pencha vers moi et continua sur un

ton confidentiel, presque secret :

— On était de vrais amis. Il était riche ! On ne le remar­

quait plus à la fin de sa vie, quand il s'est ruiné la santé à

coups de verres de rhum, mais il était riche ; moi, j'ai tou­

jours été pauvre. C'est mon *karma.* Pourtant, il restait

toujours mon ami. C'était un brave hindou, un grand *pan­*

*dit.* Il faisait de vrais *pujas.* Il ne trichait pas. Pourquoi est-il

tombé dans le malheur ? Pourquoi s'est-il mis à boire ?

C'est un mystère. Tu t'imagines ? Juste aujourd'hui, je

pense à lui ! Ça m'a passé'par la tête ! En tout cas, c'est

57

un bon signe, un jour favorable pour aller au *mandir* de

Felicity. Tu vas devenir un grand *pandit,* un grand *yogi !*

*Bhai,* crois-moi, tu es un fils digne de ton père !

J'avais les larmes aux yeux au moment où l'auto s'en­

gagea sur la grand'route. Je fis des signes d'adieux. On

avait amené Ma à la fenêtre et elle me disait au revoir de

la main. Mes cousins sautaient devant la boutique en

criant. Il ne m'était pas facile de me séparer d'eux, mais

j'étais certain d'avoir fait le bon choix. Si mon père avait

été vivant, il aurait été très content. Tante Revati allait se

charger de donner des nouvelles à ma mère. J'étais satis­

fait et fier de suivre la voie de mon père. J'entendais en­

core les mots de Gosine et mon impatience augmentait

J'avais un bon *karma ;* mon destin m'appelait.



Chapitre 4

**Pandit Ji**

Le *mandir* de Felicity était consacré à *Vishnu,* l'épouse

de *Lakshmi.* Il ressemblait à tous les autres temples des

petites bourgades de Trinidad. Son aspect en imposait

moins que celui des temples des plus grandes villes. Ses

murs, blanchis à la chaux, étaient sales ; le sol était en

terre battue et le toit en tôle ondulée. Des bannières et

des autels étaient dressés dans la petite cour. On n'y

voyait pas les hauts murs ni les grandes portes sculptées

des grands temples des Indes. Ces décorations sont im­

portantes pour l'hindou, mais c'est le sanctuaire qui est

véritablement le cœur du temple. Avec la statue du dieu, il

est comme le cœur de l'homme oû habite la divinité. Une

grande statue de *Vishnu se* dressait dans la petite cour. Le

dieu gardait l'entrée principale d'où l'on pouvait aperce­

voir, au-delà du sanctuaire public, le lieu saint fermé par

une sainte barrière.

En pénétrant dans la cour, j'aperçus un homme d'affai­

res en adoration devant le grand *lingam* de Shiva. Il avait

laissé ses chaussures à la porte d'entrée, posé sa serviette

à côté de lui, et il se prosternait Un autel était encastré

dans le petit mur qui entourait la cour. Là, d'autres adora­

teurs visitaient rapidement leurs dieux favoris pour méri­

ter leurs faveurs.

Malgré sa simplicité, le temple de Felicity était l'un des

plus réputés de l'île. En effet, son grand prêtre était un

jeune *brahmane* doué et respecté qui connaissait

parfaitement l'hindouisme. Ce jeune *swami* à la belle ap­

parence avait un physique d'athlète et une personnalité

59

fascinante. Seulement âgé d'environ vingt-cinq ans, il re­

présentait pour tout *brahmane,* un modèle de perfection.

Ayant fait le vœu de célibat, il était un *Brahmacharya.* Pou­

voir étudier sous la direction d'un maître hindou d'une

telle valeur était à mes yeux un privilège immense. Lui

aussi semblait content de me prendre pour élève.

Je partageais une chambre avec un jeune homme âgé

de presque vingt ans. La pièce était très dépouillée, sans

porte, avec des murs et un sol nus. On ne pouvait pas y

mener de vie privée. Nous avions chacun un vieux lit bas

et étroit, fait de quelques planches. Mon compagnon était

d'une religiosité remarquable pour son âge, mais il n'était

pas un *brahmane.* Il ne pouvait donc recevoir la même ins­

truction que moi.

La journée commençait très tôt. Pendant la dernière

partie de la nuit se déroulait la cérémonie du réveil de

*Vishnu,* le dieu du temple. Ce rite de la lampe est destiné à

placer l'homme sous la faveur des dieux. On baignait

l'idole, on l'adorait, puis vers cinq heures et demie nous

nous réunissions pour écouter la lecture des *Védas* en hin­

dou. Puis, nous passions deux ou trois heures dans la mé­

ditation. Le premier *mantra* que je devais répéter était

*« Hari OM Tat Sat »* Le *Brahmacharya,* lui, commençait tou­

jours sa méditation par la répétition du seul mot *OM.* La

manière de dire *OM* doit être enseignée par un *guru.* C'est

le mot le plus difficile à prononcer et qui provoque la vi­

bration la plus élevée. Les *Védas* disent :

« Sur le lotus... *Brahman se* mit à réfléchir, quelle est

I unique syllable qui me rendrait capable de connaître tous

les désirs, tous les mondes... tous les dieux... les *Védas...*

les récompenses... ? Alors, il vit que 0A4 se répandait et

pénétrait partout., le son symbolique de *Brahman* lui-

même... Par lui, il connut tous les désirs du monde, tous

les dieux, tous les *Védas,* toutes les récompenses, tous les

êtres... C est pourquoi le *brahmane* qui veut obtenir tout

ce qu il désire doit jeûner trois nuits, s'asseoir sur l'herbe

60

sacrée, tourné ver l'est, et répéter le mot immortel *OM.*

Alors, tous ses désirs se réaliseront et toutes ses entrepri­

ses auront du succès. »

Rien n'était plus important que la pratique quotidienne

de la méditation transcendentale. C'est la partie essen­

tielle du yoga. *Krishna* l'avait recommandée comme la

voie la plus sûre pour atteindre la félicité suprême. Mais

elle pouvait aussi être pleine de dangers. Si l'on était im­

prudent, la méditation devenait une expérience psychique

effrayante, semblable à celle d'un drogué qui fait un mau­

vais trip. Certains *yogis* ont été possédés par les démons

dont parlent les *Védas. Kundalini* est une force qui habite

l'homme. Il est enroulé comme un serpent au bas de la

colonne vertébrale. Une profonde méditation le libère et il

nous entraîne dans des extases. Mais s'il n'est pas con­

trôlé, *Kundalini* peut causer du mal au corps ou aux facul­

tés mentales. Il n'y a qu'un pas de l'extase à l'horreur

C'est pourquoi le *Brahmacharya* et son aide nous survei

laient étroitement.

Au cours de mes méditations, je voyais des couleurs

psychédéliques, j'entendais des musiques supraterrestres,

et visitais même des planètes exotiques. Là, les dieux me

parlaient et me poussaient à atteindre des états de cons­

cience encore plus élevés. Parfois, dans mes transes, les

êtres démoniaques qui sont représentés dans les temples

hindous, bouddhistes, shintoïstes et autres, venaient à ma

rencontre. J'étais saisi d'épouvante mais le *Brahmacharya*

me disait que c'était normal et il m'encourageait à pour­

suivre cette découverte de soi. D'autres fois, je me sentais

en union mystique avec l'univers entier. J'étais l'univers ;

j'étais Seigneur de toutes choses, tout-puissant, omnipré­

sent. Mes instructeurs étaient ravis. Pour eux, j'étais un

homme sans doute favorisé et destiné à atteindre très vite

l'union avec *Brahman.* Les puissances qui avaient conduit

mon père étaient devenues mes guides.

J'étais déjà habitué à manger très peu, mais pendant

61

ces trois mois j'appris un renoncement encore plus total.

Chaque jour, je prenais mon unique repas dans une riche

famille hindoue qui tenait une laiterie. Ils étaient très

contents d'accueillir un *brahmane* car on se prépare un

bon *karma* en nourrissant un tel homme. De mon côté,

j'étais très heureux d'avoir tout un troupeau de vaches à

adorer.

A ma grande surprise, je découvris que ceux qui sont

de purs ascètes dans certains domaines peuvent mener

une vie très relâchée dans d'autres. Un jeune homme qui

voulait devenir un saint homme se préoccupait constam­

ment de son apparence. Il passait de longs moments à

coiffer sa longue chevelure noire et à ajuster son habit II

négligeait pourtant son gros ventre qui ne cessait d'aug­

menter de volume à cause de la grande quantité de nour­

riture qu'il avalait. J'étais choqué de voir qu'il flirtait avec

les filles qui venaient au temple.

— Dis-moi, qu'est-ce que tu penses de Shama ? Elle

n'est pas mal hein ?

Shama était une jolie fille de douze ans, aux longs che­

veux noirs, qui faisait partie du groupe de filles traînant

autour du temple. On les voyait très peu à la prière.

— Elle t'aime ! Tiens, elle t'a fait ce gâteau.

Je rougis et répliquai avec indigation :

— Je ne suis pas amoureux d'elle, ni d'aucune autre

fille !

Sans se laisser impressionner, il me fit un clin d'œil et

eut un sourire complice.

Moi, je connais un bon endroit où vous serez tout

seuls ensemble, et personne ne le saura !

Mes joues étaient devenues brûlantes.

Tu vas te taire ! Ça ne m'intéresse pas !

Allez ! Tu ne vas pas me faire croire ça ! Je sais que

tu regardes les filles !

C est pas vrai ! J'ai décidé de ne pas me marier. Je

serai comme le *Brahmacharya !*

Il se mit à rire à gorge déployée :

— Tu t'imagines qu'il est un *Brahmacharya ?* Ecoute, je

vais te raconter...

On entendit des pas dans le vestibule et il se tut brus­

quement. Je sortis de la pièce en retenant ma colère et je

heurtai presque le *Brahmacharya* sur le pas de la porte.

J'étais gêné car il pouvait penser que j'écoutais les histoi­

res que l'on racontait sur lui. Mais il ne semblait pas avoir

entendu un mot.

— Tu es bien pressé, me dit-il en souriant.

Puis, il se rendit à sa chambre.

Quelques jours plus tard, je traversais silencieusement

le dortoir. C'était après la cérémonie de la lampe où l'on

avait pris congé du dieu pour la nuit. Soudain, j'entendis

les sanglots d'un jeune initié. Je m'arrêtai sur le pas de la

porte pour écouter. La voix du *Brahmancharya* me glaça de

frayeur. Il parlait, les dents serrées de colère.

— C'est toi qui parle de moi à tout le monde ! Ne cher

che pas à le cacher.

Il continua d'une voix plus calme :

— Il y a des filles dans tous les temples, c'est normal.

Et j'ai le droit de les voir aussi souvent que cela me plaît

Si tu n'arrêtes pas ces histoires, je te renvoie d'ici !

Je me demandais ce qu'on avait bien pu raconter sur le

*Swami,* quelques mensonges sans doute. Je gardais toute

ma sympathie et ma confiance envers lui, sans jamais

douter de sa sainteté. Les filles et les femmes flânaient

toujours autour du temple ; c'était normal. Peu après ce­

pendant, je remarquai qu'une fille d'environ trente ans

appelée Parabathi était vraiment amoureuse du *Brahma­*

*charya.* Et je dus admettre, contre mon gré, qu'il se com­

portait aussi à son égard comme un amoureux, mais

d'une façon prudente en présence des autres. Pourtant, je

ne l'avais pas remarqué auparavant Parabathi, qui était

une très belle femme, passait beaucoup de temps seule

avec lui sous prétexte de préparer et de servir la nourriture

63

qu'elle lui apportait chaque jour. Mais la préparation d'un

repas ne pouvait pas durer aussi longtemps. Je ne com­

prenais pas très bien, mais la conduite du jeune *brahmane*

me paraissait incompatible avec son vœu de célibat. Mon

admiration se transforma en une amère déception. Tout

cela me tourmentait

Un jour, j'entendis les propos de plusieurs adorateurs

qui discutaient sur le sujet, accroupis en petit groupe dans

la cour.

— C'est une affaire privée et cela ne nous regarde pas,

dit un homme élégant âgé d'une quarantaine d'années.

Un vieillard aux cheveux blancs opina gravement d'un

signe de tête :

— C'est le *karma* et ils doivent mettre en ordre certai­

nes choses de leur vie antérieure.

Les hommes étaient d'accord et approuvèrent de la

tête. Cela me soulageait.

Mes journées étaient si remplies que je ne pensais plus

aux fautes du *Brahmacharya.* Le *karma* apportait des solu­

tions. Même le chien d'un voisin me donnait la preuve du

*karma* et de la réincarnation. Il s'appelait Yogi et je le

connaissais depuis des années. C'était un chien noir et

maigre avec une longue barbiche blanche. Yogi était un

végétarien et refusait de manger les os, la viande, et

même les œufs. Son maître était musulman mais Yogi sui­

vait la religion hindoue, assistant à toutes les grandes cé­

rémonies. Il se préparait sans doute un bon *karma* après

avoir subi une leçon sévère dans une vie antérieure. Com­

me il aboyait souvent et se querellait avec d'autres chiens,

j étais persuadé qu'il était la réincarnation d'un *yogi*

retombé dans un mauvais *karma.* Je me souvenais d'un

*pandit* qui avait le même comportement que Yogi. Les

mauvais traitements infligés par beaucoup d'hindous aux

chiens me mettaient en colère. Comment pouvaient-ils

croire à la réincarnation et traiter les animaux comme

étant inférieurs aux humains ? Yogi assistait aux cérémo-

64

nies car il raffolait de la nourriture qu'on servait à la fin ;

cela renforça ma croyance en la réincarnation. En effet, je

connaissais beaucoup de *pandits* qui aimaient aussi ces

friandises. Et bien sûr, beaucoup d'hindous appréciaient

plus la nourriture que les rites religieux.

A la fin de l'été, je revins chez moi. Mon instruction au

temple avait fait grandir mon prestige aux yeux de tous

les hindous. Quand je traversais la ville, sur le chemin de

l'école, on m'admirait et on m'adorait.

*« Sita Ram, Bandit Ji, »* criait-on. On venait se prosterner

à mes pieds et j'aimais cela. L'estime des *pandits* me flat­

tait énormément.

Je passais devant la maison du *Pandit* Bhajan, un hom­

me corpulent qui avait de longs cheveux noués derrière la

tête. Il était souvent dans sa cour et avant de partir en

tournée, il cueillait des fleurs pour les *pujas* de la journée.

Quand il me voyait, il joignait ses mains, se prosternait et

disait :

*— Pandit Maharaj, Namahste Ji.*

*— Namahste Ji, Pandit Bhajan,* répondais-je, avec

grande satisfaction.

Je ne pensais pas être parvenu au terme de « la Décou­

verte de Soi », mais je sentais que j'étais très proche du

*jivan-mukti,* l'idéal le plus élevé que propose la *Bhagavad*

*Gita.* J'étais délivré de mon ignorance originelle alors que

j'étais encore dans mon corps, je pouvais donc être sûr de

ne plus jamais connaître les réincarnations. J'allais être uni

à *Brahman,* mon vrai Moi, pour toujours. J'étais certain

que mon père avait atteint cet état et de même, je cher­

chais à me libérer de l'illusion de l'existence individuelle.

J'étais le *Brahman,* le Seul et Unique, j'avais la joie pure de

la conscience de l'existence. Ceux qui m'entouraient re­

marquaient le niveau que j'avais atteint, se prosternaient

et m'adoraient : c'était bien normal.

Moi-même, assis devant un miroir, je m'adorais. Pour­

quoi pas ? J'étais Dieu. Dans le beau et précieux livre de la

65

*Bhaqavad-Gita, Krishna* avait promis cette connaissance di­

vine aux adeptes du yoga. C'était comme le nectar de la

méditation. Il ne s'agissait pas de devenir Dieu mais de

prendre simplement conscience de ce que j étais vraiment

depuis toujours. Quand je me promenais dans la rue, je

croyais être le Seigneur de I univers et toutes mes créa­

tures se prosternaient devant moi.

Il m'était difficile de recevoir ces témoignages d'adora­

tion sans orgueil. Peu à peu, je m'étudiais une apparence

d'humilité qui laissait ma divinité intacte. Il suffisait de se

souvenir que tous les hommes étaient de la même Nature

(excepté bien sûr ceux qui ne faisaient pas partie des qua­

tre grandes castes hindoues). Ma grande ambition était

d'enseigner aux hindous cultivés la divinité de leur être et

de les libérer des chaînes de l'ignorance. Je voulais deve­

nir un *guru.* Le *guru* est un maître et, sans son instruction,

l'hindou n'a aucun espoir d'être délivré de la roue de la

réincarnation.

A cette époque, le *guru* le plus en vogue à Trinidad était

Sa Sainteté *Swami* Sivananda. Régulièrement, nous reçe-

vions son bulletin de nouvelles. On y décrivait d'impres­

sionnants *pujas* et autres grandes manifestations qui

s'étaient déroulées dans son temple. On y faisait de la

réclame pour ses livres. L'un d'eux portait le titre « Mon

dieu Sivananda » ; il expliquait son enseignement et

contenait des lettres de témoignages de ses nombreux

disciples. On insérait toujours dans le bulletin plusieurs

photos du *Swami* pour nous permettre de mieux l'adorer.

Une grande photo de Sivananda avait trouvé une place de

choix sur notre autel, et le saint portait toujours sur son

front la marque fraîche du *chanan.* Avec quelle émotion

nous avions reçu une lettre de ma mère racontant sa vi­

site à I *ashram* de Sivananda ! Elle avait été subjuguée par

sa présence divine et elle soutenait qu'il était un homme

très saint, un maître parvenu à la connaissance suprême.

Je décidai de devenir semblable à lui. Après sa mort sou­

daine due au cancer, nous l'adorions comme l'un des maî­

tres ayant atteint l'état parfait. Il faisait partie de la longue

lignée des *gurus* remontant à l'époque des *Rishis.*

Ma piété grandissait en popularité. On m'adorait, mais

je n'en restais pas moins un petit garçon. Plus que jamais,

j'attendais avec impatience les cadeaux que le Père Noël

déposerait dans nos chaussettes. Trinidad était encore

une colonie britannique et, pendant des semaines, les

chants de Noël résonnaient à travers toute ITIe. Les mar­

chands hindous et bouddhistes n'hésitaient pas à prendre

part à la fête. Il y avait du bénéfice à faire et la religion

n'avait pas à s'en mêler. Même les musulmans partici­

paient aux réjouissances. Le saint patron était alors le

Père Noël, il était le dieu le plus aimé de tous.

La veille de Noël, les enfants devaient aller se couche

tôt. Les adultes allaient de maison en maison, buvant di

rhum et faisant sauter des pétards. Les jeunes gens frap

paient sur des casseroles et des tambours. Les enfants

avaient bien du mal à s'endormir avec tout ce bruit ! Mais

de toute façon, chacun savait que le Père Noël et son

renne ne viendraient pas tant qu'une créature bougerait

Ce soir-là, pourtant, j'étais résolu à voir le Père Noël

même si je devais rester éveillé toute la nuit Je pris toutes

les précautions afin de rester invisible à son arrivée.

— Hé, pourquoi tu fais ça ?

C'était Ananda, l'un de mes jeunes cousins. Je parta­

geais un grand lit double avec lui. Nous n'utilisions pas de

couverture, le climat tropical étant trop chaud. Seul un

drap nous protégeait des moustiques.

— Chut ! chut !

Ce fut ma seule réponse. Avec les ciseaux de Nanée, je

découpais deux petits trous pour guetter à travers le drap.

— Allez, dors maintenant, se plaignait-il.

Je faisais trembler tout le lit en cherchant une bonne

position sous le drap pour mieux voir à travers les deux

trous.

67

 Chut ! Tu devrais dormir maintenant.

— Toi aussi !

— Comment veux-tu que je dorme avec ton bavardage ?

— C'est toi qui fais du bruit. Cesse de remuer !

— Chut ! chut !

Bientôt, Ananda ronfla profondément. Je luttais contre

le sommeil, les yeux fixés sur la fenêtre. C'est par là que le

Père Noël devait entrer dans la chambre et je voulais le

voir au moment où il mettrait dans mes chaussettes l'uni­

que pomme que je recevais chaque année et les délicieu­

ses noix. Le temps passait avec une lenteur désespérante ;

mes yeux se fermaient... Soudain, un bruit ! Il ne venait

pas de la fenêtre, mais je l'entendis dans mon dos. J'allais

bondir et me retourner mais je me retins. Doucement je

tournai la tête sous le drap, les yeux collés aux deux trous.

Je vis alors confusément oncle Kumar qui se dirigeait vers

l'extrémité du lit sur la pointe des pieds. Il avait les bras

chargés. Il posa un grand sachet par terre, y plongea la

main et remplit les chaussettes de deux pommes et de

noix. Il jeta un coup d'œil vers notre lit Rien ne bougeait.

Puis il sortit discrètement pensant ne pas avoir été vu.

Avec grand'peine, je dus garder pour moi cette décou­

verte jusqu'après le petit déjeuner. Alors me retrouvant

seul avec mes deux cousins aînés Krishna et Shanti, je

leur révélai l'incroyable nouvelle d'un ton dramatique.

— Le Père Noël n'existe pas !

— Quoi ?

Shanti, incrédule, me fixait avec des yeux tout ronds.

Le Père Noël n'existe pas ! A moins d'appeler oncle

Kumar le Père Noël.

Tu veux faire une blague ou quoi ? On voit que tu

ne sais pas doù viennent ces cadeaux. Tu ne sais donc

pas que le Père Noël les amène du Pôle Nord ? dit Krishna

d un ton de supériorité car il était plus âgé que moi.

Il n y a pas de Père Noël qui amène de cadeaux !

répliquai-je avec assurance. C'est oncle Kumar qui fait le

68

Père Noël. La déception se lisait sur le visage de Shanti.

— Pourquoi veux-tu nous tromper ? s'exclama-t-elle au

bord des larmes.

— Je lui ai joué un tour la nuit dernière. Je l'ai vu de

mes propres yeux !

— Tu as vu qui ?

— Oncle Kumar ! Il remplissait les chaussettes. Je vous

le dis !

La terrible nouvelle se répandit comme une traînée de

poudre parmi les enfants de la maison puis de tout le voi­

sinage. Moi-même, en réfléchissant, je me disais que ma

découverte n'était après tout pas étonnante. Les dieux

des chrétiens n'étaient que des mythes et des légendes.

Ils n'avaient aucune réalité, mais les hindous, eux, ado­

raient de vrais dieux. Nous pouvions les voir dans nos vi­

sions, pendant nos méditations et sous forme d'apparition

d'esprits. Nous ne connaissions pas les vérifications rigou­

reuses faites par les parapsychologues et autres hommes

de science et nous ne savions pas que ces esprits se

manifestaient à des personnes aussi renommées et im­

passibles que le Docteur Cari Jung. Mais nous faisions

l'expérience de leur présence réelle et évidente.

— Ah ! Rev ! Ah ! Regarde !

Je me dressai sur mon lit, frottai mes yeux, essayant de

voir dans l'obscurité. J'entendis le bruit de personnes qui

passaient en hâte devant ma porte. Nanee continuait à ap­

peler tante Revati en hurlant

Quand la maison fut assez éclairée, je retrouvai mon

courage et sortis du lit. Je courus vers la chambre de

Nanee. On y bavardait bruyamment

— Je viens de voir Nana !... Je viens de voir Nana !

Ma s'expliquait alors que j'entrais dans la chambre. La

moitié de la famille réunie autour de son lit l'écoutait

attentivement

— C'était Nana, j'en suis sûre, mais il n'avait pas de

tête !

69

Ma, tremblante et le visage livide, montrait la fenêtre.

 je me suis réveillée, mal à I aise, et il était là. Je I ai

vu dans la clarté de la lune qui éclairait la chambre.

 Tu es sûre que ce n'est pas un rêve ? demanda tante

Revati.

 *Nehi* ! J'étais bien réveillée, et il a marché vers moi et

alors j'ai crié. Je ne sais pas comment j'ai fait pour crier si

fort !

Plus tard, ce matin-là, j'allai voir Gosine.

— On ne peut pas dire à coup sûr que c'était l'esprit de

Nana. Ça grouille d'esprits partout ici.

— Mais Nanee dit qu'elle a vu Nana !

— Ce n'est pas si simple, dit-il en se caressant le men­

ton. Il me regarda du coin de l'œil. Les *pandits* et tous ces

gens-là se servent des esprits. Il y en a un pas loin d'ici ; tu

sais de qui je veux parler... les esprits lui obéissent et ils

font parfois du bien, parfois du mal.

— Tu veux dire que si je suis un *pandit je* devrais aussi

me servir des esprits ?

Gosine haussa les épaules et regarda au loin.

— Je n'ai pas dit que tous le font; certains n'ont pas

besoin d'une tête de mort

— Comment est-ce qu'il fait pour que les esprits lui

obéissent ?

*Bhai,* c'est bien connu ! Il va au cimetière et il déterre

des têtes de morts. Une fois que tu as une tête, l'esprit du

mort fera tout ce que tu lui dis.

Alors quelqu'un a pris la tête de Nana ? C'est pour

ça qu'il n'avait pas de tête quand Ma l'a vu ? Pourtant, il y

a un garde près de sa tombe !

Gosine semblait mal à l'aise. Il secoua les épaules, se re­

dressa avec peine et jeta un coup d'œil inquiet vers le ciel.

Un orage se préparait au-dessus du golfe.

— Je crois qu'il va bientôt pleuvoir.

Il hocha la tête et fit demi-tour pour rentrer dans la ca­

bane.

70

— Moi, je ne m'amuse pas avec les esprits. C'est drôle­

ment dangereux ! dit-il en se courbant pour passer le

seuil.

Le ciel était zébré d'éclairs et une pluie torrentielle

s'abattait alors que je rentrais à la maison en courant. Le

fracas du tonnerre était effrayant Peut-être les dieux

étaient-ils en colère.

71

Chapitre 5

**Le jeune guru**

Nous étions en classe. Un roulement de tambours

résonnait au loin. Les élèves s'agitaient sur leurs bancs.

Dans le village, on tendait et on accordait ces énormes

tambours qui se font entendre à des kilomètres. Ce soir-

là, au village de Dow, avait lieu la fête du *Ramleela.* La lon­

gue fresque historique qui reconstituait toute l'épopée du

*Ramayana* allait durer une semaine. Moi, je rêvais à l'Inde

et j'imaginais le village où, selon un *pandit,* j'avais déjà

vécu ma vie antérieure. Le battement rythmé des tam­

bours excita mon imagination. Je me prenais pour *Rama,*

puis pour *Hanuman,* le dieu singe qui combattait le mé­

chant *Ravana.* Que l'école me semblait ennuyeuse ! Com­

ment se faisait-il que moi, Seigneur de l'univers, uni et

semblable à *Brahman,* je devais endurer le supplice d'une

leçon de grammaire ? Je n'écoutais pas un mot de ce que

le maître disait

Je n'avais que onze ans, mais déjà les gens se proster­

naient devant moi, me faisaient des offrandes d'argent, de

coton, et d'autres richesses. Ils m'entouraient de guirlan­

des de fleurs lors des cérémonies religieuses. N'aurais-je

pas dû quitter l'école et retourner au temple, comme ma

mère ? J'aurais pu y approfondir mon instruction religieu­

se. Nanee et tante Revati me le déconseillaient, mais

c'était une grande tentation, surtout pendant ces après-

midi passés dans notre salle de classe étouffante. Après

les heures consacrées à la méditation et aux pratiques reli­

gieuses, il me restait peu de temps et de force pour

l'école.

72

La cloche sonna. Tout heureux, je sortis de la salle de

classe. Suivi d'un groupe d'admirateurs, je courus vers la

place du marché d'où venait le bruit des tambours. Je

voulais être le premier sur le lieu de la fête.

— J'aimerais que tu sois mon *guru* Rabi, me dit Ramjit

très sérieusement.

Les parents de Ramjit étaient de la même caste des

*Kshatriya* que Nana. Son père était chef d'une équipe de

travailleurs dans les champs de canne à sucre. On le

voyait toujours, portant avec fierté le chapeau kaki des

contremaîtres.

— Moi aussi, ajouta Mohan, un garçon très religieux.

Il venait régulièrement aux cours de *Sandhya* où j'aidais

comme instructeur. Le père de Mohan, un *Vaisya,* était un

riche marchand de sucre. Il travaillait à l'usine où mon

père avait été technicien avant son mariage.

Je souriais, flatté par l'enthousiasme des garçons. Nom­

breux étaient ceux qui me demandaient déjà des conseil:

et je pensais devenir le *guru* de milliers de personnes.

— Je ne peux pas discuter quand je cours, répondis-je

tout essoufflé.

J'avais mal à la poitrine car je m'étais mis à beaucoup

fumer.

— On en reparlera là-bas.

Nous parcourûmes les rues populeuses de Dow. Elles

étaient creusées d'ornières, serrées entre de petites habi­

tations en terre et des baraques de planches. Laissant der­

rière nous les boutiques décorées, nous atteignîmes la

grande place, au centre du village. C'est là que chaque

soir on jouait des extraits du *Ramayana.* Des vendeurs de

boissons, de friandises, de plats épicés, s'affairaient dans

leurs huttes, d'autres se pressaient, poussant des char­

rettes ou des vélos. Ils interpellaient la foule bruyante.

Certains avaient installé sur le sol des plateaux et des cu­

vettes remplis de *bara,* de chutney à la mangue, de *channa*

frit ou au curry, de toutes sortes de friandises indiennes

73

comme le *jilabhi.* Des diseurs de bonne aventure et des

voyants étaient accroupis ici et là, étalant devant eux des

cartes ou des dessins des lignes de la main. Les clients et

les curieux s'attroupaient.

J'avais dans les poches beaucoup d'argent à dépenser.

Je dissimulais chez Ma, dans une armoire fermée à clé,

une somme d'argent qui ne cessait d'augmenter. Comme

d'autres *pandits* très riches, je connaissais la manière d'ac­

cumuler de l'argent très vite et sans effort. Les plus gros

revenus des *pandits* provenaient surtout des gens pauvres

des castes inférieures. Je connaissais un *pandit* qui s'était

spécialisé dans des *pujas* devant porter bonheur aux lote­

ries et aux courses. Les pauvres le payaient et restaient

pauvres. Lui s'enrichissait et démontrait la puissance de sa

magie par sa propre réussite.

Ce soir-là, je me retrouvai au premier rang des specta­

teurs. Le *pandit* souffla une dernière fois dans la conque

puis prononça une bénédiction. La représentation pouvait

commencer. Deux armées en ligne s'opposaient. Des

hommes de haute caste, vêtus d'habits multicolores,

jouaient le rôle des guerriers. Les armées s'approchèrent

l'une et l'autre en dansant au rythme des tambours. Le

méchant Ravana avait enlevé Sita, la femme de Rava. Le

personnage de Sita était joué par un jeune homme vêtu

d un sari coloré, car aucune femme n'avait le droit de

jouer sur une scène. Hanuman, le roi des singes, était le

héros de l'histoire.

Il avait découvert où Sita était retenue prisonnière.

Rama, ses frères, des partisans et l'armée des singes de

Hanuman affrontaient Ravana et ses guerriers maléfiques.

Au cours de la formidable bataille, les énormes *tassas* bat­

taient un rythme guerrier auquel se mêlaient les cris stri­

dents des spectateurs. J'étais tenu en haleine par chaque

moment de ce spectacle coloré ! J'oubliais qu'à l'école je

me prenais pour un jeune Mahatma Gandhi devant main­

tenir la paix entre hindous et musulmans. Les deux grou­

74

pes s'échangeaient sans cesse des coups de poing et des

injures. Alors, j'exhortais les garçons hindous : « La non-

violence est le devoir de toutes les castes ! » En général,

ils m'obéissaient, me considérant comme leur chef spiri­

tuel. Pourtant, aux célébrations du *Ramleela,* ces centaines

de végétariens, et donc de non-violents, exultaient en re­

gardant le champ de bataille et les exploits de Hanuman

et Rama. Moi, j'étais parmi eux. Plus le spectacle était vio­

lent, plus nous y prenions plaisir.

Ma mère avait pris soin de m'enseigner la signification

spirituelle de l'épopée. Rama représentait le bien et Ra-

vana le mal. Leur combat était celui du bien et du mal

dans le cœur de l'homme. Le bruit des tambours et la fête

me faisaient oublier cette lutte intérieure dont j'avais com­

mencé à prendre conscience. Mais plus tard, de retour à la

maison, je la sentis renaître en moi. J'étais perplexe. Pour­

quoi ce combat entre le bien et le mal quand tout étai'

« un » ? *Brahman* était l'unique réalité, tout le reste était i

lusion ; donc Ravana le méchant devait aussi être *Bral*

*man,* tout comme Rama, *l'avatar* était *Brahman.* Et mo

aussi j'étais *Brahman.* Pendant mes extases de yoga,

j'étais le Seigneur de l'univers. Je n'avais pas d'ennui, pas

d'inquiétude en dehors de mes méditations. Le seul espoir

était peut-être de suivre l'exemple de mon père et de me

retirer totalement de ce monde d'illusion. Mais alors, mon

rêve de devenir *guru* et d'enseigner les autres n'était plus

réalisable.

Le fils cadet de tante Revati, Amar, était l'un de mes

meilleurs élèves. Il n'était âgé que de cinq ans, et en lui je

me revoyais à cet âge. C'était peut-être la raison pour la­

quelle je l'aimais bien. Il célébrait déjà tout seul ses *pujas*

en présentant une offrande d'eau chaque matin. Il mani­

festait un zèle religieux inhabituel. Je lui apprenais la mé­

ditation et des *mantras* particuliers. En retour, il me tenait

dans la plus haute estime.

— Tu n'as pas bonne mine en ce moment Rabi ! je me

75

fais du souci pour ta santé. Tu es très pâle et tu tousses

tout le temps.

C'était Ma qui me parlait d'un ton sérieux, le lendemain

matin, avant que je parte à l'école.

— Non, je n'ai rien, Ma, je me sens très bien. Au même

moment, une quinte de toux me fit plier en deux.

— Rabi ! Il faut qu'avant son départ en Angleterre ton

oncle Kumar t'emmène chez le médecin !

— Je n'ai rien, Ma ! Ça passera !

J'essayais de retrouver ma respiration pour parler, mais

je ressentais une violente douleur à la poitrine, surtout

dans la région du cœur.

— Cela fait des semaines que tu tousses ! Je t'entends

toutes les nuits.

— Ce n'est rien du tout ! ne t'en fais pas, Ma ! Il arrive à

tout le monde de tousser. Mais toi, comment vas-tu ce

matin ?

Je changeai de sujet de crainte qu'elle n'apprît la vérité.

Je m'étais mis à fumer en cachette, ces derniers mois. Je

savais que Nanee, mes oncles et mes tantes m'auraient

désapprouvé car j'étais trop jeune. Mais l'habitude était

devenue trop forte. Parfois, je réfléchissais sur les contra­

dictions de ma vie. J'étais scrupuleusement végétarien, et

je n'aurais pas acheté un morceau de fromage coupé avec

un couteau ayant servi pour la viande. Mais d'autre part,

je n'arrivais plus à m'arrêter de fumer et pourtant, je sa­

vais que le tabac ruinait mes poumons. J'allais seul dans

les champs et je fumais une cigarette après l'autre, ava­

lant chaque bouffée de fumée. Le plus douloureux pour

ma conscience était de voler les cigarettes alors que

j'avais assez d'argent pour les acheter. Je ne voulais pas,

en effet, que quelqu'un découvre mon vice secret. Un vio­

lent combat entre Rama et Ravana se déroulait en moi, et

il me semblait ne pouvoir en changer l'issue. Ravana

triomphait en dépit de mes prières ferventes adressées à

Hanuman.

76

Comme d'habitude, ce jour-là, mes admirateurs me

saluèrent sur le chemin de l'école avec le traditionnel

« Sita-Ram, Pandit Ji ». Pour la première fois, je ressentis

un horrible vide intérieur. La raison n'en était pas seule­

ment ma conversation avec Ma et mon mensonge. Tout

mon esprit était ébranlé par les événements qui s'étaient

produits avant notre rencontre.

Je m'étais approché de notre vache tenant en main le

*Iota,* un gobelet de cuivre. Il contenait une offrande d'eau

sacrée pour la purification. Je plaçai une fleur d'hibiscus

sur la tête de la vache et me prosternai en adoration. J'en­

tendis la grosse bête noire renâcler. Soudain, elle baissa la

tête et chargea. Je fis un bond en arrière. La corne me frô­

la. Je m'enfuis en courant, abandonnant le *Iota* et le ch?

pelet. Mon dieu me donnait la chasse ! Heureusemei

pour moi, je n'avais pas encore détaché la vache. La corc

la retint au moment où je me voyais empalé par ses coi

nés. Le *Iota* et le chapelet gisaient à terre, piétinés. La va­

che gratta furieusement le sol de ses sabots. Ses grands

yeux bruns me fixaient avec colère. J'étais tout tremblant

et hors d'haleine. J'avais été attaqué par mon dieu ! Dire

que je l'avais adoré une heure par jour, pendant des

années...

Deux heures plus tard, sur le chemin de l'école, je trem­

blais toujours, non plus de peur, mais de chagrin. Shiva,

Kali et beaucoup d'autres dieux m'épouvantaient parfois,

mais la vache était un dieu que j'avais toujours aimé ado­

rer. C'était une joie de la faire paître et d'en prendre soin.

J'étais toujours très doux avec elle, comme avec tous les

autres animaux. Alors pourquoi ce dieu m'avait-il atta­

qué ? La question ne cessa de me tourmenter les jours

suivants. Et Gosine lui-même était incapable d'y donner

une réponse.

77

Chapitre 6

**Shiva et moi**

Au début des années trente, Nana s'était rendu chez le

meilleur photographe de l'île pour y faire son portrait. Il

dut débourser des sommes énormes car il n'était pas fa­

cile à satisfaire. Finalement, il avait retenu une photo sur

laquelle il posait en patriarche, le regard perçant. Il avait

choisi un large cadre doré, et accroché le portrait au salon.

Dès l'entrée, le regard fixe de Nana s'accrochait à vous,

ses yeux vous suivaient partout. Il semblait que son esprit

surveillait la maison qu'il avait fait construire avec le mys-

:érieux argent J'avais peur et j'étais obsédé par son re-

jard.

C'était la même chose avec Shiva. Je le redoutais par­

dessus tous les dieux et je l'adorais pour l'apaiser. Mais il

était impossible d'apaiser l'esprit de Nana. Il nous terrifiait

par ses courses folles, par le bruit lourd de ses pas et

l'odeur infecte et tenace qui les suivait Parfois les objets

tombaient des armoires ou étaient balayés des tables, de­

vant nos yeux stupéfaits.

Malgré tous mes efforts pour calmer Shiva, je sentais

qu'il me demeurait hostile. Les *mantras,* les rites, l'adora­

tion, rien ne pouvait m'apporter la paix avec ce dieu dont

le nom était le Destructeur. Ma méditation me transportait

souvent dans un autre monde où je me retrouvais, seul

avec lui. Alors, il me menaçait sans cesse. Un jour, effrayé,

je m'enfuis chez ma tante Sumintra. En traversant la cour,

un clou s'enfonça dans mon pied nu. Je dus rester au lit

car l'infection m'avait donné de la fièvre..Je n'arrivais pas

à me défaire de la pensée que Shiva lui-même avait placé

78

là ce gros clou et y avait guidé mon pied. J'essayais ce­

pendant de repousser cette pensée. J'en fis part à mon

cousin Krishna. Ses yeux brillèrent et il me confia que

Shiva l'attaquait, lui aussi. Une nuit, alors qu'il étudiait,

des mains invisibles l'avaient battu et il avait roulé parter­

re. Le lendemain, tout le monde pouvait encore voir la

marque des coups sur son visage. Une autre nuit, ces

mains invisibles l'avaient étranglé quand il était au lit. Il

avait subi bien d'autres aggressions et moi, je devinais

qu'elles venaient de Shiva. Krishna et moi ne pouvions

comprendre la raison de cette hostilité. Gosine n'était

d'aucun secours ; il avait horreur de parler de ces choses.

Je savais trop pourquoi.

Les attaques mystérieuses, la maison hantée par l'es­

prit, tout cela nous maintenait dans une grande nervosité.

Nous étions agacés les uns par les autres et nos relation\*

en souffraient. Je ne supportais plus tante Revati. Nou:

nous entendions parfaitement auparavant, mais il nouÉ

arrivait maintenant de nous disputer, même pendant le

*puja* qui rassemblait la famille. Ma mère était aux Indes

depuis six ans et j'étais lassé d'être pris pour un des en­

fants de tante Revati. Celle-ci avait un visage rond et son

rire était cordial. Mais c'était une personne changeante et

aux humeurs violentes. Tantôt elle comblait ses enfants

de friandises, tantôt elle les frappait Je ne me laissais pas

tromper sur la gaieté de ma tante qui attirait tant de per­

sonnes chez elle. Je devinais qu'en réalité, elle était très

malheureuse. Elle avait beaucoup souffert entre les mains

de son mari et j'en déduisais que, dans sa vie précédente,

elle battait elle aussi les femmes. Le *karma* lui avait infligé

le même sort

Quand j'étais plus jeune, Revati était l'autorité reli­

gieuse de la maison. Maintenant, elle devait se soumettre

à moi. Elle en était jalouse et cela créait une tension entre

nous. Chaque jour, elle passait des heures à accomplir le

*puja,* à méditer, à adorer le soleil et la vache. Elle négli­

79

geait le ménage et en était tracassée ; alors elle s'énervait

et s'en prenait à nous, à moi en particulier. De mon côté,

je me fâchais quand elle essayait de m'imposer les tra­

vaux ménagers que je considérais indignes de mon rang.

D'autres pouvaient accomplir ces besognes. Je ne voulais

pas réduire le temps consacré aux observances religieu­

ses. J'acceptais toutefois d'emmener paître la vache, cette

créature sacrée. J'en tirais un grand bénéfice pour mon

*karma.* Mais, depuis l'attaque de la vache, mon enthou­

siasme diminuait et j'avais même cessé de l'adorer.

Ma tante me réprimandait sur ma paresse. Elle me re­

prochait de ne pas faire ma part de travail dans la maison.

Cela suffisait pour ruiner toute la paix que j'atteignais par

la méditation. D'ordinaire, j'étais calme, mais soudain, je

pouvais éclater dans une furieuse colère accompagnée de

toutes sortes de propos violents. Ces changements brus­

ques de caractère m'inquiétaient profondément. Je me de­

mandais si, de temps à autre, je n'étais pas possédé par

l'esprit de Nana. Parfois, j'agissais comme lui. Je me met­

tais à battre un des piliers de la véranda avec un fouet fait

de branches. Quand je m'arrêtais, exténué, je regardais

les traces laissées par le fouet sur le ciment et je me de­

mandais ce qui m'était arrivé. Un jour, je me mis à fouet­

ter mes petits cousins avec la ceinture de cuir de Nana.

Puis, je partis tout honteux et confus. De telles scènes

rappelaient les rages brutales de Nana, et, quand par er­

reur je laissais mon regard se fixer sur le portrait, ses yeux

complices semblaient rire. Avec un frisson, je détournais

la tête, mais l'impression restait gravée en moi. Nana han­

tait la maison, non seulement par le bruit de ses pas, mais

au travers de moi-même ! J'étais la personne la plus reli­

gieuse de la maison, et pourtant Nana, après sa mort,

m utilisait pour faire encore du mal à la famille. J'essayais

de ne pas penser à ce problème car je savais que toutes

mes croyances en dépendaient.

Pour tout oublier, je me consacrais entièrement aux

80

cérémonies religieuses, au temple, dans notre famille ou

chez des voisins. Là, entouré d'admirateurs, j'étais le cen­

tre d'intérêt. J'aimais beaucoup parcourir l'assistance en

répandant l'eau sacrée sur les adorateurs ou en marquant

les fronts avec la pâte de santal. Je ramassais les offran­

des sur un plateau de cuivre où les billets bleus, rouges et

verts s'accumulaient comme un gros bouquet de fleurs.

Mais je préférais m'asseoir près de l'autel, à côté du *pandit*

qui officiait. Tout le monde pouvait m'admirer. Les lourds

parfums des guirlandes de fleurs qui pendaient à mon cou

me remplissaient de joie et j'étais flatté par les adorateurs

qui après la cérémonie, se prosternaient devant moi en

venant déposer leurs offrandes à mes pieds.

Je ne retrouvais plus la paix intérieure atteinte par mes

méditations ; par contre, les puissances occultes acquises

par le yoga se fortifièrent en moi. Elles se manifestèren

devant tout le monde. J'en fus ravi car je savais que san

ces phénomènes surnaturels, le nombre de mes disciple

n'aurait jamais été bien grand. Souvent, quand je touchais

mes adorateurs sur le front pour les bénir, ils ressentaient

un éblouissement et une illumination intérieure. A treize

ans, il m'était déjà possible de communiquer par mes

mains la puissance de *Shakti,* qui confirmait ma vocation.

*Shakti* est l'un des noms de *Kali,* l'épouse de *Shiva,* sangui­

naire et meurtrière. Elle est la déesse-mère qui détient la

puissance originelle de tout l'univers. Quelle joie de voir

son pouvoir couler au travers de moi !

Pendant mes méditations, les dieux m'apparaissaient et

me parlaient J'étais parfois transporté par la projection

astrale sur des planètes éloignées ou dans des mondes

aux autres dimensions. Des années plus tard, j'allais ap­

prendre que ces mêmes expériences étaient reproduites

en laboratoire, sous l'œil des parapsychologues, grâce à

l'hypnose ou le L.S.D. Dans mes extases, j'étais seul avec

*Shiva,* le Destructeur. J'étais assis à ses pieds, apeuré.

L'énorme cobra enroulé autour de son cou me fixait des

81

yeux. Il sifflait et me menaçait de sa langue fourchue. Je

me demandais pourquoi aucun des dieux que je rencon­

trais n'était doux, gentil, ou aimable. Mais, au moins,

j'étais sûr qu'ils étaient réels et non pas des mythes sem­

blables au Père Noël, le dieu des chrétiens.

Le fils aîné de Nana, mon oncle Déonarine, revint enfin

d'Angleterre, après avoir réussi sa licence à l'Université de

Londres. Ce fut un heureux jour. Oncle Kumar était parti à

Londres quelques mois auparavant et depuis, la poigne

autoritaire de tante Revati pesait de plus en plus fort sur

nous. Avec le retour de Déonarine, un homme allait enfin

reprendre la tête de la maison ! Il avait été comme un se­

cond père pour moi et j'espérais que son retour pousse­

rait ma mère à revenir, elle aussi. Elle écrivait encore, tous

les deux ou trois mois, mais elle ne parlait plus de revenir

« l'an prochain ».

Peu de temps après son retour, oncle Déonarine me

prit à part et me dit d'un ton grave :

— Je viens d'acheter une voiture neuve, Rabi ; je vou­

drais que tu la bénisses. Je ne la conduirai pas sans ta

bénédiction !

Mon visage rayonnait de joie. Je craignais que Déona­

rine ne revienne de Londres ayant complètement aban­

donné l'hindouisme, car il y avait des années que son

intérêt pour la religion diminuait II paraissait enfin être

devenu un hindou fervent.

Attend une minute. Je vais chercher mes affaires ; je

reviens tout de suite.

A mon retour, je prononçai une bénédiction en bonne

et due forme ; je chassai tous les mauvais esprits et j'im­

plorai la protection des dieux les plus puissants sur la voi­

ture. Mon oncle me tendit une jolie somme d'argent.

Après I avoir d'abord refusée, je l'acceptai. Je ne voulais

pas le priver de la grande récompense gagnée par ceux

qui font des dons aux *brahmanes.*

Un matin, Déonarine et moi étions en visite chez Ma. Je

82

venais de terminer ma scolarité au village de Dow et *je*

*passais* en classe supérieure. Je leur disais que je pensais

retourner au temple de Felicity ou à celui de Port d'Espa­

gne qui était plus important.

— Il faut que tu continues tes études, Rabi ! Tu dois

suivre l'enseignement secondaire maintenant. Tu ne peux

pas t'arrêter là !

Ma l'approuvait de la tête.

— Ensuite, il faut que tu ailles aussi à l'université. Si tu

veux transmettre tes idées aux autres, c'est indispensable.

Tu as peut-être reçu l'illumination, mais comment veux-tu

être un bon maître si tu es incapable d'expliquer claire­

ment les choses ? Même si tu connais parfaitement les

*Védas,* tu as aussi besoin d'une culture générale !

— Peut-être que tu as raison.

Déçu, je baissai le tête. J'avais attendu avec une grande

impatience la fin de mes souffrances d'écolier, mais il

m'était impossible de contredire Déonarine. Je choisis de

passer l'examen d'entrée au lycée où mon cousin Krishna

était déjà élève. Là, dans le sud de l'île, je pourrais habiter

avec oncle Nadi que je respectais beaucoup. Sa maison

était toute proche du lycée.

« Rabi arrive ! Rabi arrive ! » De loin, j'entendis la voix

de Daudi qui annonçait mon arrivée. Transpirant dans la

chaleur humide, une petite valise à la main, j'avais pé­

niblement marché depuis le terminus du car jusqu'à la

maison de Nandi Maharaj, le frère aîné de mon père. Les

visites que je lui rendais régulièrement m'étaient très

agréables. Sa femme, Daudi, était une personne accueil­

lante et émotive. Dès qu'elle m'apercevait de loin, elle me

souhaitait la bienvenue avec des cris joyeux. Mais, ce jour-

là, je crus deviner des signes d'inquiétude dans sa voix et

j'en découvris bientôt la raison. A peine entré dans la mai­

son, je sentis l'odeur désagréable d'un plat de viande de

chèvre au curry. Jamais je n'aurais pensé qu'ils man­

geaient de la viande : quelle déception !

83

— On ne savait pas que tu viendrais aujourd hui ! On­

cle Nandi cherchait ses mots pour cacher son embarras.

— J'ai voulu vous faire une surprise, répondis-je avec

calme.

Je ne savais où diriger mes regards car son désarroi

était profond. Il ne pouvait y avoir de honte plus grande

pour ce *brahmane* si bon et si religieux que de manger de

la viande.

Mon oncle essaya de détourner la conversation sur la

santé de Ma et les nouvelles de la famille. Je répondis sè­

chement, sans cacher mon mécontentement. La conversa­

tion prit fin. Devinant ma pensée, oncle Nandi essaya de

se justifier.

— Est-ce que tu sais pourquoi les chrétiens mangent de

la viande, Rabi ? demanda-t-il.

Quelle valeur pouvaient avoir les excuses des chrétiens

qui tuaient mon dieu, la vache ? Je secouai la tête, et

dégoûté, je ne pus parler. Je regrettais de lui avoir rendu

visite.

— Dieu fit descendre une grande nappe du ciel où se

trouvaient toutes sortes d'animaux.

— Où tu as lu ça ?

— Eh bien, dans la Bible, le livre des chrétiens.

— Quoi ? C'est ça que tu lis ?

— Je ne le lis pas, mais j'en entends parler.

J'étais déçu et ma colère grondait. Nana avait jeté Ma

au bas des escaliers à cause de ce livre, le livre des chré­

tiens, ces mangeurs de vache ! Comment le frère de mon

père pouvait-il le lire ?

— Et alors, qu'est-ce qui s'est passé avec cette nappe ?

— Dedans, il y avait toutes sortes d'animaux. Et sais-tu

ce que Dieu a dit à Pierre ? Il lui a dit de tuer et de manger

ce qu'il voulait !

Il pensait s'être justifié et son regard était triomphant.

— Peut-être ! Mais à toi, Dieu n'a rien dit !

84

— Nous le faisons au nom de *Kali.* les prêtres de *kali* à

Calcutta tuent seize chèvres chaque matin au temple.

Ma tante hochait la tête dans la cuisine où elle s'était

réfugiée pour fuir ma colère.

— Mais les *brahmanes* n'en mangent pas ! lui rappelai-

je d'un ton sévère.

Je ne pris aucune nourriture à leur table tout ce jour-là.

L'odeur de viande avait souillé toute la maison. Nandi sa­

vait qu'on me respectait pour mes principes. Chez moi,

j'avais ma propre assiette, mes propres couverts ; même

ma taie d'oreiller et mes draps m'étaient réservés. Je ne

mangeais ni de pain ni de gâteau contenant des oeufs.

Nandi, mal à l'aise, brisait parfois le silence par quelques

paroles maladroites. Ma tante et mes jeunes cousins

avaient disparu. Finalement, mon oncle proposa d'aller se

promener sur le port où un gros pétrolier hollandais avait

amarré la veille. J'acceptai, afin de sortir de cette maison

souillée par l'odeur de viande.

Le pétrolier hollandais était un navire merveilleux, bien

plus grand que tous ceux que j'avais déjà vus. Des barges

allaient et venaient vers lui et d'énormes tuyaux déver­

saient le pétrole dans ses cuves. Le navire s'enfonçait im­

perceptiblement dans l'eau. Près de nous, un cargo était

amarré au quai. Les longues flèches des grues passaient

au-dessus du bassin. Les treuils grinçants soulevaient de

lourds chargements qu'ils déposaient dans les cales du

navire. Les hommes d'arrimage, qui travaillaient sous un

soleil implacable, étaient couverts de sueur. Visiter les

ports avait toujours été un grand plaisir pour moi. Le

mouvement incessant me passionnait, les noms étranges

des bateaux me faisaient rêver à de lointains pays exoti­

ques. Nandi aimait aussi s'y promener, et, sans nous en

rendre compte, nous oubliâmes notre différend. Je lui par­

lais de mon projet d'entrer au lycée à l'automne. Il fut très

content en apprenant que mes visites chez lui seraient

plus fréquentes. Il m'affirma que j'avais pris une bonne

85

décision, et que même mon père l'aurait approuvée. Nous

longions la haute coque d un cargo. Le bateau semblait

désert.

— Tiens, personne ne travaille sur ce bateau ?

— Oui, c'est bizarre, dit mon oncle qui parcourait du re­

gard le bateau.

Soudain, j'aperçus devant moi une lourde corde qui

pendait au-dessus du quai. Elle était accrochée à la flèche

d'une grue. Je m'assurai de sa solidité en m'y suspendant.

— Regarde ! Regarde ce que je vais faire... Je suis

comme Tarzan !

Je pris un court élan en poussant un cri, puis je bondis

sur la corde. Je me balançais au-dessus du quai, passant à

toute vitesse devant mon oncle qui riait, amusé. J'étais au

plus haut de ma courbe, quand soudain la corde se déta­

cha de la grue, comme tranchée par un couteau.

— Attention ! Rabi ! cria mon oncle.

Je fus projeté entre le navire et le quai. Je battis l'air

des mains et pus me raccrocher au bord du quai, à moitié

étourdi. Nandi me délivra de ma dangereuse position en

me tirant par le bras. A peine étais-je à l'abri, que le navi­

re, poussé par le mouvement de la mer, vint heurter le dé­

barcadère de sa lourde masse. Quelques secondes de plus

et j'aurais été écrasé...

— Dis-donc, tu as bien failli être tué, s'exclama Nandi.

Ses lèvres tremblaient. Il était blanc comme un linge. Je

me tenais debout avec peine. Nous regardions, sans com­

prendre, tantôt la corde enroulée sur elle-même, tantôt la

haute flèche de la grue. Il n'y avait aucune explication à

I accident La corde était sûre et pourtant, l'instant d'après,

elle s'était décrochée comme dénouée par une main invi­

sible. Un frisson involontaire parcourut mon dos ; des

souvenirs me remontaient à la mémoire. Un jour, des

mains m'avaient poussé au bas d'un camion qui roulait et

j'avais été sérieusement blessé. Une autre fois, quelque

chose avait retenu mon pied prisonnier au sol au moment

86

où un rouleau compresseur passait sur le chemin. Mon

pied avait été écrasé. Et il y avait encore beaucoup d'au­

tres accidents semblables... A l'ombre de ce navire désert,

je ressentis la présence menaçante de Shiva, que j'avais

appris à bien connaître. Avait-il défait la corde ? J'essayais

de rejeter cette pensée blasphématoire car je redoutais la

colère de Shiva. Mais je ne pus me défaire du sentiment

de sa présence.

Pourquoi ? je n'étais pourtant pas un mangeur de

viande !

Après avoir retrouvé notre calme, le visage grave, nous

regagnâmes la maison en marchant en silence, perdus

dans nos pensées. J'avais à endurer le *karma* d'une vie an­

térieure, et c'était une cruelle injustice. Pourquoi devais-je

être puni pour des péchés dont je n'avais même pas If

souvenir ?

87

Chapitre 7

**La vache sacrée**

— Ecoute cette nouvelle, Rabi ! J'ai été nommé ensei­

gnant à Port d'Espagne, à Queen's Royal College ! Pour­

quoi n'irais-tu pas étudier là-bas, au lieu d'aller dans le

sud ?

Mon oncle Déonarine me montra la lettre de nomina­

tion. Fréquenter une école si grande et si célèbre me

faisait peur.

— Tu penses que je devrais aller là-bas ?

— Bien sûr ! Je pourrais t'emmener chaque jour en voi­

ture ; tu me tiendrais compagnie. Qu'est-ce que tu en

penses ?

J'aimais beaucoup oncle Déonarine. La perspective de

faire le parcours chaque jour, et de pouvoir discuter avec

lui me plaisait beaucoup. J'acceptai donc. Quelle sensation

à mon arrivée à Port d'Espagne ! Nous roulions le long

des larges avenues de la ville, passant devant les maga­

sins, les hautes maisons aux tuiles rouges, les immenses

espaces verts des terrains de football et de cricket. Déona­

rine arrêta enfin la voiture devant les bâtiments impres­

sionnants de Queen's Royal College. Lui aussi était

content et il me présenta tout de suite à plusieurs de ses

collègues. J'étais son « jeune neveu *brahmane ».*

Tout le monde se rassembla dans la grande salle. Le di­

recteur fit un long discours dont je ne compris pas un seul

mot Je n'avais jamais entendu parler un tel anglais.

Quand le discours fut terminé, je murmurai à l'oreille de

mon voisin :

— Eh ! Qu'est-ce qu'il a dit ?

88

Voilà que j'allais avoir besoin d'un traducteur pour sui­

vre les cours ! Il me regarda d'un drôle d'air et me de­

manda à voix haute :

— Est-ce que tu es sourd ?

— Non, je ne suis pas sourd, De quoi a-t-il parlé ?

— Oh ! Juste des règlements. Tu viens certainement *de*

la campagne, quelque part dans le sud ?

Je fis oui de la tête, regrettant de ne pas être allé à l'au­

tre lycée, avec Krishna. A la fin de la journée, mon regret

était devenu encore plus vif. Dans la partie de l'île où j'ha­

bitais, la majorité de la population était indienne. A Port

d'Espagne, presque tout le monde était noir. Cela me

troubla tout de suite. La vache était mon dieu et je haïs­

sais ces Noirs qui mangeaient de la viande de vache. Ils

étaient plus méprisables que les gens de la caste la plus

basse. Pourtant, je devais m'asseoir à côté d'eux en clas­

se, vivre en leur compagnie, et jouer au football avec eux.

Dès ce premier jour, mon orgueil et mes préjugés furent

terriblement mis à l'épreuve. Jusque-là, je n'avais connu

que des Noirs, enfants de pauvres travailleurs. Mais beau­

coup de Noirs de la capitale venaient de familles riches et

parlaient l'anglais bien mieux que moi. Ils trouvaient ma

façon de parler ridicule. J'avais un accent campagnard et

faisais des fautes de grammaire. Quand mon tour arrivait

de réciter un texte, ils ricanaient en se cachant derrière

leurs livres. Comme je ne voulais plus faire rire à mes dé­

pens, je fis tous mes efforts pour parler correctement.

Les semaines suivantes, je fus mêlé à des Noirs, des

Indiens, des Anglais, et à d'autres races encore. Mes

croyances religieuses en furent sérieusement remises en

question. Le système des castes est à la base de l'hin­

douisme. *Brahman* avait créé uniquement quatre castes à

partir de son propre corps. Aucune loi au monde ne pou­

vait changer cette affirmation des *Védas.* L'existence d'au­

tres personnes dans le monde n'avait donc aucune justifi­

cation. Le monde, pourtant, était rempli de personnes qui

89

n'étaient pas comprises dans les castes. D où venaient-

elles ? Pourquoi le salut par le yoga et la réincarnation,

enseigné dans les Ecritures hindoues, ne s appliquait-il

pas à elles ? Selon ma religion, tous ces étrangers

n'avaient aucun espoir. En classe, cependant, je remarquais

qu'ils ne m'étaient en rien inférieurs ; au contraire, sou­

vent j'avais du mal à rivaliser avec mes camarades. Chez

moi, on m'admirait, on me prenait pour un dieu. D'ail­

leurs, j'avais la certitude d'en être un. Mais ces élèves qui

n'avaient pas reçu l'illumination me considéraient comme

leur égal ou parfois même comme leur inférieur. Les ques­

tions qu'ils me posaient en riant, ou avec sérieux, ébran­

laient les fondements même de ma foi. Ils avaient pris

l'habitude de m'en poser pour m'embêter.

— Est-ce que c'est vrai que les hindous croient que tout

est Dieu ?

Je répondis oui, en promenant un regard embarrassé

sur les garçons de toutes races qui m'entouraient. Mes

camarades hindous, gênés ou apeurés, évitaient de me

soutenir.

— Tu veux dire qu'une mouche est Dieu ? Une four­

mi ? Une punaise ?

Un éclat de rire parcourut le groupe.

Vous riez parce que vous ne comprenez pas, répon­

dis-je fermement Vous ne voyez que l'illusion, mais vous

ne voyez pas ('Unique Réalité, *Brahman.*

Un garçon portugais me demanda d'un air incrédule :

— Est-ce que tu es Dieu, toi ?

Oui, répondis-je sans hésitation. Tous les hindous

sont Dieu. Il leur suffit d'en prendre conscience.

Il se moqua en raillant :

Comment peux-tu prendre conscience de ce qui

n'est pas vrai ? Tu n'as pas créé le monde !

Un garçon anglais, qui semblait bien connaître l'hin­

douisme, me dit :

90

— Il paraît que tu es végétarien, que tu ne veux suppri­

mer aucune vie...

— Je suis un non-violent comme Gandhi. Tout le

monde le respectait ; c'était un grand hindou ! C'est mal

de détruire la vie.

— N'importe quelle vie ?

Je ne remarquai pas, malgré le ton de sa voix, qu'il me

tendait un piège.

— Oui, toute vie est sacrée ; les *Védas* le disent

Je tournai le regard vers les garçons chinois qui étaient

bouddhistes et qui auraient pu m'aider à répondre. En

biologie, nous avions appris que les sept caractéristiques

de la vie sont la respiration, la nutrition, l'excrétion, les

réflexes nerveux, la croissance, la reproduction et le mou­

vement Même les végétaux avaient ces caractéristiques,

par conséquent, je détruisais la vie quand je cueillais une

banane ou une mangue pour la manger. Je n'avais pa

réussi à contredire cette évidence, mais je soutenais fei

mement qu'il y avait une différence entre la vie végétale

et la vie animale.

Mon adversaire fit un clin d'œil à ses camarades.

— Tu ne sais donc pas que les végétaux aussi possè­

dent les sept caractéristiques de la vie ? Les végétariens

détruisent donc la vie !

Je n'eus pas le temps d'ouvrir la bouche pour me justi­

fier. J'entendis une autre voix dans mon dos.

— Et quand il fait bouillir de l'eau pour son thé, il tue

des millions de bactéries ! Les bactéries sont de petits ani­

maux et quand ils évoluent, ils peuvent devenir une vache

ou un homme !

Tout le monde se mit à rire.

— Oui, c'est un vrai assassin !

— Pas étonnant qu'il soit si maigre. Manger des légu­

mes ! C'est de viande que tu as besoin, mon gars !

— Vous n'y comprenez rien, protestai-je avec courage.

Mais j'avais les joues brûlantes. Je me sentais blessé et

j'étais plongé dans une grande perplexité.

Ce soir-là, jzen parlais à oncle Déonarine, sur le chemin

du retour.

— N'essaie pas de rendre l'hindouisme logique ou

scientifique. C'est une religion ; c est quelque chose que

tu as choisi de croire mais que tu ne peux pas prouver.

— La vérité, c'est la vérité. Les Ecritures hindoues di­

sent la vérité.

— La plus grande partie de ce qu'elles racontent n'est

que de la mythologie. *Krishna* et *Rama* n'ont jamais existé.

La *Bhagavad-Gita* et le *Ramayana* ne sont que des mythes,

de jolies histoires, dit-il d'un ton assuré.

Je ne désirais pas discuter inutilement avec mon oncle.

La religion ne l'avait jamais beaucoup intéressé. Il n'avait

pas pratiqué le yoga et ne pouvait donc pas me compren­

dre. Il n'avait jamais rencontré les dieux. Peut-être cette

connaissance lui était-elle interdite par son *karma.* D'au-

:res vies lui donneraient l'occasion d'apprendre la vérité,

quand il serait prêt.

Ce soir-là, je fis paître la vache sous les palmiers, der­

rière la hutte de Gosine. Comme chaque jour, depuis

l'attaque, je la surveillais attentivement. Il semblait peu

convenable de ne pas faire confiance à un si grand dieu,

mais avant tout il s'agissait d'être pratique. Au lycée, on

m'enseignait à être pratique ; dans la vie de tous les jours,

il ne fallait pas suivre la religion à la lettre. J'avais cessé

d'adorer la vache parce qu'il était impossible de me garder

de ses attaques et de l'adorer en même temps. Mais je

continuais à croire que la vache était un dieu glorieux et

sacré. J'étais sûr que, si je n'avais pas encore atteint le

*moksha,* devenir une vache dans ma prochaine vie serait

déjà un grand pas vers l'union à *Brahman.*

— Tu es un dieu, n'est-ce pas ? demandai-je à la vache.

Elle broutait de grosses touffes d'herbe bien verte, les mâ­

chant avec lenteur et satisfaction. Il m'était difficile de

92

penser qu'un tel animal ait pu m'attaquer si traîtreuse­

ment. Mais le souvenir en était toujours vif.

— Bien sûr que tu es un dieu ! Je sais que tu es un

dieu. C'est vrai, n'est-ce pas ?

Elle leva la tête, me regarda de ses yeux mi-clos, et tout

en continuant à mâchonner tranquillement, elle fit :

« Meuh ! meuh ! meuh ! » d'un ton grave.

93

Chapitre 8

**Richesse et pauvreté**

Un soir, je me trouvais seul sur la véranda avec oncle

Déonarine. Nous regardions les maisons illuminées de la

ville. C'était la fête annuelle du *Divali* et les hindous rivali­

saient entre eux pour le nombre de *deyas* allumés.

— Comment Nana est-il devenu si riche ?

Cette question continuait à me fasciner. Je n'en avais

jamais parlé avec Déonarine.

— Les *pandits* prétendent que ce sont les esprits qui lui

ont donné de l'or. Il haussa les épaules, gêné, et ajouta :

— Il n'y a aucune explication logique à cela. Nana a

beaucoup travaillé, bien sûr. Il venait de la haute caste des

*Kshatriya,* mais il a commencé comme simple garçon de

ferme. Il coupait l'herbe de *para* pour quelques sous par

jour. En se débrouillant, il a acheté à un chinois une bara­

que qui lui a coûté cinquante dollars, et il s'est mis à fabri­

quer des bijoux. Une nuit, la baraque a flambé, et après

cela, il est devenu millionnaire. Mais peu de gens le savait

en dehors de la famille.

Le crépuscule fit place à la nuit Les lumières sacrées

semblaient briller plus intensément. La fête du *Divali,* avec

son magnifique spectacle, était ma fête favorite. La flam­

me vivante du *ghee,* illuminant toutes ces maisons hin­

doues, était beaucoup plus suggestive que les ampoules

électriques allumées à Noël, dans les maisons des chré­

tiens. Les *deyas* scintillaient sur le bord des fenêtres, sur

les tables, sur les balustrades des vérandas, sur les mar­

ches d'escaliers. Chaque *deya* brillait en l'honneur de

Lakshmi, déesse de la richesse et de la prospérité.

Oncle Déonarine tendit sa main en direction d'une mai­

son plus illuminée que les autres.

— Pendant la fête du Divali, Nana répétait son propre

*pugi* deux fois par jour. Il était tout seul devant son coffre-

fort. Dans cette pièce, il pratiquait bien d'autres rituels

mystiques, mais personne n'avait le droit d'y assister.

— A ton avis, c'était *Lakshmi* qui l'avait rendu riche, ou

les esprits ?

Dans notre famille, on vénérait les esprits autant que

les dieux ; parfois même, nous les confondions. Notre

*pandit* allait à jour fixe dans chaque chambre de la maison

de Nana, tenant en main un *deya* allumé. Il adorait la mai­

son et les esprits qui y habitaient, surtout l'esprit de Nana

qui en était le bâtisseur. Au salon, il décrivait trois cercles

autour du portrait de Nana à l'aide du *deya.*

— Le nom n'a pas d'importance... N'y a-t-il pas qu'une

seule force dans l'univers ?

— Oui, dis-je gravement II n'y a qu'une réalité, *Brah-*

*man* ? Tout le reste est une illusion, le reste est maya.

Alors que nous regardions les lumières, en silence, je

ressentais la présence de *Lakshmi,* devinant qu'il était sa­

tisfait. Mais une autre question me brûlait et je rompis le

silence.

— On dit que les esprits gardiens de sa fortune, ont

aussi tué Nana, avant qu'il n'ait pu la dépenser. Je ne

comprends pas. Qu'est-ce que tu en penses ?

Oncle Déonarine garda le silence plusieurs minutes.

J'attendais, impatient Quand il parla, il semblait mal à

l'aise.

— Je ne sais pas. Chaque fois que cette fête revient, je

pense aux richesses de mon père. Il les a mystérieuse­

ment reçues et il les a aussi mystérieusement cachées,

hors de toute atteinte. Et il est mort bien avant l'âge...

Il toussa nerveusement, et fit demi-tour pour rentrer.

— Je n'aime pas parler de ces choses, ajouta-t-il douce­

ment

95

Je restai seul un long moment, contemplant I impres­

sionnant spectacle et étonné par le nombre de *deyas.* Je

réfléchissais au mystère des multiples dieux, des nom­

breux esprits et de l'Unique Réalité.

« Les lumières sont allumées en l'honneur de *Lakshmi,*

et l'on dit les *pujas* spéciaux pour elle. C'est la déesse de

la richesse et de la prospérité. » J'expliquais le sens de la

fête du *Divali* à un garçon musulman qui déjeunait à côté

de moi. Il écoutait avec intérêt, mais comme d'habitude,

une poignée de contradicteurs m'avaient entouré.

— Si *Lakshmi* est la déesse de la richesse et de la pros­

périté, comment se fait-il que la plupart des hindous

soient si pauvres ? demanda un grand garçon noir. On

perd son temps à l'adorer !

— Tu ne comprends pas le *karma,* ni la réincarnation !

répliquai-je sèchement. Un homme peut être pauvre pen­

dant cette vie et riche pendant la suivante.

— Combien de réincarnations faut-il attendre ? Re­

garde un peu ! La plupart des Indiens coupent la canne à

sucre et habitent de misérables maisons.

— Ma famille n'est pas pauvre !

— Il veut parler des Indiens en général, insista un jeune

anglais tout maigre. Regarde l'Inde ; c'est le pays le plus

pauvre du monde !

— Qui t'a dit ça ?

— Mon père ! Il a habité là-bas, avant que je sois né. En

Inde, il y a plus de rats que d'hommes. La pauvreté et les

maladies sont terribles !

Pendant la colonisation anglaise peut-être, mais c'est

fini depuis l'indépendance !

Un murmure d'approbation parcourut le groupe qui

nous entourait L'île de la Trinité luttait pour se libérer de

la domination anglaise et le mot « Indépendance » enflam­

mait le cœur de tout bon patriote. Un autre garçon se

mêla à la dispute.

— Les gens meurent de faim aux Indes, alors que les

96

rats sont bien gros et que les vaches sacrées meurent *de*

vieillesse. C'est ça que la réincarnation et les dieux de

l'Inde ont donné à ce pays ! Moi, je suis athée. Jamais *je*

ne croirai en des dieux pareils !

— C'est pas vrai ! Ma mère habite aux Indes et elle ne

m'a jamais écrit quelque chose de ce genre.

Mes adversaires avaient raison, mais il m'aurait coûté

trop cher de l'admettre. Ma mère évitait soigneusement

de parler de la pauvreté des Indes dans ses lettres. Elle

décrivait les oiseaux aux plumes multicolores, les jardins,

les animaux exotiques, les temples, les fêtes ; elle nous

parlait aussi de son guru, mais jamais de la condition des

gens. Pourtant, j'avais lu certains livres qui ne me lais­

saient aucun doute. Le pays où était née ma religion était

très pauvre. Comment se faisait-il que des milliers

d'années de yoga, d'un *karma* toujours meilleur, et de

réincarnations qui rapprochent toujours plus de l'union à

*Brahman,* puissent produire ce résultat ? Pourquoi les

films des Indes que je voyais, ne donnaient-ils jamais une

vraie image de ce pays ? Et pourquoi est-ce que je tenais

à me défendre devant les garçons de l'école alors que

j'avais tort ? Est-ce que j'avais peur de la vérité ? Je me re­

fusais à l'admettre : les conséquences auraient été si

considérables !

— Qu'est-ce qui te fait croire que ce monde est le seul

monde ? me demanda Gosine quand je fis prudemment

allusion au grand nombre d'hindous pauvres et souf­

frants.

Dans sa hutte de terre, il entretenait la flamme de *deya*

jour et nuit, en l'honneur de *Lakshmi,* et cela pendant

toute la durée du *Divali.* Pourtant, il m'avait déjà dit que

son *karma* était d'être un homme pauvre.

— Les *Védas* disent qu'il y a plusieurs mondes ; peut-

être que dans ce monde-ci, il n'y a que de pauvres hin­

dous. Avec un meilleur *karma,* ils iront aussi dans un

monde meilleur.

97

 Oui, mais il y a aussi des hindous riches, comme

Nana et les *pandits.*

Gravement, Gosine fit un signe de tête.

— Peut-être que ce n'est pas pareil pour tous... Mais

dans les autres mondes, peut-être qu'il n y a que des

riches.

— Dans la G/ta, *Krishna* dit que, quand tu as fini ton

*karma* dans les autres mondes, tu reviens de nouveau ici ?

— Il y a des choses difficiles à comprendre.

Gosine laissa passer une lueur de doute dans son re­

gard, mais il se ressaisit rapidement.

— Pour un *yogi,* être riche ou pauvre, c'est la même

chose. Les *yogis* comme ton père ne reviendront jamais

dans ce monde. Jamais ! Les *Upanishads* disent que toute

leur ignorance disparaît quand ils méditent sur *Brahman.*

Alors, ils trouvent *OM.* Seuls les *yogis* parviennent à cette

illumination.

En parlant du *Védanta,* Gosine avait très bien décrit ce

qui était précisément mon but suprême. Un de mes objets

les plus précieux était un livre sur le yoga que ma mère

m'avait envoyé des Indes. Il contenait des techniques très

avancées qui complétaient l'enseignement de base que

j'avais reçu au temple. Le Seigneur *Krishna* avait enseigné

à Arjuna qu'il n'y avait rien de plus important que la prati­

que du yoga. Grâce à ce « radeau divin », on pouvait fran­

chir l'océan de l'ignorance et des péchés les plus vils pour

rejoindre la Félicité Eternelle. A partir de l'âge de dix ans,

j avais pratiqué le yoga, en plus de la méditation quoti­

dienne. De minuit à une heure du matin, sur la véranda, je

pratiquais les différentes positions, les exercices de respi­

ration, la méditation, tandis que tout le monde dormait. Je

pratiquais soit *Brumadhya Drishti* ou *Madhyama Drishti.*

Cette concentration profonde, liée aux exercices de respi­

ration, me transportait dans des états de conscience tota­

lement détachés du monde extérieur.

Grâce au yoga, la présence des esprits devint de plus en

98

plus manifeste. Ils me guidaient et me donnaient des pou­

voirs psychiques. Les dieux étaient réels ! Les arguments

de mes camarades d'école ne pouvaient contredire cette

évidence. Mon enthousiasme était tel que, parfois, quand

j'allais me coucher, je n'arrivais plus à trouver le sommeil.

J'aurais voulu amener Déonarine et les autres hindous à la

pratique du yoga et de la méditation. Alors, ils auraient re­

connu la vérité de leur religion. Je ne voulais pas entrer

tout seul dans le *nirvàna,* car le *guru* est un maître qui

conduit les autres hommes à la Félicité Eternelle.

— Rabi ! Rabi !

J'étais resté seul à la maison avec Ma, et personne d'au­

tre que moi ne pouvait lui répondre. Je m'étais retiré dans

la chambre de prière, assis devant la statuette du Seigneur

Krishna. Je respirais profondément et en rythme, tout en

essayant de reproduire son sourire. Une fois de plus, tante

Revati et moi, nous nous étions disputés violemment ce

matin-là. Je ne me souvenais même plus de la raison de

notre querelle, et j'essayais de retrouver ma paix intérieu­

re, si fragile ces derniers temps.

— Qu'est-ce qu'il y a, Ma ? criai-je.

— Quelqu'un appelle d'en-bas. Va voir qui c'est

Toute la famille était partie à la plage pour la fête an­

nuelle du *Kartiknahan.* Presque tous les hindous de la Tri­

nité allaient se baigner dans les rivières ou les baies, pour

se purifier. Pour les *pandits,* c'était un jour d'affluence et

de profit. A la demande des baigneurs, ils disaient un *puja*

après l'autre, ce qui leur amenait quantité de gains et de

dons. De plus, on partageait la nourriture avec eux. Ce

jour était favorable pour améliorer son *karma* en nourris­

sant les *brahmanes.* Pour ma part, je doutais fort de l'effi­

cacité de ces rites. Rien ne pouvait changer un *karma* et ce

n'était certainement pas un bain, le jour de *Kartiknahan,*

qui modifierait quoi que ce soit A peine sortis de l'eau,

ces hindous retourneraient à leurs repas de viande et re­

commenceraient à battre leurs femmes. Certes, une telle

99

fête avait sa place dans la vie des hommes, mais pour un

*yogi,* elle était inutile. Selon le conseil de *Krishna,* j'avais

choisi d'employer mon temps si précieux à des occupa­

tions plus élevées.

— D'accord, Ma.

A contrecœur, je replaçai le Seigneur *Krishna* très soi­

gneusement dans son enveloppe de tissu sacré, et le ran­

geai. De la véranda, j'entendis quelqu'un qui frappait en

bas, près de l'escalier. Je me penchai et je vis un vieux

mendiant indien qui levait les yeux vers moi.

— Qu'est-ce que tu veux ?

*— Rôti,* Baba, répondit-il en tenant une main supplian­

te. Voulait-il m'honorer en m'appelant « Baba », ou cher­

chait-il à me flatter, selon l'habitude des pauvres gens ?

— Monte. Je vais voir ce que j'ai.

Après tout, mendier était honorable...

Il secoua la tête et me montra ses pieds nus.

— Je ne peux pas grimper là-haut !

— Bon, viens à l'autre entrée.

C'était sans doute un Intouchable, à la peau très fon­

cée, quelqu'un dont je ne devais même pas m'approcher.

Il aurait souillé un *brahmane.* Mais, en le voyant marcher

avec tant de peine, courbé sur son bâton, titubant et tré­

buchant, je ressentis de la pitié pour ce vieux mendiant

Après tout, c'était un homme, lui aussi. Je descendis à

toute vitesse les escaliers et lui ouvrit la grille. Après

l'avoir accueilli d'un sourire, je le conduisis vers le patio

qui se trouvait sous la cuisine, à l'arrière de la maison.

— Assieds-toi ici, dis-je en lui montrant une chaise à

côté de la table.

Il me regarda froidement, de ses grands yeux ronds et

fixes. Il se laissa tomber péniblement sur la chaise. Il laissa

de côté l'eau que je lui apportai pour laver ses mains.

— Je vais t'apporter de la nourriture, lui dis-je aimable­

ment

Je trouvai des restes du petit déjeuner dans la cuisine :

100

du *rôti,* fin comme une crêpe, et des épinards cuits aux

épices, le *bhaji.* Je plaçai la nourriture devant lui et, *je*

m'assis, curieux de le voir. C'était un saint homme *qui*

*avait* renoncé à toute possession et qui errait sur les rou­

tes. Ces mendiants étaient assez nombreux dans notre

région. En général, ils laissaient derrière eux peu de cho­

ses. La saleté collait à ses longs cheveux gris et hirsutes.

Des restes de repas étaient encore accrochés aux poils de

sa barbe mal soignée. Son *dhoti,* blanc autrefois, était tout

gris et moisi, maculé de taches de curry et de sauce. Son

odeur était insupportable et je dus éloigner ma chaise de

lui. Mais cet homme si repoussant excita de plus en plus

ma pitié. Je me sentais très vertueux. Cela allait favoriser

mon *karma.*

— Tu viens de loin? demandai-je pour entamer la

conversation.

Il mangeait avec voracité et sa seule réponse fut un<

mine renfrognée. Il arrachait un morceau de *rôti* et lé

plongeait dans le *bhaji ;* il dégustait chaque bouchée en lé­

chant ses doigts. Je croyais lui avoir apporté trop de nour­

riture, mais il dévora tout, et laissa une assistte nette. Il

but longuement, se laissa retomber sur sa chaise, me

lança un regard méchant et lâcha un rot sonore. Il s'es­

suya la bouche, du devant de son *dhoti,* y ajoutant de

nouvelles taches.

— Les cabinets ! grogna-t-il soudain.

Ses grands yeux cherchaient désespérément autour de

lui. Je me levai pour l'aider. Il s'accrocha à mon épaule et

réussit à se tirer hors de la chaise. S'appuyant à demi sur

moi et à demi sur sa canne, il se traîna jusqu'au cabanon,

au fond du jardin. Il y entra gauchement et m'ordonna

d'attendre. Au bout d'un moment, je l'entendis m'appeler

avec angoisse.

— Au secours, hé ! au secours !

— Oui, qu'est-ce que tu veux? demandai-je en hési­

tant

101

— Viens m'aider !

J'ouvris la porte, incertain, et vis pu il ne pouvait se rele­

ver. Son regard glacial semblait me railler. Je me penchai,

en gardant ma respiration, l'attrapai sous les aisselles et le

tirai. Il grogna sourdement, et se retrouva sur ses pieds,

vacillant et cherchant sa canne. Il paraissait incapable de

parler. Il fit un signe en marmonnant pour me faire com­

prendre qu'il ne pouvait se courber. Embarrassé, je re­

montai son *dhoti.* Je ne pouvais plus retenir mon souffle

et j'étais obligé de respirer une odeur infecte. Il ne s'était

pas baigné depuis des mois. Mais c'était un être humain,

et malgré son regard froid et hostile je désirais l'aider. Je

me prouvais à moi-même que je n'étais pas aussi égoïste

et lâche que tante Revati le prétendait. J'en ressentis une

immense satisfaction, ce que je n'avais plus éprouvé de­

puis longtemps.

Je le conduisis vers un robinet pour qu'il puisse se laver

mais il dédaigna mon offre. Il grommela avec colère et

son regard se remplit de cette haine qui couvait en lui de­

puis un moment II me repoussa et se dirigea en titubant

vers la grille. Il se courbait sur sa canne, clopinant et se

démenant comme un animal blessé.

Je le précédai à la grille que j'ouvris pour lui. Il passa en

boitillant, se retourna et cracha à mes pieds. Soudain, le

muet se mit à vomir un torrent d'injures épouvantables en

hindi et en anglais. Il me détestait parce que je possédais

les choses auxquelles il avait renoncé. Désirait-il vraiment

ce que je possédais ? Me haïssait-il parce qu'il pensait que

j étais riche et lui pauvre ? J'étais perplexe et consterné.

Pas même un « merci » pour ce que j'avais fait !

Je refermai la grille à clé, sans trop savoir ce que je fai­

sais. Je courus me laver très soigneusement, puis remon­

tai sur la véranda, tout hébété. Je ne retournai pas à la

chambre de prière pour y méditer. J'étais trop confus et

j'avais oublié le sourire bienheureux de *Krishna.* J'entrai

dans ma chambre, et me laissai misérablement tomber

102

sur le bord de mon lit, baissant la tête. Le mendiant avait

raison. Il était plus spirituel d'être pauvre car les richesses

faisaient partie de cette illusion qu'est l'ignorance. Mais si

les possessions étaient mauvaises ou simplement *maya,*

pourquoi alors *Lakshmi* était-elle la déesse de la richesse

et de la prospérité ? Pourquoi avait-elle gratifié Nana de

plusieurs millions ? Où était cet or à présent ? Les dieux

eux-mêmes, et tous ces temples bâtis en leur honneur

n'étaient-ils qu'un aspect de cette grande illusion ?

Je revivais mon cauchemar, incapable de résoudre les

questions qui m'assaillaient J'étais encore assis sur mon

lit, la tête entre les mains, quand la famille, de retour de la

plage après le bain de purification, entra dans la maison,

le cœur léger.

103

Chapitre 9

**Le Dieu inconnu**

A la fin de ma deuxième année scolaire à Queen's

Royal College, je me rendis comme d'habitude chez ma

tante Sumintra. J'allais passer plusieurs semaines dans

son ranch, à Guara Cara, sur les collines du centre de l'île.

J'aimais beaucoup visiter cette famille, qui me traitait en

roi. Tante Sumintra faisait tout pour moi. Son mari, un

homme appliqué et travailleur, était pourtant un grand

buveur. Il surveillait leur grande plantation de cacao et

une carrière qui leur appartenait aussi. Ils avaient un fils,

Sharma, d'un an mon aîné. Il avait habité chez nous

quand il allait à l'école et avait été un de mes meilleurs

amis.

La compagnie de mes huit cousins m'était agréable,

mais par-dessus tout, j'appréciais la tranquillité et la

beauté des montagnes. Là, j'étais loin du bruit des juke­

box, des motos, des coups de klaxons qui troublaient si

souvent ma paix, à Port d'Espagne. J'aimais la nature où

je me sentais profondément uni à tout l'univers, dans une

sorte de sentiment d'identité mystique avec toutes les

créatures vivantes : les fleurs sauvages multicolores, les

milles sortes d'oiseaux bavards, les feuilles de la jungle,

brillantes de pluie après l'orage. Moi-même, j'étais tout

cela et j'étais tous les animaux qui parcouraient la forêt

Chaque créature n'était qu'un de mes nombreux corps, et

j'étais leur conscience suprême. Dans ce paradis qui en­

tourait le ranch, je faisais de longues promenades chaque

jour. Elles me remplissaient d'une joie de vivre intense.

104

J'étais *Brahman* et je parcourais mon univers, l'univers que

j'avais créé par mes pensées.

Après le long voyage dans la chaleur, dès mon arrivée,

je partis pour une promenade paisible. J'étais heureux de

voir ce merveilleux paysage, et j'observai attentivement

les variétés inhabituelles de la flore et de la faune. Je par­

vins au bord d'une falaise dominant une vaste étendue

d'immortelles. Elles formaient une sorte de dais au-dessus

des cacaotiers poussant au fond de la vallée. De l'autre

côté de la plantation, de hautes pousses de bambous se

courbaient sous le vent. Tout au loin, les champs de canne

à sucre, comme des tapis estompés par la brume, s'éten­

daient jusqu'à l'océan tout bleu, à l'horizon. Derrière moi,

les perroquets, les kiskadees, les perruches, et toutes sor­

tes d'oiseaux exotiques bariolés voletaient à la cime des

arbres, en pépillant et criaillant

Tout l'univers chantait la même mélodie. La même pu

sation de vie battait en lui, manifestant la même Essenc

Depuis la plus minuscule bactérie, jusqu'à l'énorme sole

ou l'étoile la plus éloignée, chaque atome émanait de il

même source et faisait partie de la même et unique

Grande Réalité. J'étais uni à toutes choses et tous, nous

n'étions que des aspects de *Brahman.* La nature était mon

dieu et mon amie. Je me perdis, par une extase de joie,

dans la fraternité universelle de toutes les choses et de

tous les êtres.

Je me mis à chanter *« OM namah Shivaya »* : il ne fallait

pas oublier ses devoirs envers le Destructeur. Je pris entre

mes doigts une orchidée qui ressemblait à un scorpion,

admirant sa texture délicate et pâle. L'intensité de sa cou­

leur semblait une porte ouverte sur un autre monde. Sou­

dain, un froissement inquiétant, qui venait des buissons

derrière moi, me fit sursauter. Je me retournai. Je vis avec

horreur un énorme serpent qui rampait tout droit vers

moi. Il me fixait de ses yeux perçants. J'étais hypnotisé,

paralysé, cherchant désespérément à m'enfuir, mais inca­

105

pable de bouger. D'ailleurs, toute retraite m'était coupée :

derrière moi, le précipice, et devant moi, le serpent. Le

reptile, d'une laideur repoussante, n'avait pas le capuchon

du cobra, mais je fus frappé par sa ressemblance avec le

gros serpent que *Shiva* portait toujours enroulé à son cou.

Je ressentis une impression qui m'était familière pendant

mes méditations, quand je me retrouvais assis aux pieds

de *Shiva,* dans un monde étrange. Son cobra sifflait en

dardant sa langue vers moi. Ma situation était comme

l'accomplissement de toutes ces visions. Cette fois, je

n'échapperai pas au Destructeur !

Le serpent s'approcha de moi ; j'aurais pu le toucher. Il

leva sa large tête triangulaire et recula pour frapper. Dans

ma terreur, la voix de ma mère me revint en mémoire. Elle

répétait des paroles que j'avais oubliées depuis long­

temps : « Rabi, si jamais tu cours un grave danger et que

plus rien ne peut te protéger, tu peux prier un autre dieu.

Son nom est Jésus. »

« Jésus ! Aide-moi ! » Mon cri désespéré étouffa au

rond de ma gorge. A mon grand étonnement, je vis le ser­

pent reposer sa tête sur le sol, faire maladroitement demi-

tour et disparaître dans la broussaille, en se faufilant à

toute allure. Mes jambes se dérobaient sous moi. Je

contournai l'endroit où le serpent s'était sauvé. Trébu­

chant à travers l'épaisse jungle, je rejoignis le sentier qui

me ramena à la maison. Le souffle coupé, et tout trem­

blant, je racontai à mon cousin Sharma comment j'avais

échappé de justesse au serpent. J'étais rempli de stupé­

faction et en même temps plein de reconnaissance envers

ce dieu nommé Jésus, mais je n'en fis pas mention dans

mon histoire.

Souvent, j'essayais de savoir qui était réellement Jésus.

Je me souvenais en avoir entendu parler dans des chants

de Noël, à la radio. Je savais qu'il était l'un des dieux chré­

tiens. Mais je me demandais pourquoi je n'avais jamais

entendu parder de Jésus à l'école primaire, qui était pour­

106

tant dirigée par des chrétiens. Mes seuls souvenirs sur *le*

christianisme se résumaient à Adam et Eve, les premiers

êtres humains, et Caïn, qui avait tué son frère Abel.

Je réfléchis à mon aventure pendant des jours. Jésus

était un dieu très puissant et vraiment surprenant II avait

si vite répondu à mon appel ! Mais quel dieu était-ce ? Un

dieu protecteur ? Pourquoi ma mère ou les *swamis du*

temple ne m'avaient-ils pas parlé plus de lui ? J'interro­

geai Gosine sur Jésus. Il en savait très peu, et même rien

du tout...

107

Chapitre 10

**« Et c'est ce que tu es! »**

La lutte intérieure qui me tiraillait devint encore plus

violente pendant ma troisième année au lycée. Depuis

mon plus jeune âge, j'avais toujours eu la conviction que

Dieu était le Créateur, différent et distinct de l'univers qu'il

avait créé. Or l'hindouisme contredisait ma certitude. Il

enseignait que le Créateur et la création étaient uns et

semblables. J'hésitais entre ces deux points de vue incon­

ciliables. Mes expériences de méditation confirmaient l'en­

seignement des *Védas* sur *Brahman,* mais mon expérience

de la vie s'y opposait. Dans mes extases de *yogi,* je me

sentais uni à l'univers tout entier. J'étais un insecte, une

vache ou une étoile lointaine. Tout participait à la même

Essence. Tout était *Brahman* et *Brahman* était tout. « Et

c'est ce que tu es ! » disaient les *Védas,* affirmant que *Bra-*

*ham* était mon Moi véritable, ce dieu intérieur que j'ado­

rais, assis devant un miroir.

Après des heures d'extase, j'avais du mal à me replon­

ger dans la vie quotidienne. L'opposition de ces deux

mondes était totale. Mes états supérieurs de conscience

me faisaient découvrir la réalité, soi-disant telle qu'elle

était Mais le monde de tous les jours était bien différent,

avec ses joies et ses peines, ses souffrances et ses plaisirs,

la naissance et la mort, les angoisses, les frustrations.

Dans ce monde-là, je me heurtais à ma tante Revati, j'af­

frontais les questions insolubles de mes camarades de

classe, je rencontrais des saints qui puaient et maudis­

saient ou des *Brahmacharyas* qui tombaient amoureux... A

moins de déraisonner, je ne pouvais dire que ce n'était

108

que de simples illusions. Ma religion avait une théorie

merveilleuse, mais son application dans la vie me créait de

plus en plus d'embarras.

Si mes cinq sens s'opposaient à mes visions, c'était que

le vrai problème se trouvait dans deux conceptions de

Dieu totalement divergentes. Or là, ma raison avait aussi

son mot à dire. Dieu se trouvait-il en toutes choses ? Ou

pouvait-il créer un rocher, un homme qui soient distincts

de lui ? S'il y avait une Réalité Unique, alors *Brahman* était

à la fois bon et mauvais ; il était la vie et la mort, la haine

et l'amour. Tout devenait absurde et la vie aberrante. Il

me paraissait difficile de rester un être raisonnable tout en

disant que le bien et le mal, l'amour et la haine, la vie et la

mort étaient la même réalité. De plus, si le bien et le mal

étaient semblables, alors tous les *karmas* auraient dû être

pareils. Pourquoi accomplir des efforts religieux alors que

faire du bien ou du mal n'avait plus d'importance ? Ce­

pendant, Gosine me rappela qu'on ne pouvait se fier à I;

raison : c'était une illusion.

Si la raison était aussi *maya,* une illusion, comme le di­

saient les *Védas,* alors toute pensée devenait relative, y

compris l'affirmation que tout était *maya* et que seul

*Brahman* était réel. Comment être sûr que la Félicité que je

recherchais n'était pas aussi une illusion puisque je ne

pouvais me confier en aucune de mes perceptions et en

aucun de mes raisonnements ? Pour accepter l'enseigne­

ment de ma religion, je devais sacrifier ma raison. Et les

autres religions ? Si tout était un, elles étaient toutes les

mêmes. La confusion devenait une divinité, l'équivoque la

Réalité Ultime ; et moi, je n'y voyais plus clair du tout

Mon seul espoir était le yoga. *Krishna,* dans la *Gîtâ,*

m'assurait que le yoga effacerait toute ignorance en me

faisant prendre conscience que j'étais Dieu lui-même.

J'avais été parfois ébloui et enthousiasmé par cette vision

intérieure. J'étais si proche de la conscience suprême de

mon moi que je me sentais presque être *Brahman,* le Sei-

109

qneur de tout l'univers. Pas tout à fait cependant : la lutte

se poursuivait en moi et une voix me disait de prendre

garde aux illusions. Je pensais qu il s agissait des restes

de ma première ignorance, et je sentais que je n'étais pas

loin de la victoire qu'avait déjà remportée mon père sur

cette illusion trompeuse. Pourtant, jamais je n'avais tout à

fait réussi à jeter un pont sur l'abîme qui me séparait, moi

et toute la création, du Créateur.

Je me mis à considérer le Créateur comme le seul Dieu

véritable, différent des dieux hindous qui eux étaient

multiples. J'en avais rencontré quelques-uns dans mes ex­

tases. Ils me terrorisaient et il me semblait que le Dieu

véritable devait être plein d'amour et bienveillant. Je ne

pouvais plus mettre ma confiance en un seul dieu hin­

dou ; aucun d'eux ne m'aimait. J'avais un désir toujours

plus grand de rencontrer le Créateur, mais je ne connais­

sais pas les *mantras* qu'il fallait lui réciter. J'avais la dés­

agréable impression que ma recherche de la Réalisation

de Soi ne me rapprochait pas de lui. Au contraire, elle

m'en éloignait. J'essayais de prendre conscience que

j'étais *Brahman,* mais ma paix ne résistait jamais bien

longtemps aux agressions de la vie quotidienne et surtout

aux rencontres avec tante Revati. Cela me troublait.

— Rabi Maharja ! Où est-ce que tu étais ? Je t'avais de­

mandé de balayer les escaliers !

Comme elle le faisait souvent ces derniers temps, tante

Revati, en colère, me grondait Le délicieux sentiment de

paix qui m'avait envahi s'évanouit au son de sa voix. Je

quittai la chambre de prière où j'étais resté deux heures,

et je passai devant ma tante, postée à la porte de la cui­

sine.

— Je vais le faire ; ne crie pas comme ça !

— Tu ne comprends pas d'autre langage. Tu es tou­

jours perdu dans tes rêves et dans un autre monde.

— Ça vaut mieux que de vivre dans ton monde ! mur­

murai-je assez fort pour qu'elle m'entende.

110

— Fais attention à ce que tu dis !

— Et toi alors ? répliquai-je d'une voix inaudible.

Je me mis à balayer l'escalier extérieur. Pendant mes

méditations, j'étais réellement Seigneur de l'univers,

j'étais *Brahman,* mais avec un balai en main... quelle diffé­

rence !

— Hé ! Rabi ! Après le repas nous irons à la plage. Tu

veux venir avec nous ? me demanda mon cousin Krishna.

Il nettoyait la table et les chaises du patio, où j'avais

donné à manger au mendiant Je m'entendais mal avec lui

car il dépendait trop de sa mère. Le balai sur l'épaule, je

m'approchai de lui d'un air dégagé et répondis sans en­

thousiasme :

— Peut-être... à condition que Sa Majesté la Reine

n'exige pas que je balaye aussi le toit !

— Dis-donc, fais attention à ce que tu dis !

C'était tante Revati qui était venue inspecter mon ti

vail. Je ne l'avais pas entendue s'approcher.

—... et d'ailleurs, retourne balayer l'escalier ; il est en­

core plein de poussière.

— Je ne peux quand même pas empêcher le vent

d'amener de la poussière ! répondis-je avec colère.

Un vent léger soufflait en effet apportant la poussière

de l'usine de sucre toute proche. A peine balayées, les

marches étaient à nouveau sales : qu'est-ce que j'y pou­

vais ? Pourquoi ne me laissait-elle pas tranquille ?

— Espèce de paresseux ! Tu es aussi paresseux que ton

père !

Mon père ! je poussai un tel cri que j'en fus moi-même

étonné. Personne ne pouvait se permettre de parler ainsi

de mon père. Ma haine contenue depuis des années

éclata soudain. J'aperçus les haltères de Nana rangées à

deux pas de moi. Aveuglé par la rage et sachant à peine

ce que je faisais, je les ramassai. Je les tenais par le bout,

aussi facilement qu'une raquette. Je les fis passer derrière

mon épaule pour prendre un élan, visant la tête de ma

111

tante. Au moment où la barre allait s'élever en l'air,

Krishna se précipita et en saisit l'extrémité. Ce fut comme

si un charme avait été rompu : ma force surhumaine

s'évanouit. Les poids tombèrent lourdement sur le sol en

cassant le ciment. Je restai là, figé et fixant le visage blê­

me de ma tante pendant une éternité, me semblait-il. Sa

bouche était paralysée, mi-ouverte, comme pour articuler

un cri. Je tremblais de tout mon corps. Je regardais les

poids enfoncés dans le ciment, puis Krishna. Terrifié et les

yeux hagards, il reprenait son souffle. Mon regard revint

au visage épouvanté de ma tante. Un instant après, je

montai à toute vitesse les escaliers, en sanglotant.

J'entrai dans ma chambre, claquai la porte et la ver­

rouillai. Je me laissai tomber sur mon lit et restai là

pendant des heures peut-être. Je pleurais doucement, in­

capable de comprendre ce qui était arrivé. Tout mon uni­

vers s'écroulait. Il ne me serait plus possible de regarder

na tante en face, ni aucune autre personne ! Plus jamais !

J'étais adepte de la non-violence ; comme un nouveau

Gandhi, je l'avais prêchée à mes jeunes amis hindous. Je

m étais fait une règle de ne détruire aucune vie et j'étais le

plus strict des végétariens. J'évitais soigneusement de

marcher sur une fourmi ou un autre insecte. Comment

donc avais-je pu lever la main sur une personne qui en

plus était la sœur de ma mère ? Et comment avais-je pu

lever ces poids aussi facilement qu'un gourdin et les bran­

dir au-dessus de ma tête comme s'ils n'avaient rien pesé ?

Après minuit, quand tout le monde fut endormi, je sor­

tis doucement de ma chambre. C'était le moment où j'au­

rai dû chercher la Félicité en pratiquant le yoga. Je sortis

avec précaution de ma chambre, traversai la cuisine et

descendis au patio. En tâtonnant dans l'obscurité, je re­

trouvai les haltères à l'endroit où je les avais laissées tom­

ber. La minute de vérité avait sonné. Des deux mains, je

saisis les haltères au milieu de la barre, et, le dos courbé,

je me mis à tirer de toutes mes forces. Les haltères ne

112

bougeaient pas d'un centimètre. Je remontai les escaliers,

secoué par les sanglots.

De retour dans ma chambre, je me jetai à nouveau sur

mon lit et pleurai, le visage enfoui dans l'oreiller. D'où

m'étaient venues les forces incroyables qui m'avaient per­

mis de manier les haltères comme une plume ? La colère

la plus furieuse n'aurait pu l'expliquer. Avais-je été pos­

sédé par un de ces esprits que je rencontrais dans mes

méditations ? En tout cas, j'étais sûr que la force qui

m'avait aidé était maléfique. J'avais cherché l'union avec

*Brahman,* et puisqu'il était tout, n'était-il pas le mal comme

le bien, la mort comme la vie ? Mon geste le prouvait

bien. On me disait : « C'est ce que tu es ! » Mon vrai moi

était-il donc cet être méchant et violent, une fois le vernis

religieux rejeté ? Non ! je ne pouvais pas le croire et j'étais

horrifié par ce qui était arrivé. Comment pouvais-je être

sûr que cette puissance mauvaise n'allait pas soudain me

posséder à nouveau, avec des conséquences peut-être

plus tragiques ?

Cette question me tourmentait. Qui étaient exactement

ces dieux, ces esprits, ces puissances que j'invitais à pren­

dre possession de moi par le *nyasa,* le yoga et la médita­

tion ? Etaient-ils mauvais ou bons, ou les deux à la fois ?

Ou bien tout était-il *maya* et était-ce une folie de vouloir

comprendre ? Je restai reclus dans ma chambre pendant

plusieurs jours, déclinant toute invitation à manger ou à

boire. Quand enfin je voulus à nouveau affronter le mon­

de, ce monde d'illusions qu'on disait irréel, mais qui me

causait tant de problèmes, je pus à peine le supporter. Je

ne parlais presque pas. Tante Revati et moi, nous nous

évitions. On ne me donnait plus d'ordres quant aux tra­

vaux domestiques et mes visites du matin à Ma étaient

brèves et tendues.

Finalement, comme je l'avais espéré, le temps estompa

le souvenir de cet horrible événement Tante Revati et moi

nous nous évitions toujours, mais quand j'y étais

113

contraint, il m'était possible de lui parler d'un ton assez ai­

mable. Elle ne me montrait aucune rancune, du moins en

apparence. Mais désormais, il m était devenu très difficile

de croire que j'étais *Brahman.* Je n'arrivais plus à me dé­

faire de mes doutes. Qui était *Brahman ?* Qui étaient ces

nombreuses divinités que j'adorais ? Et moi, qui étais-je ?

Ma recherche de la Réalisation de Soi était sérieusement

remise en question.

114

Chapitre 11

**Guru Puja**

— Il y a beaucoup trop d'hypocrites ! Ils parlent tou­

jours de Réalisation de Soi, mais en fait, ils deviennent de

gros égoïstes et c'est tout !

Les paroles pleines de colère d'oncle Déonarine m'arrê­

tèrent alors que j'étais devant la porte de Ma. Elles me

choquèrent profondément car je n'avais jamais entendu

parler mon oncle de cette manière en ma présence. Fai­

sait-il allusion à moi ?

Ma répondit calmement :

— Il y a beaucoup de bons *pandits.* Que penses-tu *c*

Baba, par exemple ?

— Qu'est-ce qui prouve qu'il n'est pas aussi un hypo­

crite ? Pour tous, c'est du commerce. Sans être payés, ils

ne font rien, rien du tout !

La voix furieuse de mon oncle me fit mal. Je n'avais ja­

mais pensé qu'il avait une telle rancœur. Pourquoi

m'avait-il demandé de bénir sa voiture et pourquoi avait-il

insisté pour me payer ?

— Toi, tu es payé pour l'enseignement que tu donnes à

l'école, alors pourquoi les *pandits* travailleraient-ils pour

rien ?

— La richesse de certains *pandits* est une honte ! Ils ga­

gnent des sommes énormes et ils profitent surtout de l'ar­

gent des pauvres. Des centaines de *pujas* porte-bonheur

sont récités à l'occasion d'une loterie, mais combien de

personnes gagnent ? Les *pandits* savent que tout le

monde ne peut pas gagner, mais ils empochent l'argent

115

S'ils ne faisaient pas cela au nom de la religion, ces hypo­

crites seraient jetés en prison pour fraude !

 Mais qu'est-ce que les *pandits* qui sont pauvres veu­

lent faire ? dit Ma. Si on leur demande des *pujas,* c'est

normal qu'ils les fassent.

— Bien sûr ! C'est leur métier. Mais quand les gens ne

gagnent pas, et en général c'est le cas, les *pandits* disent

que c'est la faute au *karma,* c'est quelque chose de mal

que les gens ont fait pendant leur dernière *janma.* Si tu

mets ta confiance dans les *pujas* de Baba, tu as autant de

chances d'aller au ciel que de gagner à la prochaine

tombola.

— Chut ! Tu parles trop fort. On pourrait t'entendre.

— Tout le monde devrait peut-être entendre ces cho­

ses ! répondit-il d'un voix plus calme.

Stupéfait par les critiques de mon oncle qui attaquait

;s fondements mêmes de ma religion, je m'éloignais sur

a pointe des pieds. J'avais pensé jusque-là que l'hindou­

isme avait remonté dans l'estime d'oncle Déonarine, en

tout cas celui-ci ne m'avait jamais laissé paraître son hosti­

lité. Lui aussi essayait d'être trop logique, alors qu'il

m'avait mis en garde contre ce défaut On ne pouvait trai­

ter la religion comme une science ; il fallait que je le per­

suade de pratiquer la méditation quotidienne : c'était la

seule solution. Le Seigneur Krishna avait bien raison.

Quand on pratiquait vraiment le yoga, tout le reste n'avait

plus aucune importance.

Ce matin-là, sur le chemin de l'école, oncle Déonarine

me fit de longs discours utopiques sur les extraordinaires

transformations qu'amènerait à Trinidad un programme

moderne d'éducation. Telle était l'illumination en laquelle

il mettait son espérance. Il me fut impossible de lui parler

du yoga. Nous avions des points de vue totalement diffé­

rents. Il s'enthousiasmait à chercher des solution aux pro­

blèmes de ce monde qui, pour moi, était *maya.* Les *Védas*

disaient que ces problèmes ne pouvaient être résolus que

116

si on les considérait comme des illusions et si l'on affir­

mait qu'ils n'existaient pas. Mon oncle lui, préconisait une

éducation scientifique et technologique *de masse pour les*

habitants de Trinidad, une fois l'île indépendante. Com­

ment lui parler de l'illumination intérieure qui doit d'abord

atteindre un *guru* pour la transmettre à ses disciples ? Ce

matin-là, il me semblait que la tension entre l'univers de

mes méditations et le monde de ma vie quotidienne attei­

gnait son point de rupture. Mais comme je ne pouvais

partager ce conflit intérieur avec oncle Déonarine, *je*

l'écoutais tranquillement, en réfléchissant à ses paroles.

Pendant les heures de classe, mêlé à des camarades de

toutes races, j'oubliais mon déchirement Les garçons

avaient cessé de me tendre des pièges sur les questions

religieuses, et je m'étais fait beaucoup d'amis à l'école

Apparemment, je n'avais aucun souci, et mon grand plai­

sir était de participer aux parties de cricket et de football,

bien qu'alors je me mêlais à une classe d'hommes inexis­

tante pour les *Védas :* les non-hindous, groupe inférieur

aux intouchables eux-mêmes. Il y avait bien toujours des

chocs, des coups, mais un après-midi, l'inattendu se pro­

duisit. Alors que je poursuivais le ballon, je m'écroulai

soudain sur le sol, pris d'une violente douleur au bas-

ventre. Mes camarades et mon professeur accoururent

— Pourquoi est-il tombé ? Personne ne l'a touché !

Qu'est-ce que tu as ? demanda quelqu'un.

Mes gémissements furent ma seule réponse.

— Amenez-le à l'ombre, dit le professeur.

Dans ma douleur, je sentis des mains me soulever, puis

tout devint noir. Oncle Déonarine me conduisit dans sa

voiture chez le médecin. Le parcours fut un douloureux

cauchemar. Les seules paroles dont je me souvienne sont

celles du médecin disant :

— Un peu plus longtemps et l'appendice aurait éclaté.

Quelques heures plus tard, je m'éveillai entre les draps

blancs d'un lit d'hôpital. On m'avait opéré. Je ressentais

117

encore une douleur au côté, mais elle était beaucoup

moins lancinante.

Oncle Déonarine me visita le jour suivant.

— Tu as eu de la chance, Rabi ! s'exclama-t-il, visible­

ment soulagé. Le docteur dit que tu l'as échappé belle.

Le troisième jour, je me sentis mieux, et l'on me permit

d'aller tout seul aux toilettes. Comme j'ouvrais la porte de

la salle de bain pour regagner mon lit, une vive douleur

me prit au côté droit. La chambre se mit à tourner et mes

yeux se voilèrent de noir. Je luttais pour ne pas perdre

conscience, cherchant à saisir le bouton de la porte que je

ne parvenais pas à trouver. Le vague souvenir d'une fa­

laise dans la jungle et des paroles de ma mère me revint

en mémoire.

« Jésus, aide-moi t » criai-je.

Je sentis une main qui saisissait mon bras et me soute­

nait Il n'y avait pourtant personne dans la salle de bain.

.e voile noir s'évanouit, la chambre cessa de tourner et

na vision redevint nette. La douleur avait disparu et un

sentiment extraordinaire de bien-être et de force m'avait

envahi.

Je restai un long moment, immobile sur mon lit, cher­

chant à comprendre ce qui était arrivé. C'était incroyable

et pourtant bien vrai. Un grand calme régnait dans la

chambre et je sombrai bientôt dans un profond sommeil.

A mon réveil, je remarquai un petit tract chrétien que

quelqu'un avait laissé sur ma table de nuit Je n'en avais

jamais vu auparavant II était écrit par un certain Oswald

J. Smith, un inconnu pour moi. On y racontait comment

un jeune homme était devenu disciple de Jésus-Christ

L'histoire était émouvante, mais je ne la compris pas car

ma pensée était beaucoup trop imprégnée d'hindouisme.

Ajouter un autre dieu à la longue liste de ceux que

j'adorais déjà n'aurait fait qu'accroître mon fardeau. Je me

demandais déjà quel dieu je devais le plus adorer. Je les

118

craignais tous, mais je concentrais surtout mes efforts sur

*Shiva* et *Krishna.*

Chaque soir, à mon retour de l'école, je me retirais dans

ma chambre de prière qui était une pièce sacrée. A six

heures exactement, plein d'une sainte vénération; j'allu­

mais solennellement la flamme sacrée du *deya,* placé sur

la deuxième marche, au milieu de l'autel. Avant de m'as­

seoir dans la position du lotus pour méditer et contempler

les dieux, je pratiquais mon *arti.* De la main gauche, j'agi­

tais une clochette, de la main droite, je soutenais le large

plateau de cuivre portant le *deya* entouré de fleurs. Avec

ce plateau, je décrivais trois cercles autour de chaque divi­

nité, tout en répétant les *mantras* appropriés. Or, un soir, il

m'arriva quelque chose d'épouvantable. Alors que *je* pra­

tiquais *l'arti* autour de *Shiva,* mon coude heurta accidentel­

lement la statuette de *Krishna.* Renversé de l'autel, le

grand dieu tomba par terre. Horrifié, je ramassai la sta­

tuette de bronze. Tandis que je la caressais doucement j

découvris à ma grande consternation qu'un de ses bras a

sa flûte avaient été tordus par le choc. Un désarroi terribr

me saisit. Rongé de remords, je serrai *Krishna* très fort

contre mon cœur. Je voulais lui dire mon regret, mais je

savais qu'il n'accepterait aucune excuse. Aucun pardon

n'était possible. La loi immuable du *karma* l'interdisait Je

n'osais penser au prix qu'on me demanderait de payer,

dans ma vie future, pour un crime si haïssable. Sans

aucun doute, la punition serait lourde. Pourtant, si cette

statuette de bronze avait tant de puissance, pourquoi

était-elle tombée si facilement ? La faiblesse évidente de

ces petites idoles me fit penser que mes frayeurs étaient

absurdes.

En dehors de la classe et de mes devoirs, malgré mes

nombreuses questions sans réponse et mes luttes inté­

rieures toujours plus intenses, je passais chaque moment

disponible à accomplir avec zèle mes devoirs religieux.

J'espérais que mon inlassable fidélité serait finalement re­

119

connue et récompensée. Mais à présent, la Réalisation de

Soi n'était plus pour moi qu'un rêve. Je pratiquais tou­

jours autant la méditation, et dans mes extases, les musi­

ques célestes, les couleurs psychédéliques, les voyages

astraux et les visites d'esprits continuaient à se manifes­

ter. La conviction d'être *Brahman,* le Seigneur de l'univers,

l'intelligence Suprême incarnée sous diverses formes, ne

m'avait pas quitté pendant des années. Mais maintenant,

ce sentiment disparaissait. Le *moksha* me semblait un but

impossible à atteindre pendant cette vie et je craignais

fort d'avoir besoin de nombreuses réincarnations pour le

réaliser. Pourquoi l'avenir était-il si incertain ?

La réussite de mon père me paraissait encore plus for­

midable qu'auparavant. C'était évident qu'il était un *avatar*

et c'était tout aussi évident que moi, je n'en étais pas un.

J'avais pris la résolution de devenir un grand guru et nom­

breux étaient ceux qui croyaient que j'en étais déjà un.

Mais je savais que je n'atteindrais pas le *nirvàna* durant

cette vie. Mon autre espoir d'être réincarné en une vache

s'était aussi évanoui. Plus rien n'était sûr, mais je ne vou­

lais faire part de mes doutes à personne. Ma foi en ma re­

ligion était apparemment inébranlable et j'étais de plus en

plus entouré d'honneur par les hindous.

A la fin de ma troisième année de lycée, Ma et tante

Revati invitèrent chez nous des voisins et des parents

pour un *puja* spécial. Les arrivants se prosternaient res­

pectueusement devant moi et me glissaient quelques pa­

roles rappelant la gloire de mon père. Ici et là, j'entendais

des bribes de conversations qui confirmaient l'admiration

que je lisais dans les regards. On disait que j'apporterai à

notre ville une grande renommée ou encore que je serai

un guru avec d'innombrables disciples. Le plaisir que me

procurèrent ces louanges fit disparaître tous mes soucis.

En effet, je n'avais pas encore quinze ans, mais parmi les

hindous j'avais déjà acquis une position enviée par bien

des *pandits.* Et j'étais très content de ne pas être classé

120

dans la catégorie des hypocrites méprisés *par* Déonarine.

Notre cher Baba, le *pandit* Jankhi Prasad Sharma Maha-

raj, mon conseiller spirituel et mon grand modèle, qui

était le chef hindou incontesté de tout Trinidad, officiait

pendant la longue cérémonie. Je l'aidais avec une grande

fierté. C'était pour moi un événement d'une importance

considérable.

Après les solennités, entouré d'une guirlande de fleurs,

je restai près de l'autel, saluant les invités. Une voisine dé­

posa plusieurs pièces d'argent à mes pieds, puis s'inclina

pour être bénie. Elle attendait que je lui impose les mains

pour lui communiquer la puissance surnaturelle de *shakti,*

tant désirée par les adorateurs. Cette pauvre veuve travail­

lait dur pour un salaire de misère et les offrandes que je

recevais lors d'une seule cérémonie devaient de loin dé­

passer son salaire mensuel. Mais pourquoi se sentir cou­

pable ? Les dieux avaient fixé eux-mêmes le devoir de

faire l'aumône aux *brahmanes.* Et les *Védas* affirmaient

que les donateurs en tireraient de grands bienfaits. Sou

dain, les paroles de Déonarine me revinrent en mémoir

dans toute leur âpreté : « Pour tous, c'est du commerct

Sans être payés, ils ne font rien, rien du tout.. Ils profitent

surtout de l'argent des pauvres ! » Mal à l'aise, je regardai

l'offrande de quelques sous.

La pensée qu'en retour, j'étais capable d'accorder à la

veuve une riche récompense, me soulagea. J'étendis ma

main pour toucher son front en signe de bénédiction.

Soudain, je sursautai. Une voix puissante et pleine d'auto­

rité parlait :

« Tu n'es pas Dieu, Rabi ! Tu n'es pas Dieu ! »

Ma main resta paralysée à mi-chemin. Ces paroles me

transpercèrent D'instinct, je sus que c'était le Dieu vérita­

ble, le Créateur de toutes choses, qui avait prononcé ces

mots. Je me mis à trembler. Prétendre bénir cette femme

était une tromperie, une imposture manifeste. Je retirai

ma main, conscient de tous les regards fixés sur moi. Je

121

devais me prosterner devant le Dieu saint et véritable et

lui demander pardon, mais comment I expliquer à tous

ces gens ? Brusquement, je fis demi-tour et me frayai un

chemin au travers de la foule, laissant là la pauvre femme

étonnée, qui me suivait des yeux. Dans ma chambre, je

verrouillai la porte puis arrachai d'une main tremblante la

guirlande qui pendait à mon cou et la jetai à terre. Je me

laissai tomber sur mon lit et éclatai en pleurs.

Ma m'avait vu quitter la pièce et m'avait lancé un re­

gard de pitié. C'était un témoignage d'indulgence que je

ne méritais certes pas, car je ne lui parlais plus depuis

presque un mois. Elle m'avait en effet doucement répri­

mandé au sujet d'une dispute que j'avais entamée avec

ma tante. J'en étais responsable, mais je m'étais montré

d'un orgueil effarant envers toute la famille. Ma m'avait

supplié de m'excuser ; j'avais refusé et étais sorti de chez

elle en furie, criant que je ne lui parlerai plus jamais. Elle

m avait alors envoyé mes cousins, les uns après les au­

tres. Us arrivaient dans ma chambre avec des fruits et

d'autres cadeaux. Ils m'imploraient afin que je me réconci­

lie. Mais je repoussais toutes ces offres. Ce souvenir

m'écœura de moi-même. Le Dieu véritable m'avait brisé et

dans ma conscience II me réprouvait d'avoir osé accepter

la louange qui ne revenait qu'à LUI. Tout mon orgueil s'en

allait en fumée...

Je voulais demander pardon à ce dieu d'avoir si mal agi

envers ma tante, envers Nanee et bien d'autres. Je voulais

surtout qu'il me pardonne d'avoir accepté des hommes,

l'adoration que Lui seul méritait Mais je ne savais pas

comment m'adresser à Dieu et d'ailleurs, je pensais qu'au­

cun pardon n'était possible. La loi du *karma* me ferait

payer mon offense. A cause de mon sacrilège, ma pro­

chaine réincarnation allait être épouvantable et il me fau­

drait des milliers et même des millions de naissances pour

pouvoir à nouveau atteindre la caste des *brahmanes.* Qui

pouvait imaginer un chemin aussi long ?

122

Si mon avenir me semblait sinistre, le présent me pa­

raissait encore plus pénible. Il m'était désormais impossi­

ble d'accepter l'adoration des hommes. Mais comment la

fuir, puisque tout le monde trouvait la chose normale ?

On m'avait mis sur un piédestal ; où trouver le courage

d'avouer que je n'étais qu'un voleur qui avait détourné à

son profit la gloire qui ne revenait qu'à celui qui est au-

dessus de tous ? Je me sentais incapable de reparaître de­

vant la communauté hindoue. On ne me croira pas quand

je dirai qu'un homme n'est pas un dieu et ne doit pas être

adoré. J'étais trop honteux pour leur dire la vérité sur moi-

même, mais d'autre part, je ne pouvais continuer à vivre

dans le mensonge. La seule issue me paraissait être le sui­

cide. Toutes mes réflexions me ramenaient à cette horri­

ble alternative. Je savais que cette décision aurait de fu­

nestes conséquences sur ma vie future, mais ma peur de

la vie présente l'emportait.

Je restai enfermé dans ma chambre pendant des jours

sans manger ni boire. J'arpentais la pièce en me tordant

les mains, jusqu'à ce qu'épuisé, je me laisse tomber sur

mon lit pour essayer de dormir un peu. Puis, les allées et

venues reprenaient Ou bien je m'asseyais au bord du lit,

la tête entre les mains. Parfois je pleurais, souhaitant

n'avoir jamais vécu et me prenant en pitié : je n'avais eu

que des malheurs. L'amour et les tendres soins de mes

parents m'avaient manqué. Mon père ne m'avait jamais

parlé et il était mort alors que j'étais encore petit Je

n'avais pas revu ma mère depuis huit ans. J'avais perdu

tous mes grand-parents, sauf Nanee. Dire qu'autrefois

j'avais été fier d'avoir un si bon *karma* ! Pourquoi donc

était-il si mauvais ? Il était injuste de me punir pour des

vies passées dont malgré tous mes efforts, je ne conser­

vais plus aucun souvenir, bien que parfois je prétende le

contraire.

Pendant ces longues heures de solitude, je repassais

dans ma mémoire des événements de ma vie dont je me

123

souvenais bien. Mon aveuglement me surprit. Comment

une vache, un serpent ou moi-même, pouvaient-ils être

Dieu ? La création pouvait-elle se créer elle-même ? Com­

ment toutes choses pouvaient-elles être faites de la même

essence divine ? C'était nier la différence essentielle entre

une personne et une chose. Cette différence pour moi

était incontestable, quoiqu'on aient dit le Seigneur *Krishna*

et les *Védas.* Si j'étais de la même essence qu'une canne à

sucre, alors, il ne devait y avoir fondamentalement aucune

différence entre moi et une canne à sucre : c'était absurde.

L'unité de toutes choses, que j'avais connue dans mes

méditations, me paraissait à présent un non-sens. Seul

l'orgueil m'avait aveuglé. J'avais tant désiré être le Sei­

gneur de l'univers que j'avais accepté de croire à un men­

songe. Rien n'était plus abominable que cette hypocrisie.

Alors que je m'étais cru si près de la Réalisation de Soi,

je dus au contraire me condamner chaque jour davan­

tage. Je me souvenais de toutes les cigarettes volées, de

mes mensonges, de ma vie orgueilleuse et égoïste, de ma

haine envers ma tante et d'autres personnes. J'avais par­

fois souhaité sa mort alors que je prêchais la non-

violence. Dans un jugement équitable, jamais mes bonnes

actions n'auraient pu compenser les mauvaises. La per­

spective de la réincarnation me faisait trembler ; j'avais la

certitude que mon *karma* me ferait retomber au plus bas

de l'échelle. Combien je désirais trouver le vrai Dieu pour

lui demander pardon ! Mais à quoi bon, puisque le *karma*

était immuable ? Cependant, peut-être Dieu aurait quand-

même pitié...

A présent, je redoutais les voyages astraux et les visites

des esprits. Mais en dehors du yoga, je ne connaissais au­

cun autre chemin vers Dieu. Ma religion, ma formation,

mon expérience de la méditation, tout me disait que la vé­

rité ne se trouvait qu'au dedans de moi-même. Je repris

donc ma recherche. Elle s'avéra futile. Je ne trouvais pas

Dieu, et tout le mal qui m'habitait réapparut. Ceci me ren­

124

dit encore plus conscient de la corruption de mon cœur.

Ma détresse s'accentua et mon sentiment de culpabilité et

de honte devint un fardeau impossible à supporter.

Même si cette lâcheté pouvait avoir les pires consé­

quences sur ma vie future, j'étais décidé à me suicider si

je ne trouvais pas ce Dieu rapidement Je ne pouvais plus

vivre sans lui. Mon avenir n'était qu'incertitude et ténè­

bres et je devais m'efforcer de conserver ma raison.

Le cinquième jour, je pris un bain puis mangeai mon

petit déjeuner. Je retournai à ma chambre sans adresser

un mot à qui que ce soit Pour la première fois, je laissai la

porte de ma chambre ouverte. J'espérais que la famille

comprendrait mon geste. Cétait un pas vers la réconcilia­

tion, un pas hésitant et faible, certes, mais le seul que

puisse accomplir sans aide, une personne orgueilleuse et

imbue de sa propre justice.

125

Chapitre 12

**Karma et grâce**

Je n'entendis pas Shanti qui approchait. Elle se tint à

l'entrée de ma chambre et dit :

— Rabi, quelqu'un désire te voir.

— Qui est-ce ?

— Une de mes camarades d'école. Elle veut te parler.

Hésitant, je m'avançai dans le couloir et vis une jeune

fille d'environ dix-huit ans, assise au salon. Elle se leva dès

qu'elle m'aperçut et son visage s'illumina d'un sourire. Elle

le doit pas connaître la vie, pensai-je, sinon elle ne serait

)as si heureuse.

— Bonjour, Rabi. Je m'appelle Molli, dit-elle d'une voix

chaleureuse. J'ai beaucoup entendu parler de toi et je vou­

drais te parler.

— Ah ? A quel sujet ? Assieds-toi, répondis-je, impa­

tient

Je m'assis à mon tour. Je ne désirais pas perdre mon

temps avec cette jeune fille. Que me voulait-elle ? Shanti

était partie à la cuisine. Pourquoi ne restait-elle pas avec

nous ?

Molli rit de bon cœur devant ma mine interloquée.

J ai entendu dire que tu es très religieux et je voulais

te voir.

Elle me posa des questions sur moi-même et me de­

manda si ma religion me donnait satisfaction. Je lui cachai

mon vide intérieur par de longs discours sur l'hindouisme.

Je lui mentis en disant que j'étais très heureux et que ma

religion était la vérité. Elle écouta patiemment mes propos

prétentieux et parfois arrogants. Sans me contredire, sans

126

discuter, et avec douceur, elle dévoila le vide qui m'habi­

tait. Elle me posait poliment des questions et finalement

elle me demanda :

— As-tu un but particulier dans ta religion ?

— Oui, je veux me rapprocher de Dieu.

— Le connais-tu ?

— Oui, répondis-je, dissimulant mon incertitude par un

mensonge.

Je savais que Dieu existait mais je ne pouvais pas me le

représenter, je ne connaissais aucun *mantra* à lui réciter, et

je ne l'avais pas trouvé par le yoga.

— Es-tu aussi une hindoue pratiquante ? demandai-je

pour détourner l'attention. Elle devait beaucoup adorer les

dieux pour posséder une telle paix.

— Non, je l'étais, mais maintenant je suis chrétienne.

— Qu'est-ce que tu es ? m'exclamai-je, horrifié.

— Une chrétienne... J'ai découvert que l'on peut

connaître Dieu ets'approcher de lui par Jésus-Christ

— Moi, je crois que je peux m'approcher de Dieu grâce

à ma propre religion, protestai-je violemment, sachant

très bien que je mentais.

J'avais découvert que chaque pas qui me rapprochait

des dieux hindous m'éloignait du Dieu véritable que je re­

cherchais, mais je n'étais pas prêt à l'admettre, surtout de­

vant une chrétienne. Ce n'était pas le nom de Jésus-Christ

qui m'irritait mais le nom de « Chrétien », et la pensée que

cette fille était devenue une chrétienne. Les chrétiens

mangeaient de la viande de vache, et la vache était mon

dieu. Et la plupart des personnes que j'avais connues et

qui se disaient chrétiennes, vivaient d'une façon telle que

je ne désirais pas connaître leur religion.

Je me levai de ma chaise pour faire comprendre à Molli

qu'elle devait partir. Je n'avais aucune raison de poursui­

vre la conversation. Très tranquillement, elle prononça des

paroles qui m'obligèrent à me rasseoir.

127

 La Bible dit que Dieu est un Dieu d'amour. Je vou­

drais te dire comment j'en suis venue à le connaître.

J'étais ébahi. Pendant toutes mes années d'hindouisme,

je n'avais jamais entendu parler d'un dieu d'amour. Je

l'écoutais attentivement.

— Parce que Dieu nous aime, il veut que nous nous ap­

prochions de lui.

A nouveau, ceci me surprit. J'essayais de m'approcher

de Dieu, et elle me disait que Dieu, dans son amour, vou­

lait m'attirer à lui.

— Et la Bible enseigne que le péché est un obstacle qui

nous empêche, non seulement de nous rapprocher de

Dieu, mais aussi de le connaître. C'est pourquoi Dieu a en­

voyé Christ mourir pour nos péchés. Si nous acceptons ce

pardon, nous pouvons connaître Dieu.

Pensait-elle me convertir, moi ? Il me fallait répliquer. Je

l'interrompis :

— Un instant ! Moi, je crois au *karma. Ce* que tu sèmes,

tu le récolteras, et personne ne peut changer cela. Je ne

crois pas du tout au pardon. Le pardon est impossible : ce

qui est fait, est fait !

— Mais Dieu peut tout faire, répondit Molli. Il a le

moyen de nous pardonner. Jésus a dit : Je suis le chemin,

la vérité et la vie ; personne ne vient au Père que par moi.

Jésus est le chemin. Parce qu'il est mort pour nos péchés,

Dieu peut nous pardonner !

Je refusais d'accepter une affirmation aussi catégori­

que. J avais toujours soutenu que l'hindouisme était le

seul chemin, mais devant Molli, je me mis à objecter que

la Gîta disait que tous les chemins menaient au même but

Le *karma* et la réincarnation se chargeaient de conduire un

homme à *Krishna,* même s'il était sans religion et quel que

soit son comportement Dire que *Krishna* était le seul but

n était pas moins catégorique que de dire que Jésus était

le seul chemin. D'ailleurs, *Krishna* n'était pas le but que je

cherchais vraiment Je désirais connaître le vrai Dieu, mais

128

j'étais trop fier pour l'admettre. Je continuais à défendre

la pensée hindoue, avec ses mille contradictions, pour ne

pas perdre la face. Malgré la patience de Molli, et peut-

être à cause d'elle, je finis par me mettre en colère. Je par­

lais de plus en plus fort et montrais mon exaspération par

de grands gestes. Je ne voulais pas connaître la défaite

devant cette fille. Mais elle était si calme et semblait si

sûre de sa relation avec Dieu, que je voulus connaître son

secret.

— Qu'est-ce qui te rend si heureuse ? lui demandai-je

brusquement. Tu as dû faire beaucoup de méditation !

— J'en faisais, mais plus maintenant Depuis que j'ai

reçu Jésus dans ma vie, il m'a entièrement transformée. Il

m'a donné une paix et une joie que je ne connaissais pas

auparavant

Alors, elle me regarda droit dans les yeux et me dit :

— Rabi, tu n'es pas heureux, n'est-ce pas ?

Je jetai un coup d'œil autour de moi. On entendait un

bruit de vaisselle à la cuisine. Puis, baissant la voix, je lui

dis :

— Je ne suis pas heureux. J'aimerais bien avoir ta joie.

Etait-ce moi qui parlais ? Jamais je n'aurais dit ce secret

à Ma, et voilà que je le partageais avec une inconnue.

D'ailleurs, comment aurait-elle pu m'aider ? Je désirais

plus que la joie ; il me fallait connaître Dieu !

— Tu ne peux pas produire toi-même la joie. Une joie

qui n'a pas de cause véritable n'est pas réelle et elle ne

dure pas. Je suis heureuse parce que mes péchés sont

pardonnés ; c'est ce qui a changé toute ma vie. La paix et

la joie viennent de Christ Elles viennent en le connaissant,

lui, vraiment

— Cesse de me parler de Jésus ! Il n'est qu'un dieu

parmi beaucoup d'autres ! Il y en a des millions. En plus,

c'est un dieu chrétien ! Moi, je veux connaître le vrai Dieu,

le Créateur de l'univers.

129

 Mais Jésus est le vrai Dieu ! C'est pour cela qu'il a pu

mourir pour nos péchés. Dieu seul a pu payer cette dette.

Elle était très calme et parlait avec assurance. Quel

contraste avec moi ! Elle avait confiance en Jésus, son

dieu. Moi, je n'en ressentais aucune pour les dieux hin­

dous. Elle parlait de Jésus comme s'il avait été son ami

personnel et qu'il était assis là, à côté d'elle.

Notre conversation dura une demi-journée. Nous ne

vîmes pas le temps passer. Je discutais, je m'irritais sou­

vent, j'élevais la voix : c'était devenu comme une habitude

chez moi, ces derniers temps. Elle demeurait imperturba­

ble, sereine, parlant avec calme et assurance.

Je lui parlais des dieux hindous et de la philosophie des

anciens mystiques. Je pouvais bien discuter sur les idées,

mais je ne pouvais nier que Molli était une personne diffé­

rente. Je désirais connaître sa paix et sa joie, mais j'étais

résolu à ne pas abandonner la moindre parcelle de ma re­

ligion. Elle n'y avait fait aucune allusion, mais je compre­

nais clairement que si je croyais que Jésus était Dieu, qu'il

était mort pour moi et me donnait le pardon de mes pé­

chés, alors, tous les objectifs que je poursuivais dans ma

vie d'hindou devenaient vains.

— Il faut que je parte, dit-elle enfin.

Elle se leva. Je me redressai vivement, voulant lui

prouver qu'elle n'avait pas réussi à ébranler mes croyan­

ces. Sa visite était une insulte. Moi, un *brahmane,* je

m étais abaissé à parler avec une réprouvée qui avait trahi

sa religion. Elle avait eu l'audace d'essayer de me persua­

der de devenir chrétien, moi, un *yogi !*

Oh ! je déteste les chrétiens ! criai-je avec force et

colère pour que l'on m'entendît à la cuisine. Jamais je ne

deviendrai chrétien, même pas sur mon lit de mort ! Je

suis né hindou et je mourrai hindou !

Elle me regarda avec pitié.

— Avant d'aller au lit ce soir, Rabi, mets-toi à genoux et

130

demande à Dieu de te montrer la vérité. Je *prierai pour*

toi.

Elle fit un signe de la main et partit. J'avais les poings

serrés ; mes ongles entraient dans la paume de mes

mains. Le soleil descendait au-dessus du Golfe. Bientôt, il

disparaîtrait derrière *Punta Penas,* la pointe nord du Véné-

zuéla et l'obscurité viendrait rapidement.

Seul, j'arpentais à nouveau ma chambre en tous sens.

C'était en moi une véritable guerre, comme entre deux ar­

mées. Jamais, je n'avais ressenti une telle lutte. Le choix

entre la vie et la mort me déchirait En parlant avec Molli,

j'avais été convaincu que ce Dieu véritable devait être

saint et pur. Comment pouvait-il s'intéresser à moi ? Je

connaissais trop bien la noirceur de mon cœur; finale­

ment, à contrecœur, je reconnus que tous mes bains

sacrés, tous mes *pujas* et le yoga ne pourraient jamais

changer mon état

Ne serait-ce pas merveilleux, pensai-je, si ce que Moll

m'avait dit de Jésus était vrai ? Jésus, mort pour mes

péchés, me donnait le pardon et me purifiait pour me per­

mettre d'avoir la communion avec ce Dieu saint ! Je dé­

sirais le croire, mais Jésus était un Dieu chrétien, et je ne

voulais devenir chrétien à aucun prix ! Une fois chrétien,

je ne pourrais plus paraître devant ma famille, mais d'au­

tre part, tel que j'étais, je ne pouvais plus supporter la vie.

J'avais fait tant d'efforts pour atteindre la Réalisation de

Soi, je m'étais recueilli en moi-même, j'avais essayé de

prendre conscience que j'étais Dieu, et pour seul résultat,

je m'apercevais que j'étais complètement perdu.

Les paroles de l'oncle Déonarine, me revinrent en mé­

moire : « Ils parlent toujours de Réalisation de Soi, en fait

ils deviennent de gros égoïstes ! » Mon oncle avait dit

l'horrible vérité. Pas étonnant qu'Ajah, désillusionné, ait

fini par se tuer en buvant du rhum. Je le comprenais.

Seule, la peur de l'au-delà m'empêchait de me suicider.

Molli me répétait que Dieu m'aimait et qu'elle-même

131

vivait dans cet amour de Dieu. Je l'enviais tout en la haïs­

sant car elle était chrétienne. Ma fierté exigeait que je re­

jette toutes ses paroles, mais mon désespoir était trop

fort pour continuer à sauver les apparences. Je tombai à

genoux devant mon lit, conscient de céder à la demande

de Molli. Priait-elle pour moi à ce moment-là ?

« Dieu, le vrai Dieu, le Créateur, je te prie, montre-moi la

vérité ! Je te supplie, Dieu ! » Ce n'était pas facile à dire,

pourtant c'était mon dernier espoir.

Ce fut comme un déclic. Pour la première fois de ma

vie, je sus que j'avais vraiment prié et découvert le vrai

Dieu, plein de bonté et d'amour, et non pas une force

impersonnelle.

Trop fatigué pour réfléchir davantage, je me glissai

dans mon lit. J'étais convaincu que Dieu avait entendu ma

prière et allait y répondre. Ce fut ma dernière pensée. Je

m'endormis aussitôt.

132

Chapitre 13

**L'illumination**

Je bavardais dans la cuisine avec une de mes jeunes

tantes qui préparait le souper. Soudain apparut Krishna ;

son attitude et son regard étaient très inhabituels. Il sem­

blait heureux de m'avoir trouvé.

— Hé Rabi ! Sais-tu qu'il faut être né de nouveau pour

entrer au ciel ?

Je répondis ironiquement

— Bien sûr ! Moi, je renaîtrai en vache ! C'est ça mon

ciel !

L'expression sérieuse de Krishna fit taire mes sar

casmes.

— Qu'est-ce qui te fait dire cela ? demandai-je d'un to

sceptique. Il tenait un petit livre noir et se mit à en tourne

les pages.

— C'est la Bible qui le dit Je vais te le montrer. Il tour­

nait les pages lentement, comme un explorateur qui

s'aventure dans l'inconnu.

— Marc... Luc... Jean : voilà ; c'est au chapitre trois.

Ecoute ceci. « Jésus lui répondit : En vérité, en vérité je te

le dis, si un homme ne naît de nouveau, il ne peut voir le

Royaume de Dieu. » Qu'est-ce que tu penses de cela ?

Je n'en pensais rien du tout. Qui était ce Jésus ? Ma

mère m'en avait parlé, des années auparavant Molli disait

qu'il était le vrai Dieu, mort pour mes péchés. Etait-ce le

même Jésus qui parlait dans ce livre ? Bien sûr !

— Montre-moi cela ! dis-je tout ému.

Krishna me tendit le petit livre pour me permettre de

lire. Et pendant ma lecture, les paroles de Molli, dont je

133

m'efforçais de comprendre le sens depuis trois semaines,

devinrent enfin claires. Mon univers s'était effondré, mais

tout à coup, il se reconstruisait. « Etre né de nouveau ! »

C'est cela dont j'avais besoin. Je comprenais parfaitement

ce que Jésus disait. Il ne parlait pas de réincarnation, mais

d'une naissance spirituelle. Nicodème devait devenir inté­

rieurement une nouvelle personne, et pas simplement

changer de corps.

Pourquoi n'avais-je pas compris cela auparavant ?

Qu'auraient-pu m'apporter même un millier de renaissan­

ces corporelles ? La réincarnation pouvait me donner un

nouveau corps. Mais ce n'était pas d'un nouveau corps

dont j'avais besoin. Je ne pouvais pas souhaiter une réin­

carnation supérieure à ma vie présente. J'étais né dans la

plus haute caste, dans une famille riche. J'étais fils de *yogi*

et j'avais reçu tous les avantages d'une éducation reli­

gieuse et d'un enseignement scolaire. Pourtant, ma vie

îtait un échec. Quelle folie de croire que je m'améliorerai

;n revenant chaque fois dans ce monde sous d'autres for­

mes ! Chaque veille de Nouvel An, comme tout le monde,

je prenais des résolutions pour la nouvelle année. Je met­

tais toujours en tête de liste ma décision de m'arrêter de

fumer. Ma toux avait empiré et il m'était impossible

d abandonner la cigarette. Le premier janvier, j'étais donc

fermement décidé à m'améliorer, mais dès le lendemain,

je retombais dans mes vieilles habitudes. Quelques jours

s écoulaient encore et mon mauvais caractère réapparais­

sait lui aussi, parfois juste après mes méditations pour re­

chercher la paix. J'étais moi-même mauvais, et ce n'était

pas un changement de corps qui allait me libérer. Etre

pardonné par Dieu était déjà considérable, mais j'aspirais

à recevoir plus qu'un simple pardon. Depuis que j'avais

demandé à Dieu de me montrer la vérité, je me voyais

sous une lumière nouvelle. Le monde avait sans cesse

tourné autour de moi. Je m'attendais à ce que chacun

adapte sa vie à ma volonté et me témoigne les égards dûs

134

à un dieu. J'étais un tyran gâté mais certainement pas

Dieu ! Reconnaître que je ne serais jamais Dieu me sou­

lagea ; je ne désirais plus le devenir. Cependant, je ne

voulais pas rester dans mon état. Je désirais devenir une

nouvelle personne. Si Christ ne pouvait me changer entiè­

rement, son pardon ne m'intéressait pas.

Dans le passé, pour m'évader de la vie quotidienne, ap­

pelée *maya* dans l'hindouisme, je m'étais mis à rechercher

les expériences mystiques, tandis qu'à présent, je recher­

chais la force de m'engager dans la vie que Dieu avait

prévue pour moi. Je voulais connaître un changement ra­

dical de mon être et non plus la paix superficielle que je

ressentais seulement pendant la méditation. A peine

étais-je énervé que cette paix m'abandonnait Je désirais

naître de nouveau, spirituellement et non physiquement

A table ce soir-là, la conversation s'attarda sur une let­

tre qui venait de nous arriver du Canada. Oncle Lari nou:

avait écrit de Montréal où il étudiait la philosophie grâce ;

une bourse, à l'université McGill. C'était un étudiant trèi

doué ; nous étions tous fiers de lui, et impatients de savoir

comment il progressait dans ses études. Puis, on paria de

l'avenir de Krishna. Oncle Déonarine le poussait à suivre

les traces de Lari. Peut-être pourrait-il obtenir une bourse

pour étudier à l'Université de Londres. Tout absorbé dans

mes pensées, je ne participais pas à la conversation. Je

voulais leur dire quelque chose et je m'efforçais de trou­

ver les mots justes. Dans une semaine ce serait mon quin­

zième anniversaire : le jour que j'avais fixé pour naître de

nouveau.

On se leva de table, alors que moi, je cherchais toujours

mes mots. Déonarine et Krishna se préparaient à porter

Ma au salon. Je devais parler maintenant, mais j'avais

peur ! Après tout, ils n'avaient pas encore besoin de tout

savoir...

— Ma !

— Oui, Rabi ?

135

Elle attendait, se demandant si j'avais accepté son offre

de réconciliation. Elle ne se doutait pas combien je dé­

sirais cette réconciliation.

 Je ne veux pas qu'on fête mon anniversaire.

— Rabi, tu ne parles pas sérieusement ! protesta

Shanti.

— Pourquoi ? demanda Ma avec douceur. Tu sais bien

que pendant toute l'année nous attendons le jour de ton

anniversaire avec impatience.

Son regard était plein d'amour et de sympathie. Elle

pensait sans doute que je disais cela à cause des problè­

mes qui nous divisaient.

— Ce n'est pas ce que tu penses, dis-je. Je veux que

mon anniversaire soit différent cette année.

Comme ma parole faisait autorité en matière de religion

ou de cérémonie, la conversation s'arrêta là.

Les quelques jours qui restaient me semblèrent intermi­

nables. Enfin, mon anniversaire arriva. Je ne me rendis

pas dans la chambre de prière où j'aurais dû passer la

plus grande partie de la journée. Ma famille s'en étonna,

mais j'avais trop peur de m'expliquer. Quel merveilleux

anniversaire ! J'allais demander à Jésus d'entrer dans ma

vie, et j'allais naître de nouveau.

Cependant, en dépit de ma résolution, le courage me

manqua pour mener à bien mon projet. Si je devenais

chrétien, qu'allaient penser ma mère et les *pandits* qui

m'avaient encouragé et enseigné, et les hindous qui

m'avaient adoré, comblé de cadeaux et s'étaient confiés

en moi pour arriver à une meilleure réincarnation? Com­

ment les trahir ? Que dirait Gosine ? Que penseraient les

nombreux voisins qui me montraient en exemple à leurs

enfants ?

Du jour où je demanderai à Christ d'être mon Seigneur

et Sauveur, j'allais tout perdre : ma caste de *brahmane,*

mon rang de jeune yogi, la bénédiction des dieux hin­

dous, la bienveillance de ma famille. Je serai banni de la

136

communauté hindoue et je deviendrai le plus misérable

des gueux. Et qu'arriverait-il, si, après tout, Jésus ne pou­

vait pas vraiment pardonner mes péchés ni changer ma

vie ? Et si je ne pouvais pas connaître Dieu par Jésus-

Christ ? Comment tout risquer alors que j'étais dans le

doute ?

Mon anniversaire passa. J'avais choisi ce jour pour naî­

tre de nouveau, mais j'avais encore trop peur pour me

donner à Jésus. Ce soir-là, je m'endormis plus misérable

que jamais.

137

Chapitre 14

**La mort du guru**

Installé sur la véranda, je lisais le livre de Bertrand Rus­

sell, « Pourquoi je ne suis pas chrétien ».

— Namahste, namahste, Yogi Rabindra Maharaj !

Je levai les yeux de mon livre. C'était Bhaju Radhaj

Govinda, un ami de la famille, au corps maigre et élancé. Il

était de Kali Bay, non loin de chez nous. Il se prosterna et

monta l’escalier, à l'arrière de la maison. J'étais content

qu'il ne pût venir directement sur la véranda. Il devait

d'abord pénétrer dans la maison, et j'espérais que, ren­

contrant Ma et tante Revati, il bavarderait avec elles et ne

viendrait plus vers moi. Govinda, qui venait nous voir sou­

vent, aimait beaucoup parler avec moi de l'hindouisme,

mais à présent je n'en avais aucune envie. Il avait de longs

cheveux blancs, une barbe, et était vêtu d'un *dhoti* couleur

safran. Le vieillard était le portrait type du sage hindou.

Tout en jouant son personnage avec des gestes appro­

priés, il demeurait un hindou sincère. Je lui fis signe en

souriant. Il montait l'escalier, martelant chaque marche de

son imposante canne dont il s'accompagnait, plus pour

I effet que par nécessité. Selon son habitude, Govinda

chantait à voix haute en hindou. Il entra dans la maison et

disparut.

« Pourquoi je ne suis pas chrétien » était un livre déce­

vant Je l'avais emprunté à la bibliothèque de l'école, car

je pensais que sa lecture m'aiderait à rester hindou. Mais

les arguments de Russell étaient faibles et forcés. Plus je

lisais ses raisons de ne pas être chrétien, plus j'étais

convaincu qu'il me fallait le devenir. Je devais me rendre à

138

l'évidence. Je posai le livre et pour me reposer, regardai le

ciel parsemé de nuages blancs. Je me perdis dans de pro­

fondes pensées. Pendant combien de temps allais-je en­

core refuser d'accepter Christ, alors que j'étais certain qu'il

était le vrai Dieu, le Sauveur mort pour mes péchés ?

J'étais malheureux, car seule la peur de perdre mon rang

dans la communauté hindoue et de perdre les bonnes

grâce de ma famille, m'empêchait de me décider. La vérité

et ma relation avec Dieu étaient sûrement plus importan­

tes ; cependant, ma crainte l'emportait sur cette certitude.

Mon cousin Krishna apparut sur la véranda.

— Ah ! Tu es là, Rabi, je te cherchais. Ce soir, il y a une

réunion à Couva. Tu devrais venir.

— C'est sur quoi ?

— C'est une petite réunion de chrétiens. On y explique

la Bible. Krishna était plein d'enthousiasme, très joyeux et

aimable ; il semblait différent ces derniers temps. En m'in­

vitant à cette réunion chrétienne, se doutait-il de ce qui se

passait en moi ? Comme je désirais y assister! Mais que

se passerait-il si des mauvaises langues racontaient qu'el­

les m'avaient vu là-bas...

— Alors, Rabi ? Ce serait bien si tu pouvais venir ! Je

pars à six heures et demie.

— Pourquoi pas ? Oui, pourquoi pas après tout ?

répondis-je.

J'en étais moi-même tout surpris.

Sur le chemin de Couva, Ramkair, un nouvel ami de

Krishna, se joignit à nous. Je l'avais déjà aperçu en ville et

apparemment, il connaissait beaucoup de choses sur moi.

J'étais tout impatient d'avoir quelques renseignements

sur la réunion.

— Est-ce que tu sais comment se passe la réunion, lui

demandai-je.

— Un petit peu... je suis devenu chrétien tout récem­

ment

139

 Chrétien ? Je ne pouvais en croire mes oreilles. Dis,

est-ce que Jésus a vraiment changé ta vie ?

— Bien sûr ! Tout est différent ! Ramkair souriait.

— Tu connais Dieu ?

— Oui, depuis que j’ai demandé à Jésus d'entrer dans

mon cœur.

— C'est tout à fait vrai, Rab ! ajouta Krishna tout en­

flammé. Moi aussi je suis devenu chrétien, il y a quelques

jours.

C'était la première fois qu'il m'appelait Rab, comme le

faisaient mes amis les plus proches.

— Je le pensais bien ! m'exclamai-je.

A mon étonnement, je m'aperçus que j'étais content

pour lui. Mais soudain, je m'affolai. Qu'arrivait-il donc aux

hindous ces derniers temps ? Molli, Ramkair, et mainte­

nant Krishna étaient devenus chrétiens. Je n'avais jamais

vu cela auparavant... serai-je le prochain?

Après une heure de marche, nous atteignîmes les

îbords de Couva. Là, dans un quartier misérable nous

nous engageâmes dans une petite rue latérale fort étroite.

Le fameux asphalte de Trinidad avait été utilisé dans tous

les grands pays du monde, mais cette rue n'en était plus

couverte depuis de longues années. Il n'en restait que de

petits morceaux tout craquelés au milieu desquels l'herbe

poussait Trois bâtiments bordaient la rue. L'un d'eux

avait un aspect très misérable. C'était une bâtisse déla­

brée, entourée de hautes herbes. Ses planches grises et

moisies n'avaient jamais été peintes. Elle était couronnée

d'un toit branlant de tôle ondulée. Une inscription à moi­

tié effacée se devinait au-dessus de l'entrée. Rien n'indi­

quait qu'une réunion se tenait à cet endroit, et cela n'était

d'ailleurs pas nécessaire. Des chants pleins d'ardeur reten­

tissaient par les fenêtres ouvertes.

Hésitant, je montai les quelques marches fendues. Une

fois à l'intérieur de la salle, je n'en crus pas mes yeux. Il

n'y avait là guère plus d'une douzaine de personnes, et ce

140

que j'avais pris pour un orchestre, n'était qu'une petite fille

de six ans, debout devant le groupe, qui frappait sur un

tambourin. Si peu de monde, mais quelle chaleur ! *Je*

n'avais encore jamais entendu chanter comme cela. Il y

eut un court moment d'hésitation pendant lequel j'eus le

temps de remarquer le plancher tout poussiéreux, les

grandes toiles d'araignée suspendues entre les poutres, et

les chauves-souris attachées par grappes, qui dormaient

sous le toit. Les murs n'étaient pas peints, et on y voyait

des traces d'anciennes réclames devenus illisibles. Ce petit

groupe de chrétiens n'était guère impressionnant: quel­

ques vieillards, indiens et noirs, une poignée d'adoles­

cents et de petits enfants.

Je ne reconnus personne, mais j'étais certain qu'eux

m'avaient reconnu. Je redoutais ce qui allait arriver lors­

qu'ils diraient à leurs voisins hindous que j'étais venu à

une réunion chrétienne. Au milieu d'une si petite assis­

tance, il était impossible de passer inaperçu. Je décidai de

me montrer courageux et je remontai toute l'allée entre

les bancs poussiéreux et vides. Krishna et Ramkair me sui­

vaient. Du coin de l'œil, je voyais les têtes se tourner, les

signes d'étonnement, et les coups de coudes échangés.

Mais je continuais mon chemin jusqu'au premier banc.

L'assemblée reprenait sans cesse, avec ferveur, l'air d'un

petit chœur :

« Il est allé jusqu'au calvaire pour moi,

Il est allé pour moi,

Il est allé jusqu'au calvaire pour moi,

Il est mort pour me libérer.

J'avais commis de si nombreux péchés,

Mais Jésus les a tous effacés

Et il m'a pardonné.

Il est allé jusqu'au calvaire pour moi.

Il est mort pour me libérer. »

C'était le premier chant chrétien que j'entendais de ma

141

vie. Il me semblait que le Calvaire était le lieu où Jésus

était mort pour les péchés du monde, et aussi pour mes

péchés. C'est donc un endroit réel, pensai-je ! Cette émo­

tion, quand ils chantent, montre bien qu'ils aiment beau­

coup Jésus qui est mort pour eux !

Tout en frappant son tambourin, la petite fille nous

souriait timidement. Le groupe répétait toujours le chant.

Je m'aperçus que, pris par l'élan, tous les trois nous

chantions aussi de toutes nos forces. Il était courant de

chanter aux cérémonies hindoues, mais pas avec la joie et

l'exubérance de ces chrétiens.

Notre petite conductrice de chant leva son tambourin. Il

y eut un bref arrêt. Elle frappa à nouveau son instrument

et l'on chanta un autre chœur, repris inlassablement. Je

me joignis encore une fois aux chanteurs. Comment

contenir sa joie, si les paroles de ce chant étaient vraies ?

« Jésus est merveilleux, merveilleux pour moi !

Conseiller, Dieu puissant, Prince de la paix.

Il me sauve, il me garde de tout péché,

et de toute honte.

Mon rédempteur est merveilleux, loué soit son nom ! »

Personne n'avait encore prêché, mais je savais déjà

beaucoup de choses. J'étais frappé par la communion que

ces chrétiens avaient avec Jésus, et qui était si différente

des rites et des cérémonies par lesquels les dieux hindous

donnaient un apaisement Je n'avais jamais entendu dire

d'un dieu hindou qu'il était « merveilleux », ou « conseil­

ler ». Personne ne pouvait chanter cela à propos de *Shiva,*

ou *Kali,* sa sanguinaire épouse, ou de leur fils favori,

*Ganesha,* un dieu mi-éléphant mi-homme. Eux, ils appe­

laient Jésus, Prince de la Paix ! Pas étonnant que Molli

n'ait plus besoin du yoga pour trouver la paix. Les paroles

du chant brûlaient dans mon cœur : Jésus me sauverait,

mais il me garderait aussi de tout péché et de toute honte.

Quelle bonne nouvelle ! Ces gens avaient sans doute

142

découvert que c'était vrai, autrement ils n'auraient pas

chanté avec une telle joie.

Pendant les chants, d'autres personnes entrèrent, por­

tant l'assistance à une quinzaine d'auditeurs. Finalement,

la petite fille s'assit et un jeune homme que je n'avais pas

encore remarqué s'avança.

— Nous souhaitons à tous la bienvenue dans notre

réunion de ce soir. Nous allons chanter le cantique nu­

méro 10 sur nos feuilles.

Je n'en revenais pas. Ce garçon avait été le plus grand

chanteur de l'école primaire. C'était un Musulman et je

l'avais profondément détesté. Comme il semblait différent

aujourd'hui ! Les paroles du cantique qu'il nous demanda

de chanter m'étonnèrent, le refrain en particulier :

« Le soleil, le soleil éclaire mon âme aujourd'hui ;

Le soleil, le soleil brille sur mon chemin.

Depuis que mon Sauveur m'a trouvé

Et a enlevé mon péché,

Son amour brille en moi comme le soleil. »

Ces paroles, toutes simples, bouleversantes. Chaque

jour, j'avais adoré le soleil pendant une heure ; mais en

moi-même, j'étais resté sombre et froid. Or, ces gens

chantaient que le soleil brillait dans leur âme. Et c'était un

rayonnement d'amour. J'avais de la peine à contenir mon

émotion et mon émerveillement « Son amour brille en

moi comme le soleil » Je ne pouvais faire de l'amour le su­

jet d'aucun chant, car je haïssais beaucoup de gens, mal­

gré toutes mes pratiques religieuses. La plupart des sages

hindous entretenaient de violents ressentiments et une

grande haine dans leur cœur. La jalousie des *pandits* se

transformait souvent en aversion profonde. Les hindous

détestaient les Musulmans et en avaient massacré des

milliers aux Indes, juste après l'indépendance. Au con­

traire, ces chrétiens dans leurs chants, parlaient de

l'amour de Jésus. Ce n'était pas une simple idée, mais un

143

amour si pur, si éclatant, si réel, qu ils le comparaient à un

soleil qui brillait dans leur âme. Je désirais, moi aussi,

avoir cet amour dans mon âme.

Après quelques cantiques, le prédicateur, Abdoul

Hamid, s'avança et l'on passa un plateau pour la collecte.

J'y déposai une pièce et entendis le bruit d'autres pièces

résonnant sur le métal. Comparée aux riches offrandes

que j'amassais lors des *pujas,* quelle pitoyable collecte,

pensai-je. Le prédicateur ne va pas être content. Je me

trompais. Lorsqu'on apporta les quelques sous au prédi­

cateur, Abdoul Hamid ferma les yeux et pria :

« Nous te remercions de tout cœur pour cette bénédic­

tion, Père Céleste. C'est avec reconnaissance que nous la

recevons de toi. Aide-nous à en user dans un esprit de

prière et avec sagesse, pour ton service et pour ta gloire.

Nous te le demandons dans le nom de Jésus. »

Quand il pria pour utiliser ces quelques pièces « dans

un esprit de prière et avec sagesse », j'éclatai presque de

rire. Quel *pandit* aurait jamais eu la pensée d'utiliser l'of­

frande d'un *puja,* ou l'un de ses revenus, pour la gloire

*d'Hanuman* ou d'un autre dieu ? Les *pandits* faisaient de

leur argent ce qui leur plaisait Quelle cupidité et quel

égoïsme j'avais montrés quand on me faisait des dons !

Ramkair nous souffla à l'oreille, à moi et à Krishna, que le

prédicateur, un homme marié et père de trois enfants,

avait quitté un poste d'enseignant et renoncé à un bon sa­

laire pour devenir un évangéliste sans traitement Je n'ar­

rivais pas à le comprendre.

Le sermon fut très simple mais profond. Son sujet était

le psaume 23. Le prédicateur pariait avec une conviction

et une puissance spirituelle que je n'avais jamais vues au­

paravant Chaque parole semblait m'être adressée person­

nellement Je me demandais comment il avait pu deviner

mes luttes intérieures, mes pensées, les questions qui me

troublaient, et les déchirements par lesquels j'avais passé.

Il ne savait pourtant pas que je viendrais !

144

« L'Eternel est mon berger, je ne manquerai de rien. »

Ces mots me firent tressaillir. Une voix intérieure m'invi­

tait à prendre pour berger ce Dieu véritable. Mais une au­

tre voix la combattait et contredisait toutes les paroles du

prédicateur. Elle me disait que j'allais tout perdre et me

rappelait la réputation et l'honneur dont je pouvais être

entouré, en étant un grand *pandit* comme Jankhi Prasad

Sharma Maharaj. J'allais briser le cœur de ma mère et

bafouer le nom respectable de mon père. Les deux voix

plaidaient ; mais celle qui m'incitait à suivre le bon berger

parlait avec amour; tandis que l'autre voix le faisait avec

haine, et me menaçait. En vérité, ce berger dont parlait le

psalmiste, était le Dieu que je cherchais. Si je perdais tout,

quelle importance ? Le Créateur deviendrait mon Berger,

que pouvais-je désirer de plus ? Il était le Créateur tout-

puissant de l'univers, il était donc aussi capable de pren­

dre soin de moi.

« Il me conduit dans les sentiers de la justice à cause de

son Nom. » Je me sentais coupable. Tous mes efforts

pour retrouver une pureté morale avaient été vains. Mal­

gré des milliers de bains sacrés, j'étais toujours un pé­

cheur. Ce Dieu promettait de me conduire dans la justice,

non pour que je me glorifie de mes vertus ou que j'amé­

liore mon *karma* pour arriver à une meilleure réincarna­

tion. Il me pardonnait pour que je puisse lui appartenir, et

cela, sans aucun mérite de ma part Ensuite, il m'aiderait à

vivre la vie qu'il avait prévue pour moi. Sa justice me se­

rait donnée gratuitement si je l'acceptais. Peu à peu, je

crus au miracle de la grâce de Dieu, pourtant si différent

de tout ce que j'avais entendu jusque-là.

« Quand je marche dans la vallée de l'ombre de la mort,

je ne crains aucun mal, car tu es avec moi. » J'allais être

délivré de toutes les peurs qui me hantaient : peur des es­

prits qui poursuivaient notre famille, peur des puissances

mauvaises qui exerçaient leur influence sur ma vie, peur

des réactions de *Shiva* et des autres dieux si je ne les

145

apaisais pas constamment. Avec ce Dieu pour Berger, je

n'aurais rien à redouter, car il resterait à mes côtés, me

protégeant et me donnant sa paix.

« Oui, le bonheur et la grâce m'accompagneront tous

les jours de ma vie et j'habiterai dans la maison de ('Eter­

nel, jusqu'à la fin de mes jours. » Cela voulait dire que l'on

était au ciel, en la présence de Dieu, expliqua le prédica­

teur. C'était beaucoup mieux que la Réalisation de Soi !

« Le Seigneur veut être votre Berger. Avez-vous en­

tendu sa voix vous appeler ? Après sa résurrection, Jésus

dit : « Voici, je me tiens à la porte et je frappe. » La porte,

c'est votre cœur, « Si quelqu'un entend ma voix et ouvre

la porte, j'entrerai chez lui et je souperai avec lui. »

Pourquoi ne pas lui ouvrir votre cœur maintenant ? N'at­

tendez pas demain, ce sera peut-être trop tard ! » Le prédi­

cateur semblait s'adresser directement à moi. Je ne

pouvais plus attendre.

Je me levai, m'avançai rapidement, et m'agenouillai de­

vant lui. Il sourit et demanda si quelqu'un d'autre voulait

recevoir Jésus. Personne ne bougea. Alors il demanda aux

chrétiens de s'approcher et de prier avec moi. Plusieurs

vinrent et s'agenouillèrent à mes côtés. Pendant des an­

nées, des hindous s'étaient prosternés devant moi ; à

présent, je me tenais agenouillé devant un chrétien.

— Ce n'est pas à moi que tu viens, dit-il, mais à Jésus. Il

est le seul qui puisse te purifier, changer ta vie et t'amener

à une relation vivante avec Dieu. Je compris tout cela sans

aucune autre explication. J'étais là, agenouillé pour qu'il

me montre comment recevoir ce Jésus dont il avait parlé.

A voix haute, je répétai après lui une prière où je de­

mandais à Jésus d'entrer dans mon cœur. Je ne pus redire

les mots : « Et fais de moi un chrétien. » Cela, je ne le dé­

sirais pas. Mais je ne comprenais pas encore qu'en de­

mandant à Jésus d'entrer dans mon cœur, j'en devenais

un, et qu'on ne peut devenir un vrai chrétien d'une autre

manière.

146

Après avoir dit «Amen », Monsieur Hamid me proposa

de prier tout seul. Calmement, mais tout étreint par l'émo­

tion, je me mis à prier :

« Seigneur Jésus, je n'ai jamais étudié la Bible et je ne

sais pas de quoi elle parle, mais je sais que tu es mort

pour mes péchés au Calvaire afin que je sois pardonné et

réconcilié avec Dieu. Seigneur, je te prie, pardonne tous

mes péchés. Viens dans mon cœur. Je désire être changé

en une nouvelle personne ! »

Des larmes coulaient de mes yeux. Je me repentais de

la vie que j'avais menée jusqu'alors, de mes colères, de

ma haine, de mon égoïsme et de mon orgueil. *Je me* re­

pentais d'avoir servi des idoles et accepté l'adoration qui

ne revenait qu'à Dieu seul, et d'avoir imaginé que Dieu

était semblable à une vache, une étoile ou un homme. Je

priai pendant plusieurs minutes ; avant d'avoir terminé, je

sus que Jésus n'était pas simplement un dieu parmi de

millions. Il était le Dieu que j'avais cherché. J'avais rencor

tré Jésus par la foi et découvert qu'il était le Créateur, i

m'avait aimé et était devenu un homme à cause de moi et

pour mourir pour mes péchés. Comme un voile épais, les

ténèbres se retirèrent, et une brillante lumière envahit

mon âme. « Le soleil de son amour » brillait aussi dans

mon cœur !

Les voyages astraux vers d'autres planètes, les musi­

ques supra-terrestres, les couleurs psychédéliques, les vi­

sions provoquées par le yoga, et les états supérieurs de

conscience créés par la méditation, toutes ces choses qui

me semblaient si extraordinaires et exaltantes autrefois

n'étaient plus maintenant que cendre et poussière. Je ne

vivais pas un autre voyage psychique, j'en étais sûr. Molli

m'avait dit que Jésus me prouverait sa présence. Je voyais

enfin ce qu'elle voulait dire. Jésus était venu vivre en moi.

Je savais qu'il avait enlevé mes péchés et qu'il avait fait de

moi une nouvelle personne. Je n'avais jamais connu une

joie aussi réelle. Mes larmes de repentance se changèrent

147

en larmes de joie. Pour la première fois de ma vie, je

connus la vraie paix. Mes sentiments de misère, d'accable­

ment et de détresse me quittèrent. J'étais en communion

avec Dieu. J'étais un enfant de Dieu. J'étais né de nou­

veau.

La petite assemblée chanta :

« Tel que je suis, sans rien à moi,

Sinon ton sang versé pour moi ;

Agneau de Dieu, je viens, je viens. »

J'étais toujours à genoux, écoutant chaque mot du can­

tique. J'étais plein de reconnaissance envers Dieu, à cause

de son pardon. Je constatais avec surprise que le chant

exprimait exactement ce que je ressentais. Son auteur

avait dû passer par la même libération. Le mot « agneau »

me fit comprendre que Jésus était doux et plein d'amour.

Je me souvins des paroles de Molli sur l'amour de Jésus.

Cet amour envahissait mon être.

Toute ma fierté d'être *brahmane* s'était évanouie. Moi,

un hindou de haute caste, je m'étais maintenant humilié

en m'agenouillant sur ce sol crasseux devant un chrétien,

et ce n'était qu'un début Je me rendais compte de mon

insignifiance et de la grandeur de Dieu. L'humilité ne

consistait pas à se rabaisser soi-même, à se haïr ou à se

mépriser. Etre humble, c'était accepter de dépendre entiè­

rement de mon Créateur, en toutes choses. Cet aveu fut le

début d'une nouvelle vie en Jésus.

Le petit groupe s'assembla autour de moi. Tout le

monde souriait, des larmes de joie dans les yeux. On

m'étreignait, on me serrait la main comme pour me sou­

haiter la bienvenue dans la famille de Dieu. Même dans

ma propre famille je n'avais jamais connu une telle joie ni

un tel amour, ni ce sentiment d'être accepté par d'autres

personnes. Quelle joie quand j'aperçus Shanti qui venait

m'embrasser ! Je ne savais pas qu'elle était présente dans

la salle.

148

— Je suis venue dans la voiture d'un ami, me mur-

mura-t-elle. Rabi, comme je suis heureuse que tu te sois

donné à Jésus. C'est la meilleure chose que tu aies jamais

faite !

Il y avait un nouveau lien entre nous deux. Elle faisait

aussi partie de la famille de Dieu.

Sur le chemin du retour, j'avais l'impression que les

hautes cannes à sucre bordant la route, et les feuilles lui­

sant au clair de lune, dansaient sous la brise qui soufflait

de l'océan. Et les étoiles ! Jamais elles ne m'avaient paru

aussi brillantes ! La nature que j'aimais tant, me paraissait

deux fois plus belle qu'auparavant J'avais adoré les as­

tres. Je les voyais maintenant sous un aspect tout dif­

férent Ils avaient été créés par Dieu que je venais *de*

rencontrer, et j'exultais devant la puissance, l'art, et la

sagesse du Créateur. Je voulais l'adorer à jamais et lui dire

combien je le remerciais pour la vie elle-même. Je ne sou­

haitais plus ne pas être né. J'étais heureux de vivre, et de

vivre éternellement. Tous les trois, pleins de joie, nous

marchions en reprenant les chants que nous avions appris

ce soir-là.

En arrivant à la maison, nous trouvâmes toute la fa­

mille, sauf Déonarine et sa femme, rassemblée au salon

pour nous attendre, Krishna et moi. Shanti, qui était ren­

trée en voiture, leur avait déjà appris ce qui s'était passé.

Pendant la réunion, j'avais eu peur d'être remarqué, mais

toute crainte m'avait quitté quand Jésus était entré dans

mon cœur. Je ne pouvais garder pour moi une si bonne

nouvelle. Je voulais que tout le monde connaisse mon

Seigneur.

— Ce soir, j'ai demandé à Jésus d'entrer dans ma vie !

m'exclamai-je tout heureux, en regardant l'un après l'au­

tre tous ces visages éberlués. C'est magnifique ; je ne

peux pas vous dire combien il m'est précieux ! Je sais qu'il

a fait de moi une nouvelle personne.

— Je ne pouvais pas le croire, Rabi, mais c'est toi qui le

149

dis maintenant ! dit tante Revati d une voix étouffée.

Qu'est-ce que ta mère va dire ? Elle sera bouleversée !

Elle sortit brusquement de la pièce mais sans manifes­

ter la colère que j'attendais. Elle semblait plutôt blessée et

surprise.

Je regrettais que tante Revati ne m'eût pas laissé l'occa­

sion de m'expliquer. Je ressentais un nouvel amour pour

elle et je voulais lui faire connaître ma paix. Quelle allait

être la réaction de Ma ? A ma grande surprise, elle rayon­

nait de joie.

— Tu as fait la meilleure des choses ! s'exclama-t-elle,

toute heureuse. Je veux suivre Jésus, moi aussi !

Je me précipitai vers elle et l'entourai de mes bras.

— Je regrette ce que je t'ai fait ; je t'en prie, pardonne-

moi ! Bouleversée par l'émotion, elle répondit d'un signe

de tête. Shanti pleurait à présent

— J'ai aussi donné mon cœur à Jésus, il y a quelques

jours, parvint-elle à dire, tout en essuyant des larmes et

en sanglotant de joie.

Chacun s'assit et l'on parla un long moment, parta­

geant le nouvel amour que nous avions les uns pour les

autres en Christ. Ma me raconta comment Shahti s'était

échappée un soir pour aller à la réunion à Couva. Tante

Revati l'avait surprise alors qu'elle grimpait à une fenêtre

pour rentrer dans la maison. Oncle Déonarine lui avait

donné une bonne correction. Je parlais à Ma du sermon ;

elle me dit que le Psaume 23 était son psaume préféré et

qu'elle avait lu beaucoup de psaumes avant que Nana ne

détruise ses bibles. On se sépara enfin, à contrecœur, en

se souhaitant une bonne nuit Avant d'aller au lit, je jetai

ma réserve secrète de cigarettes. Je n'avais plus du tout

envie de fumer.

Le lendemain, à la première occasion, j'allais trouver

tante Revati pour m'excuser d'avoir si souvent mal agi à

son égard. Elle ne savait comment réagir. Je n'étais plus le

Rabi qu'elle avait connu pendant des années. On lisait un

150

certain embarras dans son regard. J'eus pitié *d'elle* car elle

avait l'air très malheureux. Comme je comprenais cette

lutte qui déchirait son cœur !

Oncle Déonarine était dehors ; il astiquait sa voiture,

que j'avais bénie autrefois. J'hésitai à lui dire franchement

que j'étais un chrétien. Je m'approchai de lui et dis :

— Oncle Déonarine, j'ai reçu le Saint-Esprit dans ma

vie.

Il se redressa et me fixa avec étonnement et colère.

— Ton père était un grand hindou et ta mère est une

hindoue célèbre, dit-il d'un ton dur. Elle serait très mécon­

tente de savoir que tu es devenu chrétien. Réfléchis en­

core à ce que tu fais !

— J'ai déjà réfléchi aux conséquences, répondis-je.

Krishna avait un don pour parler à sa mère, qu'aucun

de nous ne possédait. Il découvrit que, depuis des années,

elle était déçue par des rites religieux mais qu'elle avait eu

peur de le montrer. Il lui donna l'adresse d'une église si­

tuée dans une ville toute proche. Le dimanche suivant, la

mère de Krishna s'y rendit seule, non sans hésitation. Elle

revint ce soir-là. Nous qui étions chrétiens, nous l'atten­

dions, certains que nos prières avaient été entendues. Ce

ne fut pas nécessaire de poser de questions. L'expression

de son visage suffisait à nous renseigner.

Tante Revati et Ma s'étreignirent et pleurèrent Puis,

tante Revati se redressa, sécha ses yeux et me regarda :

«Rabi ! » dit-elle. Elle me serra longtemps dans ses bras,

en pleurant. Notre haine et notre amertume avaient dispa­

ru à tout jamais.

Le jour suivant, accompagné de Krishna, j'entrai dans la

chambre de prière d'un pas décidé. Nous déménageâmes

tout dans la cour : le *lingam* de *Shiva,* les idoles de bois,

d'argile et de bronze que nous appelions des dieux, les

écritures hindoues enveloppées dans leur toile sacrée, et

toutes sortes d'accessoires religieux que j'utilisais lors des

cérémonies. Je ne m'étais pas senti libre d'agir ainsi tant

151

que tante Revati n'était pas chrétienne. Maintenant, nous

avions tous le même désir de rompre nos liens avec le

passé et les puissances des ténèbres qui nous avaient

aveuglés et tenus si longtemps en esclavage. D'autres

nous rejoignirent et ensemble, nous fîmes sortir l'énorme

autel. La chambre de prière fut soigneusement balayée.

On chercha attentivement, dans toute la maison, les char­

mes, les amulettes, les fétiches, les images religieuses et

autres objets sculptés. Tous furent jetés sur le tas d'ordu­

res derrière le jardin. Oncle Déonarine et sa femme

étaient tout ébahis, mais ils ne tentèrent pas de s'interpo­

ser. Nous agissions tous d'un même élan. Treize person­

nes parmi nous avaient déjà ouvert leur cœur à Christ et

avaient obtenu son pardon : dix dans notre foyer, et trois

autres cousins.

Nous n avions plus peur et nous étions tout émerveillés

de notre nouvelle liberté. Je brisais les idoles, je détruisais

les images religieuses, y compris celle de *Shiva.* Quelques

jours auparavant, je n'aurais pas osé le faire par crainte

d être immédiatement tué par le Destructeur. La terrifiante

poigne de fer qui m'avait si longtemps tyrannisé était

vaincue par la puissance de Jésus. Personne ne nous avait

dit ce que nous devions faire ; le Seigneur nous avait lui-

même ouvert les yeux. Aucun compromis, aucune alliance

n était possible entre l'hindouisme et le vrai christianisme.

Les deux religions étaient totalement opposées : l'une

était ténèbres, I autre lumière. L'hindouisme était l'un de

ces nombreux chemins qui conduisent à la destruction. La

oi chrétienne était, selon les paroles de Jésus, l'étroit sen­

tier qui mène à la vie éternelle.

Après avoir entassé les objets sur le tas d'ordures, on y

mit le feu. Nous regardions les flammes consumer notre

passé. Très vite, les figurines devant lesquelles nous trem­

blions comme devant des dieux, furent réduites en cen­

dres. Les puissances mauvaises ne pouvaient plus nous

tourmenter. On s embrassa, puis on remercia le Fils de

152

Dieu qui était mort pour nous libérer. Pendant nos chants,

nos prières, et nos louanges au vrai Dieu, cette nouvelle li­

berté et cette nouvelle joie se lisaient sur nos visages.

Quel jour inoubliable !

Les cendres se mouraient Je les rassemblai pour que le

feu détruise toutes traces du passé. Je me souvins alors

de la crémation de mon père, huit ans auparavant. On

avait offert le corps de mon père à ces faux dieux qui

n'étaient plus que des débris calcinés. Combien notre joie

était différente des lamentations déchirantes qui avaient

accompagné cette triste cérémonie. Je pensais aux années

qui suivirent, et à ma résolution de devenir semblable à

mon père. Je détruisais avec joie tous les symboles de

mes anciennes convictions ; cela me semblait incroyable.

Je louais Dieu car je voyais mes vieilles ambitions s'en

aller en fumée.

Dans un sens, nous avions brûlé mon cadavre... C'étaf

la destruction de ce que j'avais été : la mort d'un *guru. >*

la suite de ma naissance spirituelle, j'avais compris qu'êtr

né de nouveau signifiait mourir en sa vieille personne et

ressusciter en un être nouveau, grâce à la mort et la résur­

rection de Christ.

Le vieux Rabi Maharaj était mort en Christ, et de la

tombe était sorti un nouveau Rabi, dans lequel Christ

vivait

La résurrection était infiniment plus merveilleuse que la

réincarnation. Tout le passé était effacé. C'était dans la

joie que je commençais ma vie nouvelle en Jésus-Christ,

mon Seigneur.

153

Chapitre 15

**Un nouveau commencement**

Un changement complet avait eu lieu dans notre fa­

mille. Au lieu des querelles et de la rancune, régnaient

l'entente et la joie. Christ avait opéré en nous des trans­

formations si profondes que chacun s'en étonnait journel­

lement La haine qui me séparait de ma tante n'était plus

qu'un lointain cauchemar. La religion que nous avions

pratiquée auparavant avec tant de zèle, n'avait fait qu'ac­

centuer notre inimitié ; ainsi, un jour, pendant un *puja* qui

rassemblait la famille, tante Revati m'avait jeté un *Iota* de

cuivre rempli d'eau sacrée. Christ nous avait changés tous

les deux. Nous nous aimions beaucoup. Elle était devenue

une mère pour moi, mais d'une façon toute nouvelle. Son

fils, Krishna, que j'avais détesté, m'était à présent plus

proche qu un frère. En fait, nous étions frères en Christ. Le

passé était détruit, comme les idoles anéanties par le feu

et réduites en cendres sur le tas d'ordures. La grâce de

Dieu avait tout changé. Les hindous ne connaissent pas le

pardon. La loi du *karma* n'en parle pas, aussi ne pouvions-

nous pas nous pardonner les uns les autres. Mais Dieu

nous avait pardonnés en Christ, et le pardon du prochain

redevenait possible. Christ avait enseigné que ceux qui ne

pardonnaient pas aux autres, ne seraient pas pardonnés

par le Père ; or Christ avait mis cet amour dans nos cœurs

et je ne ressentais plus aucune rancune envers les autres.

Des mots que nous étions incapables de dire avec sincé­

rité, par exemple « Excuse-moi ; je te pardonne, » nous

devenaient familiers. C'est pourquoi la joie grandissait

dans nos cœurs.

154

Un autre miracle fut que je pris un réel plaisir à partici­

per aux travaux du jardin. Nous, les jeunes, nous nous

mettions à la besogne ; on arrachait les mauvaises herbes,

on arrosait, on plantait des parterres de fleurs et l'on ratis­

sait les feuilles. Au grand étonnement des voisins, la cour

prit un tout nouvel aspect.

Un autre changement remarquable eut lieu, bien qu'il

ne fût pas possible de l'apercevoir de l'extérieur. Le bruit

des pas de Nana avait cessé. Il ne hantait plus la maison,

et on ne l'entendait plus parcourir en tous sens le grenier,

ni marcher lourdement devant nos chambres, pendant la

nuit. L'odeur désagréable avait aussi disparu. Les objets

n'étaient plus saisis par cette force invisible qui les projet-

tait hors de l'évier, des armoires, ou au bas des tables.

Nous comprîmes enfin que ce n'était pas l'esprit de Nana

qui avait provoqué ces phénomènes, mais des êtres spiri­

tuels que la Bible appelle « démons ». Ce sont des anges

qui se sont rebellés avec Satan contre Dieu et qui cher­

chent à tromper et à troubler les hommes afin d'en faire

leurs alliés. Ces puissances se cachent derrière toutes les

idoles et toutes les philosophies qui enlèvent à Dieu son

rang de Créateur et de Seigneur. J'avais rencontré ces

êtres pendant mes extases de yoga et mes méditations,

déguisés en *Shiva* ou en autre divinité hindoue.

Toutes mes questions trouvèrent leurs réponses par la

lecture du Nouveau Testament: qui j'étais, pourquoi

j'existais, à quelle genre de vie Dieu m'appelait Ces expli­

cations s'assemblèrent peu à peu en un tableau clair et

compréhensible. Je priais Dieu de me révéler le sens des

Ecritures, puis je lisais chaque verset lentement, je le re­

passais dans mon cœur, sachant que le Saint-Esprit m'en

donnerait le sens. Les heures que je passais autrefois à

pratiquer le yoga et la méditation, à adorer le soleil, la va­

che ou les idoles, je les consacrais maintenant à la prière

et à la lecture de la Parole de Dieu. Je relus plusieurs fois

le Nouveau Testament ; je lus aussi l'Ancien Testament et

155

je découvris que la Bible n'était pas un livre de « sagesse

ancienne », vague, mystique et contradictoire. Elle ne

contenait pas des mythes sur des personnes imaginaires

comme *Rama* et *Krishna,* qui n'avaient jamais existé. La

Bible était enracinée dans l'histoire. Elle parlait de person­

nes réelles comme Abraham, Daniel, Pierre et Paul, qui

connurent Dieu. Elle décrivait de vrais peuples, tels qu'ls-

raël, l'Egypte, la Grèce ou Rome. Elle montrait que Dieu le

Créateur avait un pian pour tous les hommes. Il était le

Dieu de l'histoire et agissait dans la vie des humains et

dans la vie des nations. La Bible me révélait aussi les fu­

tures actions de Dieu dans l'histoire. Je pus lire les évé­

nements de l'actualité à la lumière de la prophétie, en

particulier ce qui se passait au Moyen-Orient. Nous pas­

sions des moments enrichissants à partager en famille les

enseignements de la Parole de Dieu.

Ma lisait la Bible avec une foi simple et enfantine.

Quand elle y trouvait une promesse, Ma y croyait et agis­

sait selon cette promesse. Jésus avait guéri les malades et

Ma ne voyait donc pas pourquoi Jésus ne pourrait pas

aussi la guérir. « Seigneur, pour moi, tu es une personne

réelle. Il y a bien longtemps, tu as fait tous ces merveilleux

miracles. Tu es toujours vivant aujourd'hui. Je voudrais

pouvoir à nouveau marcher. Merci, Seigneur. » Ma ne

doutait pas de sa guérison.

Peu à peu le miracle s'accomplit. Chaque jour, son état

s'améliorait Ma devint plus forte, réussit à se tenir de­

bout, puis commença à faire quelques pas hésitants en se

tenant aux meubles. Au bout de quelques semaines, on la

vit à la cuisine, aidant à préparer les repas. Un peu plus

tard, elle montait et descendait les escaliers et se prome­

nait dans la cour pour admirer les oiseaux et les fleurs

qu'elle aimait tant « Gloire à Dieu » répétait-elle. « Jésus

est vivant aujourd'hui ! Jésus a fait ce que les meilleurs

médecins et les plus grands guérisseurs hindous n'ont pu

faire. »

156

Avant sa guérison. Ma ne pouvait pas s'agenouiller. Ses

genoux, qui étaient bloqués, guérirent miraculeusement

Désormais, elle passait au moins cinq heures par jour à

genoux, dans la prière. Elle avait surtout à cœur d'intercé­

der pour les autres. Elle priait pour le reste de la famille,

pour nos voisins, demandant à Dieu qu'ils puissent

connaître Christ et être en communion avec le Dieu vi­

vant. Ma avait plus de soixante-dix ans, mais elle se levait

à six heures du matin. A onze heures, on la trouvait en­

core en prière, à genoux. Elle ne prenait pas de petit dé­

jeuner. Quand elle sortait de sa chambre, son visage

rayonnait et chacun savait qu'elle avait été en présence de

Jésus.

La nouvelle de notre conversion se répandit rapidement

dans la ville, et même au-delà. Au début, peu de person­

nes crurent que nous étions devenus réellement chrétiens.

Elles imaginaient que nous étions devenus fous. Bientôt,

un flot régulier de visiteurs qui voulaient vérifier eux-

mêmes la rumeur, arriva chez nous. Certains se mettaient

à discuter avec passion. D'autres étaient trop surpris pour

pouvoir parler. Après avoir entendu notre histoire, ils par­

taient, comme accablés par le choc. La surprise et l'éton­

nement firent place à la haine et à une hostilité active. Les

personnes qui s'étaient prosternées devant moi et qui

m'avaient parlé avec tant de révérence, ricanaient mé­

chamment et m'injuriaient La destruction de nos idoles

les avait outragées. On essayait avec douceur de leur faire

comprendre que tous ces dieux étaient impuissants à

nous secourir, et que seul le Dieu véritable était venu

comme homme mourir pour nos péchés. Nos voisins, et

les gens de notre famille refusèrent tout d'abord obstiné­

ment le pardon offert par Dieu en Christ Rien ne pouvait

les convaincre ; avant tout, il fallait que la vérité ait pour

eux plus d'importance que leurs traditions.

Les recherches de Molli nous apprirent qu'un petit

groupe de chrétiens se réunissait dans notre ville. Le di­

157

manche suivant, tout heureux, je me mis en route pour re­

joindre la petite assemblée. Elle se réunissait sous une

maison bâtie sur pilotis ; l'espace était tout juste suffisant

pour servir d'abri contre le soleil ou les averses soudaines.

— Eh ! Venez tous voir Jésus-Christ en personne ! Re­

gardez ! Il arrive ! cria une voisine tandis que je passais.

— Je ne suis pas Jésus-Christ, répondis-je en souriant,

mais je suis heureux d'être l'un de ses disciples.

La petite église ne se composait que d'une poignée de

chrétiens : quelques familles indiennes de caste inférieure,

et plusieurs noirs auxquels je ne me serais jamais mêlé

comme hindou. Mais quel accueil chaleureux ils me réser­

vèrent ! Etreindre dans mes bras ces personnes que

j'avais autrefois méprisées et même haïes me fit une im­

pression bizarre, mais merveilleuse. Je les aimais de

l'amour de Jésus, mon Seigneur, et je les embrassai com-

mes des frères et sœurs. Le système des castes, qui est au

centre de la religion que j'avais pratiquée avec tant de

ferveur, est enraciné au plus profond de la pensée des

hindous. A présent, j'en étais délivré. Les castes sont le

résultat logique du *karma* et de la réincarnation ; ce sont

les différents niveaux par lesquels l'homme doit s'élever

vers Dieu. Les états supérieurs de conscience, recherchés

dans la méditation, sont un subtil prolongement du sys­

tème des castes. Les castes m'avaient paru être une insti­

tution divine, mais je les considérais maintenant comme

un mal terrible, qui dressait des barrières entre les hom­

mes, donnant à certains une supériorité imaginaire et

condamnant les autres au mépris et à l'isolement.

Le frère de mon père, Nandi, m'invita à passer quelques

jours de vacances, à Noël, avec sa famille. Dès mon arri­

vée, il se mit à discuter très sérieusement avec moi.

— Rabi, j'ai entendu dire de drôles de choses sur toi. Tu

te souviens très bien de la vie que ton père a menée. Il a

atteint un très haut niveau. Ta mère aussi est une très

158

sainte femme. Elle est totalement consacrée à notre

grande religion.

Dans sa pensée, j'étais encore un hindou. J'approuvai

respecteusement, sensible à l'intérêt qu'il me manifestait

Se souvenait-il de mon éclat de colère quand j'avais appris

qu'il mangeait de la viande ? Depuis que j'étais chrétien,

ma nourriture était devenue plus équilibrée, avec des

œufs, et un peu de viande. J'étais devenu plus fort, alors

qu'auparavant, par manque de protéines, j'avais toujours

été très maladif. Pour mon oncle, cependant, manger *de*

la viande était enfreindre une des lois les plus sacrées de

sa religion : l'unité de toute chose qui fait que la plus basse

forme de vie est sacrée. Manger un animal était aussi mal

que de manger un homme. Il me reprochait d'abandonner

la religion, alors que lui-même ne s'y conformait pas tota­

lement.

— Tu sais que tous les hindous de la région tiennent

notre famille en grande estime. Tout le monde sait com­

bien tu as scrupuleusement suivi les lois alimentaires. Ti

ne peux pas faire une telle faute et perdre le bénéfice de

tous tes efforts.

— Mais je crois que Jésus est le seul vrai Dieu, le Sau­

veur qui est mort pour nos péchés.

Je parlais avec douceur et respect, voulant éviter de

l'offenser car je l'aimais beaucoup.

Oncle Nandi prit solennellement la *Bhagavad-Gita* sur

l'étagère et dépouilla le livre de son enveloppe couleur

safran.

— Ecoute ce que dit *Krishna* au chapitre 4 : « Chaque

fois que la justice périt, alors je m'avance moi-même pour

protéger les bons et détruire les pécheurs. Je nais d'âge

en âge. » Il lisait lentement la phrase, surveillant mes réac­

tions.

— Il est donc clair que *Krishna* est revenu une fois sous

la forme de Jésus, poursuivit-il. Les hindous qui connais­

sent Jésus croient qu'il est un des dieux. Mais tu n'as pas

159

besoin de devenir chrétien parce que tu crois que Jésus

est un dieu. C'est bon pour les personnes qui sont nées

chrétiennes, mais toi, tu es né hindou. Crois à tout ce que

tu veux, mais ne change pas de religion. Il faut que tu

restes toujours un hindou.

— Je ne suis pas d'accord avec toi, répondis-je ferme­

ment, mais avec politesse. Jésus dit qu'il est le chemin et

non pas un chemin. Ceci élimine *Krishna* et tous les au­

tres. Il n'est pas venu pour détruire les pécheurs comme

*Krishna,* mais pour les sauver. Personne d'autre ne peut

sauver les pécheurs. Jésus n'est pas un dieu parmi d'au­

tres. Il est le seul vrai Dieu. Il est venu sur cette terre

comme homme, non pas simplement pour nous ensei­

gner comment vivre, mais pour mourir pour nos péchés.

Cela *Krishna* ne l'a jamais fait Jésus est ressuscité, mais

pas *Krishna,* ni *Rama,* ni *Shiva ;* en fait, ces trois divinités

n ont jamais existé. Enfin, je ne crois pas en la réincarna­

tion car la Bible dit : « Il est réservé aux hommes de mou­

rir une seule fois, après quoi vient le jugement »

Ma tante, toute triste, écoutait Elle avait de la peine à

retenir ses larmes. Oncle Nandi avait l'air très déçu. C'était

un homme sincère et doux que je respectais beaucoup,

mais il m était impossible de l'amener à réfléchir sur des

preuves, à examiner l'hindouisme avec logique, ou à ad­

mettre ses contradictions. Son grand souci était de m'em­

pêcher de briser la tradition dans laquelle j'étais né. Je

pouvais ajouter Jésus à ma liste de dieux, je pouvais

même être un athée, mais je devais garder le nom d'hin­

dou. Pour moi, il s'agissait de vérité et non de tradition.

Après une heure, je compris qu'il était inutile de poursui­

vre notre discussion. Nous étions tous les deux d'accord

pour que je rentre le jour-même : c'est ce que je fis.

Gosine, lui non plus ne comprenait pas pourquoi j'étais

devenu chrétien. Comme Nandi, il pensait que Jésus

n était qu un des millions de dieux qui existaient, l'un des

chemins qui menaient à *Brahman.*

160

— Moi, ce que je te dis, *bhai,* c'est que toutes les voies

mènent au même endroit, me répétait-il sans cesse.

J'essayais de raisonner avec lui, de lui expliquer que je

n'allais pas au même endroit que lui. Jésus avait demandé

aux Juifs de croire en lui, sinon « vous mourrez dans vos

péchés : où je suis, vous ne pouvez venir. » Il ne com­

prenait pas. Gosine n'était pas prêt à abandonner ses

croyances malgré tous mes arguments. Nous ne nous

comprenions plus et cela m'attristait profondément

Inévitablement, notre ami, le *pandit* Jankhi Prasad

Sharma Maharaj, devait lui aussi nous rendre visite pour

vérifier le bien-fondé des rumeurs et nous persuader

d'abandonner cette folie qu'était le christianisme. A peine

entré chez nous. Baba remarqua avec tristesse que notre

panthéon de dieux hindous, dont les images couvraient

d'habitude les murs, avait disparu. Il se laissa aller sur la

chaise qu'on lui offrait, respira profondément puis laissa

échapper un long soupir.

— Je ne comprends pas, dit-il tristement, pourquoi tout

le monde raconte ces mensonges sur vous ? On dit que

maintenant vous êtes tous chrétiens.

Des larmes coulaient de ses yeux.

— Je ne le crois pas, déclara-t-il avec énergie. Dites-moi

que ce n'est pas vrai. Le visage du vieillard que nous

aimions tant, devint tout soucieux.

— Mais c'est vrai, Baba ! répondit tante Revati en hindi.

Il se tourna vers moi, les yeux remplis de chagrin.

— Et ton père, qu'est-ce qu'il penserait ? Et toi, Rabin-

dranath Ji... je ne peux pas le croire ! Qui t'a fait du mal ?

Je sais que parfois les *pandits* ne sont pas honnêtes. Dis-

moi ce qui est arrivé ?

— Personne ne nous a fait du mal, Baba, répondis-je

promptement. Nous avons découvert que Jésus est la vé­

rité. Il nous a donné le pardon et la paix véritable. Il t'aime

aussi et est mort pour tes péchés. Toi aussi, tu peux

trouver le salut en lui.

161

Il me regardait, tout à fait décontenancé. Comme pour

moi auparavant, le pardon était une idée qu'il lui était im­

possible de comprendre. Tout troublé et embarrassé, il ne

savait que dire. Il s'adressa à Kumar et lui demanda :

— Et toi aussi ?

Kumar venait de rentrer d'Angleterre et nous avait

causé une grande surprise en nous annonçant qu'il était

devenu chrétien.

-—- Baba, répondit Kumar avec respect, tu sais que

j'étais un alcoolique et que je n'avais aucun espoir quand

j'ai quitté Trinidad. Les dieux hindous ne pouvaient rien

faire pour moi. Mon *karma* allait me faire descendre en­

core plus bas lors de ma prochaine réincarnation. Tu sais

que beaucoup de *pandits* sont dans la même situation et

leur religion ne les aide pas. J'espérais donc prendre un

nouveau départ à Londres. Imagine ma peur, quand un

ancien buveur, un de mes amis de Trinidad, vint me ren­

dre visite ! Mais tout de suite, j'ai vu qu'il avait changé. Il

me raconta qu'il était devenu chrétien et que Christ l'avait

délivré de I alcool. Je n'y croyais pas ; d'ailleurs sa religion

ne m intéressait pas. Il avait toujours été chrétien. Alors il

m a expliqué que beaucoup de personnes se donnent le

nom de chrétien parce qu'elles vont à l'église, mais en fait,

elles n ont jamais rencontré Christ et ne sont pas ses disci­

ples. Sa foi me faisait encore plus peur que son ancienne

passion pour 1 alcool ! Pour rester aimable avec lui, je lui

ai proposé de faire un tour de Londres avec moi. Comme

il avait été un excellent orateur à Trinidad, je l'ai d'abord

emmené à Hyde Park, au coin des orateurs. Après avoir

écouté différents discours, on s'approcha d'un groupe au­

quel un jeune homme parlait de Christ Quelque chose me

disait qu il annonçait la vérité. J'en étais certain, mais je ne

voulais pas écouter. Je revins à mon appartement : impos­

sible d oublier les paroles de mon ami et de ce jeune hom­

me. Je tombai à genoux, et je demandai à Christ de me

pardonner mes péchés et de venir en mon cœur comme

162

Seigneur et Sauveur. Je peux te dire avec *joie, que Jésus*

m a donné une paix parfaite et m'a transformé en une

nouvelle personne. Tu te souviens, quand Ma venait se

plaindre à toi de ma passion pour l'alcool et de mes dé­

penses folles pour acheter du whisky ? Aujourd'hui je

n'aime plus du tout l'alcool.

L'air incrédule, Baba regardait son ami qui avait tant

changé. Comme il ne disait plus rien, tante Revati se pen­

cha vers lui, fixa le visage du vieillard, et dit avec grand

sérieux :

— Baba, je vais te raconter ce qui m'est arrivé à moi.

J'étais dans la chambre de prière à dire mon *puja,* quand

soudain une voix me dit que tous les dieux que j'adorais

étaient de faux dieux. Puis, la même voix dit : «Je suis le

chemin, la vérité, et la vie : personne ne vient au Père que

par moi. » C'était Jésus qui me parlait Quelques jours

plus tard, je lui ai donné ma vie et il a fait de moi une nou­

velle personne. Le passé est effacé ; mes péchés sont par-

donnés et je sais que j'irai au ciel pour l'éternité ! Ecoute

les paroles de Jésus : « Car Dieu a tant aimé le monde

qu'il a donné son Fils Unique afin que quiconque croit en

lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. » Ce salut

est accordé aux gens de n'importe quelle caste et de n'im­

porte quelle nation. Il est aussi pour toi. Dieu te pardon­

nera et te donnera la vie étemelle si tu acceptes Christ

dans ton cœur et si tu mets ta confiance en lui.

Baba était trop stupéfait pour pouvoir parler. Il nous

regardait. Il avait perdu ses plus fidèles disciples. Lente­

ment, il se leva, l'air très déçu. Il restait poli, désirant

garder notre amitié, mais il contenait difficilement son

émotion. Nous étions très tristes en lui disant au revoir.

Depuis ce jour nous n'avons plus jamais revu Baba.

Les personnes qui s'étaient vantées que les hindous

étaient larges d'esprit, et qui avaient proclamé que l'hin­

douisme acceptait toutes les religions, furent les plus vio­

lentes à nous reprocher d'être devenus les disciples de

163

Christ. Plus on écoutait les arguments qu'on nous présen­

tait pour nous persuader de revenir à la religion de nos

pères, plus il devenait clair que la fidélité à une religion a

rarement pour racine un désir sincère de vérité. Générale­

ment, la religion n'est qu'un attachement émotif à une tra­

dition culturelle. Beaucoup d'hindous récitent toute leur

vie des *mantras* en *Sanskrit* sans en comprendre le sens.

Ceux qui venaient discuter avec nous ne savaient pas ex­

pliquer pourquoi ils étaient hindous ; ils disaient qu'ils

étaient nés hindous. Ils n'avaient aucune connaissance

des grandes doctrines de leur religion. Notre crime était

d'abandonner la religion de nos pères ; toutes les discus­

sions sur la vérité devenaient donc inutiles.

Curieusement, beaucoup de musulmans nous montrè­

rent la même haine, bien que nous n'ayons pas aban­

donné leur religion. Un ancien ami musulman, plein de

colère, me cria : « J'ai appris que tu as commencé à suivre

ce scélérat de Jésus ! » Le Coran affirme pourtant que

Jésus a vécu une vie pure et sans péché.

Au début, la colère et la haine qu'attirait sur nous le

nom de Jésus nous étonna. Tous ces gens avaient été nos

amis intimes. Plus tard, on apprit par la lecture des évan­

giles que Jésus avait dit à ses disciples qu'ils seraient haïs

de tous, à cause de son nom. Pourquoi pouvait-on haïr

Jésus et même le crucifier ? Il n'avait fait que du bien ! Ce­

pendant, il affirmait qu'il était le seul chemin vers Dieu :

c'est cela qui gênait les gens. Ils étaient furieux car ils sa­

vaient qu'ils devaient abandonner tous les rites religieux

et les sacrifices pour accepter uniquement la mort de

Christ pour leurs péchés. Leur haine envers Jésus se re­

porta sur nous, ses disciples.

— Vous êtes la honte et le déshonneur de la commu­

nauté hindoue ! Hypocrites ! Traîtres !

Cette voix si puissante me surprit et je courus à l'avant

de la véranda pour voir ce qui arrivait ! Krishna et Shanti

étaient déjà là. Une grosse voiture américaine était arrêtée

164

au bord de la route, tout près de notre maison. Un haut-

parleur était fixé à son toit. Un homme, assis sur le siège

arrière, parlait dans un micro. Son chauffeur attendait à

l'avant. Cet homme était l'une des plus grosses fortunes

de Trinidad ; il était *brahmane,* et l'un des chefs hindous.

— Vous vous êtes détournés des dieux et de la religion

de vos ancêtres. Un hindou ne peut pas faire pire chose !

Vous avez abandonné le meilleur *dharma* du monde ! Il

vous faudra payer pour ça !

Il avait, semblait-il, soigneusement préparé son dis­

cours et il en poursuivit la lecture pendant plusieurs minu­

tes, sur un ton furieux. Sans doute se réjouissait-il de voir

nos voisins se rassembler dans la rue pour l'écouter. En­

fin, dans un rugissement de moteur, la voiture prit la

route du nord et disparut

Oncle Déonarine et sa femme ne pouvaient plus sup­

porter un fardeau si lourd. Pour sa part, elle ne s'était ja­

mais bien entendue avec les autres femmes de la maison,

même avant notre conversion. Maintenant que nous

étions chrétiens, Déonarine et son épouse trouvaient la

vie insupportable en notre compagnie. Ils déménagèrent

Pour aller en classe, je devais faire un long trajet en au­

tobus chaque jour, et cela n'était pas commode. Grâce à

l'aide de Kumar, je trouvai une famille pour m'héberger,

tout près de Queen's Royal College. C'étaient des hin­

dous. Le lieu me convenait bien, mais la maison était sur­

peuplée. Il y avait deux chambres à coucher pour dix

personnes. Je dormais par terre, dans le salon, à côté du

fils aîné de la famille qui allait au même lycée que moi.

Devoir vivre au milieu des idoles et des images des dieux

hindous me rendait triste. Ces amis n'avaient pas encore

appris que j'étais devenu chrétien. Comme je manquais

chaque jour le *puja* familial, je dus finalement m'expliquer.

— Je suis devenu chrétien, leur dis-je un soir.

Les regards incrédules de toute la famille se fixèrent sur

moi. Le père se mit à rire croyant à une plaisanterie.

165

Quand il s'aperçut que je parlais sérieusement, il éclata en

colère.

 Tu veux dire que tu as abandonné la plus grande re­

ligion du monde pour devenir chrétien ; j'aurais pensé à

tout, sauf à cela ! me dit-il d'un ton moqueur. Pourquoi

as-tu fait cela ?

— Je cherchais la vérité et j'ai trouvé que Jésus est la

Vérité, le seul vrai Dieu, qui est mort pour mes péchés.

On s'efforça de me regagner à l'hindouisme, en vain.

Alors leur attitude changea. On m'accusa d'être infidèle à

la religion de mes ancêtres. Eux-mêmes, pourtant, ven­

daient de la viande de bœuf dans leur boutique, violant

les lois de l'hindouisme. Je ne leur en fis pas la remarque.

Presque chaque soir, le père revenait saoul à la maison.

Ses jurons, qui bafouaient le nom de Jésus étaient dirigés

contre moi, et il ne me laissait pas répondre. Une fois re­

devenu normal, il était correct Malgré la haine de la famille

contre les chrétiens, on essayait d'être hospitalier et gentil

envers moi.

L'hostilité des hommes n'était rien comparée à la tyran­

nie des démons. Eux ne faisaient preuve d'aucune gentil­

lesse. Dans la maison, j'étais entouré d'idoles aux visages

effroyables et je connaissais bien les puissances qui se ca­

chaient derrière ces masques grimaçants. J'aurais dû refu­

ser de rester en un tel endroit, mais à l'époque, je n'avais

pas le choix.

A l'école, ma vie était redevenue pénible. J'avais été

choisi comme chef par mes camarades hindous et je de­

vins soudain l'objet de plaisanteries sur Jésus. Même les

garçons que j'avais pris pour des chrétiens se retournè­

rent contre moi. Les persécutions devinrent insuppor­

tables. Une nuit, alors que j'étais couché au salon, les

puissances démoniaques m'attaquèrent et m'empêchè­

rent de dormir. Je me mis à prier à voix basse :

« Seigneur, pourquoi est-ce si dur d'être un de tes disci­

ples ? Je t'aime. Ta paix est dans mon cœur. Mais à l'école

166

et dans cette maison je suis tourmenté au-delà de ce que

je peux supporter. Est-ce que cela durera toujours ? » Je

m'endormis finalement, plein de tristesse.

A deux heures du matin environ, *je* sentis que quel­

qu'un me secouait. Surpris, je vis une personne habillée

de lumière éclatante, debout à côté de moi. Réveillé, je me

redressai et regardai. J'étais sûr que c'était Jésus, bien

qu'il ne ressemblât pas aux images que j'avais vues *de lui.*

Il étendit sa main et me dit doucement :

« Paix ! Je te donne ma paix ! » Aussitôt après, il dispa­

rut, et la chambre fut replongée dans l'obscurité. *Je* restai

encore assis un bon moment, m'assurant que j'étais bien

réveillé. J'avais envie de crier : Alléluia ! Je me recouchai,

les mains croisées sous ma tête, et par la foi, je contem­

plais le ciel en me réjouissant dans le Seigneur.

Cet événement raviva mon courage ; j'avais l'assurance

que Christ serait avec moi, me conduirait, me guiderait et

me protégerait. Je le croyais aussi auparavant et je faisais

déjà confiance à Christ. Mais maintenant, ma foi s'était

raffermie et les épreuves les plus pénibles ne pouvaient

plus l'ébranler. Cette assurance ne m'a jamais quitté et ne

me quittera jamais.

Imaginez ma joie, quand un jour, je vis, sur le tableau

d'affichage de l'école, qu'une réunion de Jeunesse pour

Christ se tiendrait dans la grande salle. *Je* n'avais jamais

entendu parler de ce mouvement, qui était pourtant le

plus important de Queen's Royal College. J'avais toujours

pensé que j'étais le seul vrai chrétien du collège. On me

reçut chaleureusement à la première réunion, et très vite,

j'eus de nombreux amis chrétiens. Mon meilleur ami fut

Brendan Bain, le fils d'un célèbre arbitre de cricket II était

aussi chrétien depuis peu. On priait et on étudiait la Bible

ensemble, on s'encourageait à vivre pour Christ et à an­

noncer Jésus aux autres. Par mon témoignage, et les réu­

nions hebdomadaires de Jeunesse pour Christ, nombre de

mes amis se convertirent à Christ Le plus difficile était de

167

convaincre les gens « nés » chrétiens qu'ils devaient naître

de nouveau.

Afin d'éviter les disputes avec la famille hindoue, j'ob­

tins la permission de travailler dans une salle de l'école,

jusque très tard le soir. Je passais la plupart de mon

temps à lire la Bible et à prier. Souvent je rentrais au mo­

ment où chacun se préparait à aller se coucher. Un an

plus tard, la maison des hindous fut rasée à cause d'un

nouveau projet de construction. Je fus obligé de déména­

ger. Mon second logis était beaucoup plus convenable. Il

était loin du collège mais Brendan me prêtait sa bicyclet­

te ; de plus, la propriétaire était chrétienne et m'encoura­

geait dans la foi.

Quand j'étais petit, j'avais bien des fois démonté et re­

monté ma montre. Je me mis à utiliser mes connaissances

pour réparer les montres de mes amis. Mes seuls outils

étaient une lame de rasoir, un petit couteau de poche et

une aiguille. Chaque vendredi soir, je me rendais au cen­

tre ville pour y acheter les pièces nécessaires. Bientôt ma

réputation de réparateur de montres grandit. Des étu­

diants, des professeurs, me donnaient leurs montres à

réparer et je gagnais suffisamment pour avoir de l'argent

de poche et pour payer une partie de ma pension.

En fin de semaine, je rentrais à Lutchman Singh Jonc­

tion où j'enseignais l'école du dimanche dans la petite

église, sous la maison. Krishna était devenu instituteur

dans une école primaire du gouvernement à San Fer­

nando. Shanti et lui revenaient aussi à la maison à la fin

de la semaine. On étudiait ensemble la Parole de Dieu, et

on partageait les expériences que nous avions faites avec

le Seigneur. Ma était un exemple pour nous, surtout dans

sa vie de prière. Nous nous aimions profondément et elle

passait avec moi de longs moments dans la prière pour

demander au Seigneur de me montrer ce que je devais

faire après mes examens.

Je voulais devenir médecin. Cette profession m'attirait

168

car je pensais pouvoir apporter de l'aide aux personnes

dans le besoin, et en même temps annoncer Christ à mes

patients. Peut-être aurais-je même la possibilité d'aller

étudier en Angleterre...

169

Chapitre 16

**Retrouvailles et séparation**

— Rabi, ta mère va revenir !

Tante Revati, qui lisait le courrier avec Ma, était tout

émue. Etait-ce possible ? Après onze ans d'absence ?

— Elle a écrit de Londres d'où elle a pris un bateau

pourTrinidad. Mais... C'est aujourd'hui qu'elle arrive !

Lari, qui était venu nous rendre visite des Etats-Unis, où

il travaillait à son doctorat, entendit nos voix. Il vint nous

rejoindre.

— A quelle heure arrive le bateau ? demanda-t-il. Il doit

déjà être à quai ; dépêchons-nous !

Ce fut une course folle vers le port. Quand notre voi­

ture y arriva, tous les passagers étaient déjà descendus du

bateau. Ma mère n'était pas là.

On revint à toute allure, on monta les escaliers en un

éclair et l'on fit irruption dans le salon. Elle était là ! Ma

mère, que je n'avais pas revue depuis l'âge de sept ans,

était debout près de la table et parlait à Ma. Elle avait un

air étonné, car elle était probablement surprise de voir sa

mère rajeunie et ayant retrouvé l'usage de ses jambes.

Ma mère reconnut Lari et ils s'embrassèrent ; puis ce

fut le tour de tante Revati. Je me tenais à la porte, regar­

dant ces émouvantes retrouvailles. J'avais pitié de ma

mère. Elle devait avoir déjà visité la maison et remarqué

que la chambre de prière était vide, que les dieux et les

images des divinités avaient disparu. Elle devait être pei­

née et peut-être redoutait-elle notre présence. Nous étions

tous chrétiens et elle, était restée une hindoue fervente.

170

Elle retrouvait sa maison, sa famille, cependant nous

étions devenus des étrangers pour elle.

Elle m'avait regardé sans me reconnaître. Elle demanda

enfin :

— Mais où est Rabi ?

Personne ne répondit.

— Qui est-ce ? dit-elle, en me désignant.

Tout le monde se taisait pour voir si elle me reconnaî­

trait. Le silence devenait pénible. Tante Revati dit :

— C'est Rabi !

Tout le monde s'était tourné vers moi ; je ne pouvais

plus me contenir. Je courus vers elle et l'embrassai. Elle

m'entoura d'un bras, mais froidement et sans aucune

émotion. On aurait dit que nous nous rencontrions pour

la première fois.

— Comme tu as grandi, Rab ! *je ne* t'aurais pas re­

connu !

En dépit de l'amour que je ressentais pour elle, il sem­

blait qu'un abîme nous séparait

— On a dû te manquer de peu, dit tante Revati. Depuis

combien de temps es-tu ici ?

— A peine un quart d'heure ; ce n'est pas grave...

— Je suis désolée, dit ma tante. Tu as été loin si long­

temps et à ton retour, personne n'est là pour t'accueillir.

— Oh, mais je sais que le courrier n'est pas régulier,

répondit ma mère en essuyant ses yeux.

Sa tristesse avait une autre raison que l'accueil râté que

nous lui avions réservé. Après onze années, je revoyais

enfin ma mère. Ce que je n'espérais plus, s'était quand

même produit. Nous avions beaucoup de choses à nous

dire, pourtant, incontestablement, il existait une barrière

entre nous. Ma mère était pleine d'éloges pour son *guru,*

*Baby Muktananda.* Elle avait vécu dans son temple et avait

obtenu le titre de maître en yoga. Elle parlait des grands

bienfaits qu'apportaient le contrôle du corps et les techni­

171

ques orientales de méditation. Nous savions que par ces

méthodes l'esprit de l'homme s'ouvre aux mauvais es­

prits, mais comment le lui dire ? Elle voulait discuter avec

moi de l'hindouisme, mais elle connaissait ma position et

nous préférions tous deux éviter les disputes.

Beaucoup de gens disent que l'hindouisme accepte tou­

tes les religions et que tous les hommes se rendent au

même endroit mais par des routes différentes. Les défen­

seurs de la tolérance et du syncrétisme religieux oublient

qu'il y a entre les religions des différences lourdes de

conséquences et qui affectent la vie même des hommes. Il

ne suffit pas d'oublier ces données avec légèreté, sous le

couvert d'une sympathie œcuménique. Ma mère suivait la

philosophie hindoue. Celle-ci affirme qu'il n'y a qu'une

Réalité, *Brahman,* et que par la loi du *karma,* l'homme doit

payer pour tous ses péchés passés.

Quant à nous, nous étions convaincus que le bien est

différent du mal, que le Créateur n'est pas semblable à sa

création, et nous avions connu le pardon accordé par

Jésus. Nous ne croyions plus en la réincarnation. Entre ces

convictions tout à fait opposées, nous ne pouvions trou­

ver un terrain d'entente. Aucun compromis n'était possi­

ble, à moins de nier que le langage et les idées aient un

sens. Ma mère avait beaucoup de peine à admettre que

nous n'étions plus hindous ; elle semblait perdue et dé­

concertée. Tout avait changé, sauf elle. Elle restait fidèle à

d anciennes traditions, nées d'une mythologie que nous

avions rejetée. Trois jours plus tard, elle se rendit à Port

d'Espagne. Elle accepta la position qu'on lui avait déjà

proposée avant son départ aux Indes, la plus élevée dans

le plus grand temple de Trinidad. Nous étions peinés de la

voir partir si rapidement, mais le mur qui nous séparait

était évident

— Il faut que tu viennes vivre au temple avec moi !

insista-t-elle avant son départ. Quand tu retourneras à

l'école, viens me voir. Nous pourrons partager un magnifi­

172

que appartement et tu ne seras pas loin de Queen's Royal

College !

Il était inutile de vouloir me persuader d'aller vivre dans

un tel endroit, même en compagnie de ma mère. Mais je

ne trouvais pas les mots pour le lui dire. La simple pers­

pective d'une visite au temple m'effrayait. J'étais sûr, sans

l'ombre d'un doute, que les idoles n'étaient que les mas­

ques des démons qui retenaient les adorateurs dans les

ténèbres spirituelles. Je me souviendrai toujours *de la* pre­

mière visite que je lui rendis. Quelqu'un m'introduisit dans

son appartement. A peine entré, je vis ma mère assise

dans la position du lotus, les mains jointes. Elle se tenait

devant un miroir et adorait son Moi. J'en eus le cœur

brisé. A l'un des murs était accroché un grand portrait de

son *guru Muktananda,* qu'elle adorait plusieurs fois par

jour.

Elle m'accueillit avec joie.

— Je suis heureuse que tu aies pu venir, Rabi. Je vais t

faire voir les lieux.

Elle m'emmena dans une chambre attenante à la sienne

et me dit :

— Regarde, je l'ai fait aménager pour toi. Quand vien-

dras-tu t'y installer ?

— Eh bien, je crois que cela m'allongerait beaucoup

trop le chemin de l'école...

— Cinq minutes de plus, c'est tout ! Elle était terrible­

ment déçue.

— Il faut que j'en parle d'abord à la famille qui m'hé­

berge.

Chaque fois que je la revoyais, elle renouvelait sa propo­

sition. Je ne savais que répondre, et j'essayais de gagner

du temps par des réponses vagues. Un refus catégorique

m'aurait semblé trop cruel. Elle devait terriblement souf­

frir. Sa grande ambition de me voir devenir un chef hin­

dou célèbre s'était écroulée. J'étais plutôt devenu une

source de gêne pour elle. Tous les hindous la révéraient

173

et quand elle voyageait à Trinidad pour donner des le­

çons, les chefs hindous lui demandaient de mes nouvelles.

Je nuisais à son honneur, je lui faisais honte.

Ma tristesse avait des causes plus profondes que ces

peines passagères. Je craignais pour sa destinée éternelle.

Elle servait avec ferveur les faux dieux. L'exemple de la

miséricorde de Dieu envers moi m'encourageait à prier

chaque jour pour ma mère. Dieu pouvait aussi se révéler à

elle. Elle était aveuglée par l'orgueil et aurait dû renoncer

à toute la dignité dont on l'entourait et subir la haine et le

mépris de la communauté hindoue ; c'était très difficile

pour elle. Une fois seulement, j'essayai de lui rappeler les

paroles de Jésus : « Je suis le chemin, la vérité et la vie ! »

— Mais je crois à cela, bien sûr ! Jésus explique que

chacun de nous est le chemin. Les *Védas* disent la même

chose : chaque personne a un autre *dharma* et chaque

homme doit chercher sa propre vérité en lui.

— Mais Maman, Jésus voulait dire que lui seul est le

chemin !

On échangea encore quelques propos brefs mais sans

profit, et puis l'on parla d'autre chose. Quelques-unes de

ses remarques me firent comprendre que ma mère n'était

pas heureuse et je continuais à prier pour qu'elle ressentît

une véritable faim de Dieu et cherchât le Seigneur.

Un après-midi, je lui rendis visite ; elle me salua et dit :

— Je pars dans quelques minutes au studio de télévi­

sion. Je suis contente que tu sois là. Veux-tu m'accompa­

gner ?

Je ne voulais pas assister à sa conférence sur l'hin­

douisme parce que je savais qu'elle allait me demander

mes impressions après l'enregistrement Finalement, je la

suivis.

Dans le studio, je regardais mère, devant la caméra, qui

parlait de l'efficacité du yoga et de la méditation pour ap­

porter la paix à l'esprit. Je savais qu'elle-même n'avait pas

atteint la paix dont elle parlait J'avais aussi essayé de si­

174

muler une paix intérieure, mais sans succès. La vraie paix

ne vient que d'une juste relation de l'homme avec son

Créateur. Ma mère ne connaissait pas encore cette dimen­

sion de la vie.

Quand l'émission fut diffusée, nous regardâmes ensem­

ble la télévision. A la fin, elle me demanda :

— Qu'est-ce que tu en penses ?

Si j'avais été encore un hindou, j'aurais été très fier;

mais à présent, le zèle religieux de ma mère et ses succès

me plongeaient dans une profonde tristesse. J'hésitai,

cherchant quelque chose à dire :

— Tu présentes bien à la télévision, Maman, ta voix est

agréable et tu as beaucoup d'aisance quand on te re­

garde.

Je lus une grande déception dans son regard. Elle s'at­

tendait à entendre autre chose. Cette fausse paix qui nous

évitait seulement des disputes ne pouvait la satisfaire

Quand donc abandonnerait-elle l'espoir de me voir reven

à l'hindouisme ?

Mes derniers examens terminés, on m'invita à parle

dans différentes églises de l'île. Krishna m'accompagnait

souvent. Nous étions très heureux de donner notre témoi­

gnage et de chanter ensemble. Devais-je continuer à vivre

ainsi ou aller à l'université ? Je priais souvent avec Ma et

tante Revati pour connaître la volonté de Dieu. Peu à peu,

chacun eut la conviction que le Seigneur me demandait de

partir en Angleterre. Je pensais y acquérir une formation

médicale, pour pouvoir aider plus tard les hommes qui

souffraient et leur parler de Christ

— Il y a une lettre d'Oncle Kumar pour toi, me dit un

jour tante Revati qui regardait le courrier.

Mon oncle était retourné à Londres quelques mois

avant l'arrivée de ma mère.

— Il m'invite à habiter avec lui à Londres ! m'excla­

mai-je.

Je venais de passer quatre jours dans la prière et le

175

jeûne cherchant la volonté de Dieu. La lettre me confir­

mait que Dieu me conduisait à Londres, cependant, je

n'avais pas d'argent pour le voyage. Si c'était la volonté

de Dieu, il me donnerait lui-même la somme nécessaire

pour le voyage.

Au début du mois de février 1967, j'appris qu'un pa­

quebot français, «Antilles», allait quitter Trinidad pour

Londres, le 14 du mois. J'avais la certitude que j'allais par­

tir avec ce bateau mais les jours passaient et l'état de mes

finances ne s'améliorait pas. Le matin du 12 février, je me

rendis à Port d'Espagne et obtins un passeport. J'allai im­

médiatement au Consulat Britannique pour demander un

visa.

— Nous ne pouvons pas vous accorder de visa ; il faut

d'abord nous fournir la preuve que vous emportez au

moins 1500 dollars avec vous. Je n'avais même pas la

somme pour payer le billet du bateau ! A ma sortie du

bureau, j'avais tout juste assez d'argent en poche pour

rentrer à la maison. A mon arrivée, trois dons d'argent

m'attendaient dont le total s'élevait exactement à 1500

dollars. A ma surprise, ma mère était l'un des généreux

donateurs. Cette aide inespérée me prouva que Dieu me

guidait, surtout que je n'avais parlé à personne de mes

besoins.

Le même soir, un autre ami proposa de m'avancer de

l'argent pour le voyage. C'était une autre confirmation de

Dieu. J'avais un logis à Londres, j'avais tout l'argent né­

cessaire pour voyager : la porte semblait grande ouverte

pour le départ. Ce soir-là, j'annonçai à ma famille :

— Je pars pour Londres le 14.

— Le 14 ! Mais c'est après demain !

— Comment pourras-tu faire tes préparatifs en si peu

de temps ?

— J'ai obtenu mon passeport aujourd'hui, et demain, j'irai

acheter le billet et demander mon visa, si Dieu le veut

J'ignorais qu'obtenir un visa n'était pas facile.

176

— Nous regrettons, mais nous ne pouvons pas vous

délivrer de visa, me répondit-on sèchement au consulat.

— Mais Monsieur, j'ai pourtant les 1500 dollars qu'on

m'a demandés !

— Cela ne vous donne pas automatiquement droit à un

visa.

— Et pourquoi ?

Il ne s'expliqua pas.

— Je regrette, mais je ne peux pas vous donner *de*

visa.

J'avais appris que le gouvernement britannique restrei­

gnait de plus en plus l'immigration. Le fonctionnaire feuil­

letait mon passeport. Il le posa sur le guichet Je le laissai

là et observai l'employé de l'autre côté de la vitre. Je priai

en moi :

« Seigneur, je te prie, interviens ! Fais-moi réussir ! »

Le fonctionnaire reprit le passeport et y mit le tampon

du visa.

« Merci, Seigneur ! » m'exclamai-je dans le secret de

mon cœur.

Ce soir-là, à mon retour, je trouvai des amis et des pa­

rents que Ma et tante Revati avaient invités pour une

réunion d'adieu. Ma mère était venue exprès de Port d'Es­

pagne. Nous étions tous très émus. Ma mère venait tout

juste de revenir des Indes et voilà que je partais. Je n'ai­

mais pas quitter Ma qui vieillissait Je me sentais aussi

très proche de tante Revati à cause de l'amour que Dieu

nous avait donné en Christ. Quand à Shanti et Krishna,

que de bons moments nous avions passés ensemble ! Il y

avait encore mes autres cousins, chrétiens eux aussi ; des

tantes, des oncles, et des cousins qui ne l'étaient pas...

Oncle Déonarine, qui avait été comme un père pour moi

n'était pas venu ce soir-là. Je ne voulais pas quitter toutes

ces personnes qui m'étaient si chères, mais je savais que

Dieu avait un plan et qu'il me guidait. J'écoutai les diffé­

rents discours, pleins de paroles affectueuses et sincères.

177

Les larmes aux yeux, tante Revati me dit qu'elle m'aimait

beaucoup et elle parla de notre bonne entente. Mon aide

lui manquerait. Je me souvenais du passé, bénissant Dieu

des transformations qu'il avait accomplies en chacun de

nous. Puis ce fut le tour de Ma et de nos voisins hindous.

Ils disaient qu'ils me respectaient car ils avaient remarqué

que je vivais différemment. Ma mère enfin se leva.

— Rabi est mon unique enfant et je suis heureuse

d'avoir un enfant comme lui.

Je n'en croyais pas mes oreilles ; je me mis à pleurer.

— Depuis mon retour à Trinidad, j'ai attentivement ob­

servé sa façon de vivre. Tout ce que je puis dire, c'est que

je suis contente de tout ce que j'ai vu. En fait, je l'admire

secrètement II y a quelque chose de particulier en lui, une

lumière qui brille.

Connaissant ma mère qui était si sobre en paroles,

j'appréciai d'autant plus ses propos. Je ne m'étais jamais

douté qu'elle pensait ainsi, et j'en fus très ému. Cela m'en­

couragea à persévérer dans la prière pour elle.

Elle n'avait pas remarqué mes qualités ou ma lumière,

mais uniquement la vie et l'amour de Christ versés en moi

par la nouvelle naissance. Elle n'avait pas fait l'éloge de

mes vertus. C'était Jésus qui était l'auteur du changement

Combien je désirais voir ma mère entrer, elle aussi, dans

cette vie nouvelle !

178

Chapitre 1 7

**L'Orient et l'Occident**

Je n'aurais jamais soupçonné qu'à Londres, ma vie al­

lait prendre un tour dramatique. Après les événements

qui m'arrivèrent, je compris que c'était le plan de Dieu et

qu'il les avait Lui-même préparés. Mais tout d'abord, une

tragédie frappa ma famille à Trinidad et je regrettais de ne

pas être là-bas pour consoler Ma.

Peu après mon arrivée à Londres, un télégramme m'an­

nonça une nouvelle terrible et inattendue. Oncle Déona-

rine, mon second père, était mort Comme Nana, il avai

été foudroyé brusquement par une crise cardiaque ; mai

à un beaucoup plus jeune âge, à trente-sept ans seule­

ment. Ma eut du mal à se remettre de ce choc.

Plus tard, je fus encouragé par des renseignements

qu'on me donna sur Déonarine. Sans que personne ne le

sût, mon oncle avait eu de longues discussions sur Christ

avec un jeune hindou converti au christianisme. Plus

d'une fois, Déonarine avait demandé : « S'il te plaît, prie

pour moi. » De plus, un jour, pendant un *puja,* mon oncle

s'était brusquement levé et avait quitté la pièce. Le *pandit*

et les autres assistants en étaient restés abasourdis. A

partir de ce moment, il avait toujours refusé d'assister à

d'autres *pujas.* J'espérais qu'onde Déonarine avait accepté

le Sauveur avant qu'il ne fut trop tard. Sa mort soudaine

me rappela combien notre vie est courte et fragile. J'étais

heureux d'avoir donné ma vie à Dieu et je voulais qu'il en

fasse ce qui lui plaisait car je lui faisais confiance.

Je travaillai dans une usine jusqu'à la rentrée des clas­

ses, puis j'entrai dans une école que m'avait recomman­

179

dée oncle Kumar, pour me préparer aux études médicales.

L'immoralité de mes camarades était effrayante. Ma posi­

tion de chrétien se fit connaître d'une façon simple et ino­

pinée. Le deuxième ou troisième jour, pendant le cours de

chimie, je m'étais assis au premier rang. Sur mon épingle

de cravate était inscrit en grandes lettres : « Jésus est mon

secours. » Au milieu de sa leçon, le professeur s'interrom­

pit soudain, se pencha vers moi, regardant de plus près

mon épingle de cravate.

— « Jésus est mon secours », dit-il d'un ton moqueur et

sarcastique. Vous y croyez vraiment ?

Je me levai et répondis d'un voix ferme :

— Oui, je le crois de tout mon cœur. Jésus m'a toujours

secouru.

— C'est étonnant, s'exclama le professeur.

J'entendais les murmures de surprise de certains étu­

diants qui semblaient se demander comment un de leurs

amarades de classe pouvait croire en la Bible, surtout un

itudiant indien. La nouvelle se répandit dans toute l'école.

On m'avait repéré.

Parfois, à peine étais-je assis pour déjeuner que quinze

ou vingt étudiants de nationalités différentes apportaient

leurs chaises et s'asseyaient autour de ma table. Les ques­

tions fusaient aussitôt : Est-ce que tu crois vraiment en

Dieu ? Pourquoi ? Et l'évolution ? La science a tout expli­

qué, pourquoi as-tu encore besoin de Dieu ? Comment

peux-tu croire en la résurrection ? Pourquoi rejettes-tu la

réincarnation ? Certains ne parlaient que par plaisir de la

contradiction ou pour discuter, mais d'autres cherchaient

la vérité. Je tirais toujours mes réponses de la Parole de

Dieu. Je discutais de tous les sujets, de la science, de la re­

ligion, de la politique, de la psychologie, mais mon seul

but était toujours d'amener ces étudiants à Christ. Cer­

tains reçurent Christ pour leur Sauveur.

Mes études me donnaient beaucoup de travail, ainsi

que ma classe d'école du dimanche qui grandissait en

180

nombre. Mais je prenais le temps d'aller régulièrement à

Hyde Park, à Picadilly Circus et Portobello Road pour par­

ler de Christ aux personnes que *je* rencontrais. Je fis une

étonnante découverte parmi les drogués. Certains avaient

eu exactement les mêmes expériences que moi, quand *je*

pratiquais le yoga et la méditation. Tout surpris, je les

écoutais décrire « le monde merveilleux et plein de paix »

que le L.S.D. leur avait fait connaître. Ce monde, avec ses

visions et sa musique psychédélique, m'était tout à fait

familier. Bien sûr, il y avait les mauvais « trips », mais la

plupart des drogués ne tenaient pas compte de ces aver­

tissements, comme moi-même quand je pratiquais le

yoga.

« J'ai contemplé d'autres mondes et des créatures

étranges, j'ai vu des couleurs psychédéliques et je me suis

senti uni à tout l'univers, j'ai senti que j'étais Dieu. Je n'a’

pas utilisé de drogues pour cela. J'ai pratiqué la médit

tion transcendantale. C'était un mensonge, une ruse d<

mauvais esprits qui s'emparaient de mon intelligence dè

que je m'abandonnais. On vous trompe. Le seul chemin,

pour trouver la paix et l'épanouissement que vous cher­

chez, est Jésus-Christ. » Tel était le genre de propos que je

tenais aux drogués qui m'écoutaient d'autant plus facile­

ment que j'avais fait les mêmes expériences qu'eux.

Je rendais parfois visite à un drogué pour lui parler de

Christ Un jour, à mon arrivée chez lui, je trouvai la porte

de son appartement grande ouverte. Comme personne ne

me répondait, j'entrai. Une violente musique de rock

résonnait dans la chambre illuminée de lumières psyché­

déliques. Mon ami tournait au centre de la pièce, avec

d'étranges contorsions et des mouvements du corps et

des bras qui m'étaient familiers.

— Pat ! criai-je.

Mais semblable à mon père qui avait ignoré ma pré­

sence pendant huit ans, il ne m'entendait pas. Je l'appelai

encore plus fort à plusieurs reprises. Ce fut en vain. La

181

drogue l'avait emporté dans un autre monde où il faisait

un voyage semblable à ceux que j'avais faits grâce au

yoga.

De retour chez moi, je priai Dieu pour mon ami. J'avais

été bouleversé de constater que ses mouvements étaient

identiques à ceux des danseuses dans les temples hin­

dous. De fait, au travers de ses expériences de drogué,

Pat s'était intéressé peu à peu à l'hindouisme. J'étais triste

de voir qu'il vendait son âme et détruisait son corps en

échange d'expériences démoniaques. Un autre drogué

rendait visite à ses amis qui vivaient dans l'immeuble

d'oncle Kumar. C'était un brillant diplômé de Cambridge,

nommé Michael, et de plus un grand musicien. Il aimait

jouer de la musique classique sur le piano qu'oncle Kumar

avait placé dans un corridor. Je l'écoutais, et parfois, nous

avions de longues conversations. Michael n'avait jamais

étudié l'hindouisme et n'avait jamais parlé à des hindous,

mais sa conception de Dieu, de l'univers, et de la vie de

l'homme ressemblait en tout point à celle que j'avais eue

comme yogi. La drogue l'avait amené à la philosophie hin­

doue.

Je me mis à réfléchir et à prier au sujet de cette identité

d'expérience entre un drogué et un *yogi.* La drogue et la

méditation menaient au même but. J'appris que la drogue

provoquait des altérations de la conscience, semblables à

celles entraînées par la méditation. Les démons pouvaient

alors manipuler à leur guise le cerveau et simuler dans

l'esprit de l'homme toutes sortes d'expériences menson­

gères. Les mauvais esprits, qui m'avaient entraîné dans

une méditation toujours plus profonde pour se rendre

maîtres de moi, utilisaient aussi les drogues ; au travers

d'elles, ils réalisaient les mêmes intentions diaboliques. Je

compris que ces drogues, la méditation, l'amour libre, la

révolte des jeunes, proclamés par le mouvement hippie

qui apparaissait alors, étaient les différentes pièces d'une

même stratégie diabolique. Elle se traduisait aussi par un

182

certain type de musique, celle des Beatles et des Rolling

Stones par exemple. Je me souviens d'un concert des Rol­

ling Stones à Hyde Park devant 25 000 personnes. C'était

après la mort de Brian Jones, le guitariste du groupe, qui

avait succombé à une dose excessive de drogue. Les spec­

tateurs étaient aussi drogués de musique que de hachisch

ou de L.S.D. Je découvris aussi que tout le courant de

contre-culture lié aux drogues, à la révolution et la musi­

que rock, avait une philosophie hindoue. On y trouvait les

mêmes mensonges : l'unité de toutes vies, la nourriture

végétarienne, la montée dans l'union avec l'univers, suivre

sa propre voie.\* Les milliers de gens qui fuyaient la société

ne se droguaient pas seulement, mais ils faisaient

également de la méditation transcendantale et d'autres

formes de yoga. Toute leur pensée était imprégnée de

mystique orientale. Ils croyaient en la réincarnation, qui

est inconciliable avec la résurrection de Christ. Peu à peu ,

il m'apparut que Satan essayait vraiment d'envahir l'Occi

dent par ce mysticisme de l'Orient Peu de chrétiens ei

étaient conscients et prêts à lutter. J'étais un ancien hin­

dou ; peut-être Dieu voulait-il se servir de moi pour avertir

les milliers de personnes en Occident qui se tournaient

vers les philosophies orientales. Je priais pour connaître

sa volonté.

Dieu avait un plan très clair pour ma vie, mais je ne

comprenais pas encore bien dans quelle direction il me

conduisait J'avais une grande joie, car je le voyais pour­

voir à mes besoins, me guider sûrement et me protéger.

Le Bon Berger du Psaume 23 était le sujet du premier ser­

\* L'hindouisme enseigne que chaque homme a un *dharma*

différent Le *dharma,* ou règle de vie, doit être découvert

par chacun personnellement II n'y a aucune loi unique qui

s'appliquerait à tous. *Krishna* a enseigné que l'on peut sui­

vre n'importe quel chemin, suivre sa propre voie, et finale­

ment parvenir à lui.

183

mon que j'avais entendu. Dieu me montrait que j'étais

l'une de ses brebis et qu'il veillait sur moi.

Un matin, je devais me rendre à l'école pour passer des

examens, mais je n'avais pas d'argent, ni pour le bus ni

pour le métro. Comme d'habitude, je priai Dieu de m'aider

puis je me rendis à l'arrêt d'autobus. Juste avant l'arrivée

du bus, une femme s'approcha de moi et me glissa dans

la main un billet de cinq livres, en insistant pour que je

l'accepte. Elle voulait me montrer sa reconnaissance parce

que j'avais amené son mari à Christ, quelques semaines

auparavant. Elle ne pouvait savoir que j'avais besoin d'ar­

gent; le Seigneur seul l'avait amenée vers moi, juste au

bon moment.

Un autre matin, alors que je me préparais à partir en

cours, je me sentis obligé de regagner ma chambre et de

prier Dieu pour qu'il me protège. Peu après, j'étais à l'ar­

rêt du bus. Je décidai de monter dans le bus numéro 6 qui

venait d'arriver, bien que mon bus habituel, le numéro 52,

suivait de quelques secondes. Sans comprendre pourquoi,

je sautai d'un bond sur la plateforme arrière. On venait

juste de quitter l'arrêt, quand j'entendis un crissement de

pneus horrible. Je me retournai et vis une voiture folle qui

fauchait la queue de personnes. Je sautai du bus pour ap­

porter de l'aide. J'aurais pu être l'une de ces personnes,

tuées ou mourantes. Affligé par ce spectacle atroce, je re­

merciai Dieu d'avoir gardé ma vie. Sans doute me réser­

vait-il une tâche. Le lendemain, tous les journaux parlaient

de cette tragédie. Il y avait eu sept morts et six blessés

graves.

Chaque fois que je le pouvais, j'écoutais l'évangéliste

Billy Graham à la radio. J'aimais ses messages qui m'inter­

pellaient et m'apportaient beaucoup d'aide. Au début de

1970, il annonça qu'une campagne d'évangélisation au­

rait lieu dans la ville de Dortmund en Allemagne. Elle allait

être retransmise « d'Amsterdam à Zagreb », en circuit

fermé de télévision, vers les stades de trente-neuf villes,

184

dans onze pays différents. Billy Graham demandait aux

chrétiens d'Europe de s'unir pour travailler à ce grand pro­

jet. Je demandais à Dieu d'envoyer les milliers de gens

nécessaires à cette tâche, mais je sentais que prier n'était

pas suffisant. Devais-je quitter mon école et aller à Dort-

mund ? Cela ne semblait pas très raisonnable. J'étais dans

ma troisième année d'études et impatient *de* devenir mé­

decin.

Je me souvins alors des premiers jours où j'étais

devenu chrétien. Tout au début déjà, j'avais voulu annon­

cer Christ au monde. Au lycée, j'avais prié Dieu : « Sei­

gneur, permets que je proclame l'évangile à des millions

de personnes ! « Ma prière semblait irréalisable car il n'y

avait pas autant de gens à Trinidad ; mais je croyais que

Dieu pouvait exaucer ma demande. Oswald J. Smith vint

tenir des réunions à Port d'Espagne. Je me rappelai du

tract que j'avais reçu à l'hôpital et où était inscrit son nom

J'allais assister à ses réunions. Le dernier soir, il avait fa

un appel. Tous ceux qui voulaient se consacrer à plei

temps au travail du Seigneur devaient se rendre dans l'ai

rière salle. Quelques personnes avaient répondu, mais el­

les étaient déjà âgées et peu d'années leur restaient pour

servir le Seigneur.

— Je crois qu'il y a ici un jeune homme que Dieu ap­

pelle, dit le Dr. Smith très sérieusement. Dieu veut se ser­

vir de lui pour amener des milliers de personnes à Christ.

Attendons encore une minute.

Personne ne bougeait Je priais avec ferveur : « Sei­

gneur, je ne sais pas si je suis ce jeune homme ... mais

j'aimerais l'être ! Je me levai et me rendis à l'arrière salle.

Après avoir prié avec le Dr. Smith, je pensais que je de­

viendrais un évangéliste. Mais j'étais encore très jeune. A

présent, j'avais vingt-deux ans.

Billy Graham vint *à* Londres et il renouvela son appel

d'aide pour la campagne d'évangélisation de Dortmund.

Je continuai à prier et alors je sentis que le Seigneur me

185

parlait: « Rabi, le moment est venu ! » Je lui répondis :

« Oui, Seigneur. »

Cette décision si rapide et si facile allait changer tout le

cours de ma vie. J'ignorais mon avenir, mais j'avais appris

à faire confiance à Dieu et mon coeur était en paix. J'étais

certain d'avoir fait un choix définitif. Je ne deviendrais

jamais médecin. Le regret d'abandonner mes études s'ef­

faça à la pensée que le Bon Berger conduirait chacun de

mes pas. Il me ferait faire un pas après l'autre.

Cette même nuit, j'eus un rêve semblable à celui que le

Seigneur m'avait donné peu après ma conversion. Je me

trouvais dans un champ vert et luxuriant avec Jésus à mes

côtés. Il me prit par la main et me conduisit en haut d'une

colline herbeuse. Au sommet, je vis des milliers de per­

sonnes groupées sur l'autre flanc de la colline et qui atten­

daient. Jésus me les montra et me dit : « Prêche ! » Je

m'éveillai avec ce rêve encore tout frais dans ma mé­

moire, et qui confirmait ma décision.

J'allai voir oncle Kumar le matin même :

— Dieu me demande d'aller en Allemagne pour appor­

ter de l'aide aux réunions de Billy Graham, à Dortmund. Je

pars dans quelques jours.

— Mais c'est en plein au milieu de tes études ! Com­

bien de temps seras-tu parti ?

Comment lui dire que j'abandonnais mon projet de

devenir médecin, alors qu'il m'y avait tant encouragé ?

— Je ne sais pas, répondis-je, espérant qu'il ne m'inter­

rogerait pas plus en détail.

Il sembla satisfait Plus tard, il serait plus facile de tout

lui expliquer.

Je gardai un vêtement de rechange, quelques livres,

puis distribuai le reste de mes affaires. Je dis au revoir à

mon onde, à la ville de Londres, et à la carrière que je

pensais entreprendre. Une minuscule valise à la main, et

possédant à peine assez d'argent pour subsister une se­

maine, je pris le train pour Dortmund. Je ne parlais pas un

186

mot d allemand et ne connaissais personne en Allemagne.

J'étais comme un petit enfant qui part pour un long voya­

ge, en se remettant entièrement à son père.

Je me sentais perdu au milieu de cette foule de gens,

au langage étrange et qui marchaient d'un pas pressé

dans les rues bondées de Dortmund. Dieu me conduisit

droit au bureau de la Croisade Billy Graham, bien que *je*

n'en connus pas l'adresse. A l'entrée, je fus accueilli par

un Allemand qui s'exprimait parfaitement en anglais. On

aurait dit qu'il m'attendait.

— Bonjour ! Vous venez des Indes ?

— Non, je viens de Londres, mais je suis un Indien natif

de Trinidad.

— Où logez-vous ?

— J'ai passé la nuit dernière dans un hôtel.

— Oh ! On ne va pas vous laisser dans un hôtel ! Je

vais chercher quelqu'un qui vous hébergera. Et bientôt,

on vous servira un bon repas chaud.

Je fus hébergé dans une magnifique maison, toute pro­

che d'une grande église, la Marien-Kirche. Je n'aurais pu

trouver d'hôtes plus gentils, les Klitschke. Bien vite, j'ou­

bliai que j'étais un étranger.

Billy Graham fut accueilli par une réception à laquelle

participèrent des dirigeants chrétiens de toute l'Europe.

Elle eut lieu dans une salle, à côté de la maison des

Klitschke. J'étais entouré d'Allemands à la mine prospère,

impeccablement habillés, et, dans mon vieux costume

bon marché qui était fait pour les pays tropicaux, je me

sentais mal à l'aise. Pour la première fois, beaucoup de

ces personnes rencontraient un hindou converti et, mal­

gré mon aspect, cela me rendit vite célèbre. On m'invita à

visiter des églises d'Europe pour raconter l'histoire de ma

conversion à Christ Tout cela était bien grisant pour un

campagnard de la minuscule île de Trinidad. Un jour, le

Docteur Von Steiglitz, un des organisateurs des réunions

de Dortmund, me présenta à Billy Graham.

187

— Rabi, j'ai prêché l'évangile dans ton pays quand tu

étais encore un tout petit garçon, me dit I évangéliste.

Je repensais à ces paroles pendant des jours. Cet

homme avait prêché l'évangile dans mon pays, avant que

je ne sois chrétien et il le prêchait encore dans le monde

entier. Serait-il possible, qu'un jour, par la grâce de Dieu,

j'annonce la bonne nouvelle de l'amour de Christ dans de

nombreux pays, et surtout aux Indes ? Cet espoir me

semblait démesuré.

A Dortmund, comme à Londres, j'étais attiré par les

hippies qui se droguaient. On me posait des questions sur

le sens de la vie, l'existence de Dieu et l'on pensait que

j'étais capable d'aider en raison de mon passé dans l'hin­

douisme. Eux-mêmes me disaient que le L.S.D. leur faisait

faire des voyages de l'esprit semblables aux expériences

mystiques orientales. Comme les drogués d'Angleterre,

les drogués d'Allemagne adoptaient une philosophie hin­

doue de la vie. Ils voyaient pourtant qu'elle n'apportait

pas une réponse aux questions essentielles et ils me de­

mandaient de l'aide pour trouver la vérité. Grâce à mes

expériences passées, je pouvais leur donner de bons

conseils, mais je ressentais la nécessité d'une bonne for­

mation théologique. J'avais toujours été contre les sé­

minaires parce que je trouvais qu'on y traitait la Bible

comme un livre de classe, alors que pour moi, la Bible

était la Parole de Dieu révélée par le Saint-Esprit. J'avais

besoin d'étudier systématiquement la Bible et je priai Dieu

de me guider.

Lors de la première soirée, au milieu de son sermon

inaugural, Billy Graham dit : «Vous les jeunes gens, je

voudrais vous encourager à aller dans un bon institut bi­

blique. Il vous faut acquérir une solide formation de base

pour le travail auquel Dieu vous appelle. »

Ces paroles m'allèrent droit au cœur. Je renouvelai sur

le champ ma consécration au Seigneur. Plus tard, je priai à

genoux dans ma chambre : « Seigneur, prends ma vie et

188

utilise-moi. Je ne peux rien te rendre en échange du salut,

mais je veux te servir. Prépare-moi à faire une œuvre utile

qui puisse amener un grand nombre de personnes à la vie

éternelle. Sers-toi totalement de moi. » J'eus la conviction

que Dieu me demandait d'aller au London Bible College.

Le jour suivant, j'écrivis au Collège pour demander un for­

mulaire d'inscription.

A Dortmund, on me parla beaucoup d'un jeune étu­

diant de la Brake Bible School, en Allemagne du Nord et

l'on me conseilla de le rencontrer. « Vous avez la même vi­

sion et le même enthousiasme, » disait-on. On racontait à

Heinz Strupler la même chose à mon sujet Finalement,

nous nous rencontrâmes. Nous ne parlions pas la même

langue et notre entretien fut bref. Nous ne savions pas

que Dieu avait prévu de nous faire travailler ensemble à

son service dans les années qui allaient suivre. Nous au­

rions été étonnés de savoir que, très vite, nos chemins

allaient à nouveau se croiser.

189

Chapitre 18

**Livrés à la mort, mais vivants**

Je voyageais en Suisse et en Autriche pour y visiter les

amis rencontrés à Dortmund. C'était le printemps et je tra­

versais des paysages dont je n'aurais jamais pu imaginer

la beauté. Les arbres avaient de nouvelles pousses et

l'herbe reprenait sa teinte verte. Autour des lacs, dans les

parcs, poussaient des fleurs multicolores que je n'avais ja­

mais vues auparavant. Les Alpes, encore couvertes de

leur manteau d'hiver, dominaient de leur majesté calme

cette effervescence printanière, et la rendaient encore plus

agréable. Mon cœur éclatait de joie et de reconnaissance

mvers Dieu, ce merveilleux Artiste et Créateur. J'arrivai

.in jour à Zurich, attiré par toutes les histoires que j'avais

entendues sur les drogués. Ils avaient fait de cette ville

leur capitale. On m'avait donné l'adresse d'une maison de

vieillards dans laquelle se tenaient des réunions pour les

hippies, au sous-sol. A mon arrivée, j'y trouvai un homme

très âgé, mais dynamique, qui dirigeait une étude bibli­

que. Après la réunion, un jeune homme me souhaita la

bienvenue en anglais.

— Je suis Martin Heddinger, me dit-il avec un sourire

amical et en jetant un coup d'œil sur ma valise. J'espère

que vous n'avez pas encore décidé où loger car j'aimerais

que vous restiez dans notre famille.

— Vos parents seront d'accord ?

— Je vais leur passer un coup de téléphone pour les

avertir. Ils aimeraient que vous restiez avec nous aussi

longtemps que possible.

Les Heddinger étaient aussi aimables et hospitaliers

190

que les Klitschke. Ils me réservèrent un accueil extraordi­

naire ; I amour de Christ habitait en eux et je pus bientôt

appeler les parents de Martin, Maman et Papa, comme

lui-même le faisait. Ils me traitaient comme leur propre

fils.

Deux semaines après mon arrivée à Zurich, Heinz

Strupler arriva en ville avec quatre autres étudiants *de la*

Brake Bible School, et sa fiancée, Anne-Lise. Ils étaient ve­

nus à Zurich pour travailler parmi les hippies. Heinz parta­

geait mon souci d'aider ces jeunes gens attirés, au travers

des drogues, par le mysticisme oriental. Il voulait aussi re­

cruter de jeunes chrétiens pour évangéliser. C'était égale­

ment l'une de mes préoccupations.

— Quand j'étais à l'école biblique, je participais pen­

dant l'été à Opération Mobilisation, me dit Heinz par l'in­

termédiaire d'un interprète qui faisait de grands gestes en

parlant

— O.M. forme des jeunes gens à travers le monde pour

prêcher dans les rues et aller de porte en porte vendre des

Bibles et des livres chrétiens. Ils aident ainsi les églises lo­

cales à évangéliser leur propre pays. Maintenant que j'ai

mon diplôme, je veux consacrer ma vie à cette tâche.

C'est le travail de tout chrétien, ajouta-t-il de sa voix toni­

truante. Il parlait toujours ainsi quand il s'enthousiasmait,

ce qui était fréquent Heinz avait un fin sens de l'humour

et tout à coup, on pouvait le voir éclater de rire. Mais ha­

bituellement, son visage était sérieux, entouré de cheveux

blonds ébouriffés et d'une courte barbe. J'avais rarement

rencontré une personne aussi ardente et pleine de zèle

pour Christ.

— Je n'étais pas toujours comme cela, me dit Heinz. Tu

connais les Suisses ; ils sont lents à s'enthousiasmer et à

bouger. Quand je suis devenu chrétien, il y a quelques an­

nées, Christ m'a complètement changé et je veux que tout

le monde sache ce que Christ peut faire.

Il donna un coup de poing dans sa main ouverte.

191

— Oui, c'est ce que je veux. Il faut que les églises de

Suisse se réveillent ! La plupart des gens qui se disent

chrétiens ne sont pas nés de nouveau. L'Europe est un

véritable champ de mission. En Afrique, l'église est plus

forte qu'ici ; il y a là-bas un pourcentage plus élevé de

chrétiens qu'en Allemagne, en France ou en Autriche.

Heinz était un homme d'action, un grand organisateur.

11 ne remettait rien au lendemain. Mais il ne faisait rien par

ses propres forces ou par son zèle. Il voulait d'abord

connaître la volonté de Dieu et il s'appuyait sur la puis­

sance du Saint-Esprit. Tous les sept, nous passâmes une

semaine dans la prière et le jeûne, cherchant la volonté de

Dieu. Bientôt, chacun de nous eut la conviction que le Sei­

gneur voulait commencer un travail solide dans les mi­

lieux que les églises de Zurich délaissaient totalement.

Nous étions d'accord pour nous placer sous la direction

d'O.M. et pour mettre notre équipe à sa disposition. Pour

toutes richesses, en dehors de l'amour que Christ avait

mis dans nos cœurs, nous n'avions qu'un peu d'argent de

poche et la Simca en panne d'Anne-Lise.

Recruter des chrétiens qui accepteraient de venir tra­

vailler avec O.M. n'était pas facile. Peu d'entre eux étaient

prêts à quitter une maison confortable ou à se priver de

gros salaires. Il était beaucoup plus aisé de demander à

un ancien drogué ou à une prostituée convertie de deve­

nir de vrais disciples de Christ, que de réveiller quelqu'un

qui avait fréquenté une église toute sa vie. Au début, nous

avions du mal à être acceptés dans les églises. Les pas­

teurs pensaient que nous venions leur enlever la jeunesse

car beaucoup de jeunes partaient dans des écoles bibli­

ques ou des missions, après nous avoir rencontrés. On

m'invitait à rendre témoignage de ma conversion, mais

peu de chrétiens souhaitaient écouter un message qui

troublait leur vie douillette. C'est pourtant ce que provo­

quait toujours le récit de ma vie.

Dès le début, je travaillais nuit et jour. Pendant la jour­

192

née, deux ou trois d'entre nous parcouraient les bars et

les quartiers des hippies. Nous essayions de les convain­

cre d'abandonner l'alcool, les drogues, l'immoralité, et

nous partagions avec eux la bonne nouvelle *de* Christ

Nous leur disions que Christ leur donnerait le *pouvoir de*

tout laisser s'ils l'acceptaient comme Sauveur. Très vite,

nous nous trouvâmes, aussi aux prises avec des prosti­

tuées, des homosexuels, des criminels. Les drogués en

sont réduits à ces états pour se procurer de la drogue.

Quelle joie de voir des vies ruinées transformées par *la*

puissance du Saint-Esprit !

Chaque soir, certains jeunes rencontrés dans les rues,

venaient à notre local, au sous-sol. Je leur expliquais com­

ment et pourquoi j'étais devenu chrétien et je leur annon­

çais l'évangile. Martin Heddinger me traduisait Parfois, à

la fin de la réunion, nous poussions les tables contre un

mur et les hippies s'étendaient sur le sol pour dormir car

ils n'avaient pas d'autres lieux où aller. Je passais souvent

la nuit là, avec une trentaine d'entre eux ou même plus.

La pièce était pleine d'odeurs infectes car certains hippies

ne s'étaient pas lavés depuis des mois. De temps en

temps, l'un ou l'autre devenait comme fou à cause d'un

« flashback » de L.S.D.

Pour beaucoup de ces jeunes, Zurich n'était qu'une

étape sur la route de la drogue qui les conduisait en Tur­

quie, en Iran, en Afghanistan, au Pakistan, et finalement à

Goa, aux Indes. Certains désiraient s'établir dans un tem­

ple hindou et étudier sous la direction d'un *guru ;* d'autres

s'intéressaient au *zen ou* à des formes différentes d'hin­

douisme. Mais les résultats étaient les mêmes : croyance

en la réincarnation et possession par les esprits. Beau­

coup, tués par une dose trop forte ou par la maladie, ne

revenaient jamais de leur odyssée. Les paradis qu'ils espé­

raient trouver aux Indes s'avéraient être la porte de

l'Enfer.

Chaque soir, je demandais aux drogués de donner leur

193

cœur à Christ. Je me sentais responsable de leur salut.

Certains acceptaient, d'autres refusaient. Tous cependant

paraissaient fascinés d'entendre comment un hindou

religieux était devenu disciple de Jésus, le Messie. Je dis­

cutais, j'argumentais à partir de la Bible et de nos expé­

riences identiques. Je leur expliquais que la drogue et la

méditation ouvraient leur intelligence aux mauvais esprits,

et que les merveilleuses expériences du L.S.D. ou de la

méditation étaient des ruses de démons qui voulaient les

enfoncer dans la drogue. Détromper des gens si habile­

ment séduits était une dure entreprise.

Je rencontrais des cas déchirants. Je n'oublierai jamais

Peter, un garçon brillant, issu d'une famille riche. Il haïs­

sait son père qui ne s'intéressait qu'aux affaires, aux suc­

cès, aux villas, aux voitures et aux plaisirs. Peter sentait

qu'il devait y avoir un autre sens à la vie. Son père était lié

au matérialisme, mais lui-même était prisonnier des dro­

gues et de l'immoralité. Peter, l'athée, finit par être

convaincu que Dieu existait et que Jésus-Christ était le

Sauveur. Sans cesse, j'essayais de l'amener à accepter

Christ Mais il remettait toujours à plus tard le moment de

sa décision.

Un soir, je l'exhortai à ne plus tarder.

— Peter, tous tes arguments intellectuels ne sont

qu'une excuse. Ton problème n'est pas un problème intel­

lectuel mais moral. Tu connais la vérité et il faut que tu te

décides à vivre selon cette vérité. Je ne peux pas décider

pour toi. Tel que tu es, sans Christ, ta vie n'a pas de but,

ni de sens. Dans la vie, tu décides si tu veux aller à l'école

ou non, si tu vas travailler ou te droguer ; si tu aimes ou si

tu hais, et tu dois aussi te décider à accepter ou à rejeter

Christ C'est Christ ou Satan, la vie éternelle ou la mort

éternelle. Tu ne peux pas échapper au choix ; il n'y a pas

de neutralité possible. Tu dois décider.

Le lendemain, Peter se suicida d'un coup de fusil dans

la tête. J'en fus effondré. S'était-il tué à cause de mes pa-

194

rôles ? Avais-je mal parlé ? Devais-je arrêter mon travail

parmi les drogués ? Est-ce que cela allait se reproduire ?

Je fus tellement découragé que *je m'arrêtais de prêcher*

pendant plusieurs jours. J'endurais un véritable supplice.

Le souvenir du suicide de Peter et la pensée que j'en étais

responsable me poursuivaient Après avoir beaucoup prié,

Dieu me montra que je n'avais pas offert la mort à Peter,

mais la vie. Celui qui rejette Christ choisit la mort, même

sans s'appuyer le canon d'un fusil contre la tempe. Beau­

coup de personnes se détruisaient par la drogue, l'alcool

et les perversions sexuelles. D'autres choisissaient une

nouvelle vie avec Christ Rester silencieux ou donner la

fausse illusion que la décision n'était pas urgente, n'aide­

rait personne. Le souvenir de Peter continuait à me faire

souffrir. D'autres visages remplis d'effroi me rappelaient

le sien. On ressentait la puissance des mauvais esprits

dans la vie de ces jeunes. J'étais certain que des démons

semblables à ceux qui hantaient notre maison et condui­

saient ma vie, avaient poussé Peter à se suicider. Il s'étail

livré entre leurs mains quand il avait rejeté Christ Chaque

jour, j'étais aux prises avec les puissances démoniaques

qui agissaient par la drogue et la mystique orientale.

Un soir, je me tenais avec deux amis juste à l'entrée du

sous-sol. La pièce était vide. Nous discutions avec un

jeune drogué nommé Raymond, qui avait essayé de se

suicider. Il n'était plus du tout maître de lui. Trois semai­

nes auparavant, je l'avais invité à abandonner les drogues

et à accepter Christ et il s'était moqué de moi. Soudain, en

pleine conversation, Raymond m'entraîna de force dans le

sous-sol. Il verrouilla la porte avant que je ne réalise ce

qui m'arrivait II était beaucoup plus grand et plus fort que

moi et je n'avais aucun espoir de lui résister. Il se mit à

m'étrangler. Il serrait ma gorge avec la violence d'un for­

cené, mais je ne ressentais aucune douleur. Troublé par ce

miracle, il fit quelques pas en arrière. Je voulus ouvrir la

porte, mais Raymond bondit sur moi comme un tigre.

195

— Je suis Satan ! cria-t-il d'une voix sauvage. Satan est

en moi !

Il me projeta contre la porte et chercha une arme. 11

s'empara d’une grosse bouteille de sirop et s'avança vers

moi.

— Je suis Satan, reste là ou je te casse cette bouteille

sur la figure ! Il brandissait la bouteille, prêt à la lancer.

Raymond était possédé par les démons, entrés en lui

lorsqu'il se droguait. Moi aussi, lorsque j'étais possédé, les

démons m'avaient donné des forces surhumaines pour

soulever les haltères. Si Raymond avait une force extraor­

dinaire, je savais que le pouvoir des mauvais esprits pou­

vait être brisé, comme il avait été brisé dans ma vie au

moment où Christ était entré dans mon cœur.

— Si tu es Satan, répondis-je fermement, je ne t'obéirai

pas car j'appartiens à Christ! Je m'avançai vers lui. Il jeta

la bouteille de toutes ses forces. Elle vint droit sur moi.

J'appelai Jésus. Je n'eus pas le temps de me baisser ; la

bouteille allait m'atteindre quand je sentis un vent. La

bouteille s'écrasa sur la porte. Un bouclier invisible avait

dévié sa trajectoire.

— Raymond, Jésus t'aime et veut t'aider, lui dis-je en

m'avançant doucement vers lui. Jésus est vainqueur. Je

réclame la victoire pour toi au nom du Seigneur Jésus-

Christ !

Les démons qui le possédaient ne supportaient pas

d'entendre le nom de Jésus. Raymond mit les mains sur

les oreilles et se mit à courir en rond dans la pièce, criant

« Non ! Non ! ». Je réussis à ouvrir le verrou et mes deux

amis entrèrent. Au même moment, Raymond prit une

chaise et la brandit au-dessus de sa tête pour me la briser

sur le crâne.

— Au nom de Jésus, laisse tomber cette chaise ! lui

ordonnai-je.

La chaise retomba derrière lui. Il était maintenant dé-

196

chaîné. Il saisit un lourd fourneau portatif et me visa à la

tête.

— Au nom de Jésus, laisse tomber ce fourneau.

Le fourneau tomba de ses mains. Nous nous mîmes à

prier à haute voix, suppliant Dieu de lier les esprits qui

possédaient Raymond et de les chasser. Il courut se réfu­

gier dans un coin de la pièce et s'y tapit comme un ani­

mal. Il faisait d'étranges bruits. On continuait à prier à

haute voix, au nom de Jésus-Christ le Seigneur. Soudain,

Raymond s'écria :

— Quelque chose de noir est sorti de moi ! Mais il y en

a encore un dedans !

Il tomba à genoux et se mit aussi à prier.

Nous continuions à proclamer la victoire au nom du

Seigneur Jésus-Christ Enfin, Raymond s'exclama : « Il est

sorti ! il est sorti ! » Il se mit à pleurer comme un enfant !

«Je te prie, Seigneur, pardonne-moi d'avoir pris des dro­

gues et d'avoir été un homosexuel ! » Il avait gagné sor

argent pour acheter de la drogue en devenant homo

sexuel. Par la grâce de Dieu, Raymond était maintenant

une nouvelle personne.

Nos méthodes choquèrent les chrétiens de Zurich.

Heinz me dit un jour, avec un clin d'œil :

— Les évangéliques disent que c'est un terrain trop

dur, les églises libres disent que ce n'est pas possible de

gagner les hippies, les drogués, les homosexuels et les

prostituées à Christ et l'église d'Etat dit que ce n'est pas

nécessaire car s'ils ont été baptisés comme enfants et

confirmés, tout ira bien pour eux !

Il eut un petit rire.

— Dieu nous a dit d'aller dans la rue et de les amener à

Christ ! Eux disent que c'est impossible. Il n'y a que l'Ar-

mée du Salut qui fait quelque chose. On verra bien ce que

Dieu est capable de faire !

Chaque jour, nous avions de nouvelles preuves que

« tout est possible à Dieu ». Devant l'une des gares de Zu-

197

rich où aboutissaient quatre rues, nous prêchions à des

foules qui atteignaient parfois plusieurs centaines de per­

sonnes. Des Suisses, pourtant si impassibles, s'avançaient

quand nous les invitions à recevoir Christ. Ce n était pas

notre zèle, nos talents ou notre résolution qui accomplis­

saient ce travail, mais le Saint-Esprit. Nous n'étions que de

simples observateurs regardant le déclenchement d'une

révolution.

Un hippie endurci qui avait été transformé par Christ et

libéré de la drogue voulut nous montrer sa reconnais­

sance en nous donnant sa vieille V.W. Elle faisait tant de

bruit qu'on l'appela « Thunderbird » ; elle nous fut d'une

grande utilité pour notre travail.

Un drogué, l'un des chefs des hippies, reçut Christ et

fut baptisé dans le lac : on ne parla que de cela à Zurich.

Les nouvelles se propageaient et des jeunes gens de diffé­

rentes églises venaient nous offrir leur aide. Une jeune

femme, qui avait entendu l'appel à être disciple, nous

donna toutes ses économies. Nous achetâmes un minibus

d'occasion. D'autres jeunes venaient nous voir par curio­

sité ce qui entraîna des conséquences désastreuses pour

eux. Ceux dont la foi chrétienne n'était pas réelle et per­

sonnelle, furent entraînés par les hippies vers les drogues,

le mysticisme, la promiscuité et les perversions sexuelles.

Les paroles de Paul étaient bien vraies : « Revêtez-vous de

toutes les armes de Dieu... car nous n'avons pas à lutter

contre la chair et le sang, mais contre les dominations,

contre les autorités, contre les princes de ce monde de té­

nèbres. »

Durant cette lutte permanente, nous rencontrions des

personnes dont les cas, à vue humaine, étaient désespé­

rés. Elles étaient prisonnières de la puissances des ténè­

bres, mais Christ les libérait, et les transformait De tous

ceux qui ouvraient leur cœur à Christ, pas un ne restait

prisonnier des habitudes ou des perversions qui l'avaient

tyrannisé. Les disputes à coups d'arguments théologi­

198

ques, qui opposaient les libéraux aux évangéliques, étaient

dénuées de sens pour nous, car chaque jour, nous avions

des preuves vivantes que Jésus-Christ est le seul chemin.

Rien d'autre ne pouvait apporter une délivrance totale.

Quand j'avais brûlé mes idoles, je commençais à com­

prendre que Christ était mort, non seulement pour le par­

don de mes péchés, mais aussi pour faire disparaître le

vieux Rabi et me donner une vie nouvelle. Peu à peu, *je*

compris mieux la réalité de ce miracle. En Christ, j'étais

mort à tout ce que j'avais été dans le passé. Par sa résur­

rection, il était venu vivre en moi. Christ était le secret de

ma vie nouvelle et je voyais cette vie nouvelle se manifes­

ter chez ceux qui n'avaient plus aucun espoir.

Je compris aussi que toute la Bible depuis la Genèse

jusqu'à l'Apocalypse parlait de cette nouvelle vie. Son

grand thème était la nouvelle création introduite par la

mort et la résurrection de Christ Dieu n'avait pas cessé de

travailler selon ce plan depuis la chute d'Adam et d'Eve

Christ n'était pas mort pour rétablir le paradis perdi

l'Eden, car les hommes seraient à nouveau tombés dan

le péché. Christ était ressuscité des morts pour vivre er

nous et faire de nous des hommes nouveaux, nés une se­

conde fois, dont les cœurs seraient son trône et qui porte­

raient en eux le Royaume de Christ Je méditais pendant

des mois Galates 2:20: « J'ai été crucifié avec Christ, et si

je vis, ce n'est plus moi qui vis c'est Christ qui vit en moi. »

Combien cette parole était vraie !

Les livres chrétiens d'Andrew Murray, A.W. Tozer et

Oswald J. Smith m'aidèrent à progresser dans la compré­

hension de ces réalités. Ils me montraient très clairement

la différence entre la fuite du monde que pratiquaient les

moines bouddhistes et les yogis hindous et la puissance

de résurrection qui habite dans le croyant par Jésus-

Christ. Supprimer les désirs physiques, comme mon père

l'avait fait, n'était pas le bon chemin. Le chemin de la vic­

toire sur le péché était en Jésus-Christ Cette pensée

199

était parfaitement exprimée dans l'un des écrits de Tozer :

« Des hommes pensèrent que pour renoncer au monde,

il fallait se retirer de la société ; dans leur lutte pour

mortifier la chair, ils ont renoncé à tout contact avec les

hommes. Croire que le vieil Adam peut être vaincu de

cette manière n'est pas biblique. Il ne faut rien de

moins que la croix pour faire mourir le vieil Adam.

Nous voulons être sauvés, mais nous laissons à Christ

toutes les souffrances... Pendant ce temps, nous res­

tons souverains dans notre propre royaume et nous

portons notre couronne dérisoire avec tout l'orgueil

d'un César...

Si nous ne voulons pas mourir, la chair non crucifiée

nous ravira la pureté du cœur, la ressemblance avec

Christ, l'intelligence spirituelle et toutes sortes d'autres

fruits. »

Plus ma vie en Christ se fortifiait, plus je comprenais

mon erreur et celle de mon père. Le renoncement à soi,

pratiqué dans les différentes sortes de mysticisme orien­

tal, repose sur un faux jugement. Le seul problème de

l'homme, dit-on, est qu'il pense mal et qu'il lui suffit de

« prendre conscience » qu'il est Dieu. Si j'étais vraiment

*Brahman,* n'aurais-je pas dû le savoir dès le début ? Quel

changement pouvait produire en moi une « prise de cons­

cience » sujette à l'oubli ? A coup sûr, j'allais de nouveau

oublier cette connaissance. Là n'était pas la solution.

C'était un piège de Satan pour aveugler les hommes et

leur cacher que leurs péchés les séparaient de Dieu. Nier

un problème n'est pas le résoudre. Seule la mort de Christ

pour nos péchés apporte la vraie solution : le pardon dont

nous avons besoin pour être réconciliés avec Dieu. Sa

résurrection nous a donné une vie nouvelle qui n'aura ja­

mais de fin.

Si nous sommes prêts à mourir en Christ, en acceptant

sa mort pour nous, alors nous pouvons vraiment vivre,

mais à cette condition seulement. Je remerciais Dieu parce

200

qu'en Christ, j'étais mort à mes ambitions égoïstes. Mes

prières avaient changé ; je ne demandais plus à Dieu *de*

bénir mes projets, mais j'apprenais en priant à accepter sa

volonté.

Comme je croyais en la parole de Dieu, je me promis de

ne jamais laisser entrer la défaite dans ma vie chrétienne :

Christ était mort sur la croix pour me donner la victoire.

Le Seigneur me l'avait montré par un verset particulier:

« Dans toutes ces choses, nous sommes plus que vain­

queurs par celui qui nous a aimés ». Je le croyais *de tout*

mon cœur.

201

Chapitre 19

**Vie Nouvelle**

Les études de théologie que je poursuivis au London

Bible College me furent d'une aide inestimable. Je ne pou­

vais pas instruire d'autres personnes sans moi-même

connaître. Je trouvais un grand encouragement à prier et

étudier en compagnie de jeunes gens venus de vingt-cinq

pays différents et qui avaient consacré leur vie au service

de Christ. Chaque fin de semaine, je partais avec un

groupe d'étudiants pour évangéliser. Le coût d'une année

d'étude s'élevait à 500 livres, mais régulièrement, le secré­

tariat me signalait que l'on avait payé ma pension et le

prix des cours. Cela dura pendant toutes mes études,

mais jamais je ne sus qui furent mes bienfaiteurs anony­

mes.

Pendant les vacances, à Noël, à Pâques, en été, je re­

tournais à Zurich pour participer au travail ; le sous-sol de

la maison des vieillards fut mis à notre disposition au prin­

temps 1971. Les chrétiens de Zurich, surtout les jeunes

que nous instruisions, firent dons de matériel, de temps et

de l'argent nécessaires pour rénover et repeindre la salle.

Celle-ci fut transformée en un café chrétien. Nous vou­

lions rendre cet endroit aussi agréable que possible, de

façon à ce qu'un nombre plus élevé de jeunes gens vien­

nent y entendre l'évangile de Christ. Environ 150 person­

nes suivaient nos cours et certains prêtaient leur aide

pour le travail. Tous pensaient qu'il fallait trouver un nom

au café ; on fit un vote. Ce fut le nom « New Life » (qui si­

gnifie « Vie Nouvelle ») que l'on choisit. Il décrivait bien le

changement qui avait eu lieu dans mon cœur et ceux de

202

tous les drogués, prostituées, homosexuels et *criminels*

*de* toutes sortes que nous avions rencontrés. Les person­

nes qui pensaient être chrétiennes en raison *de leur ap­*

*partenance* à une église ou de leur obéissance à *des lois*

rencontraient Christ et étaient transformées, elles aussi.

C est sous le nom « New Life Fellowship » que notre asso­

ciation est connue aujourd'hui à travers l'Europe. Sans

être affiliés a eux, nous travaillons cependant en étroite

collaboration avec Opération Mobilisation.

Par la prière et l'expérience, nous fûmes amenés à

adopter certains principes. L'un des premiers était de ne

jamais demander de dons, de ne jamais faire de collectes

pendant nos réunions et de ne parler à personne *de nos*

besoins. Nous voulions mettre notre confiance en Dieu et

non dans les hommes. L'aide que nous recevions devait

venir de chrétiens qui avaient été sensibles à l'appel *de*

Dieu et non pas au nôtre. Un autre principe demandait

que nous soyons motivés uniquement par l'amour de

Christ. Dans son amour, Dieu avait livré son Fils, et par

amour Christ était mort pour nos péchés. Nous deman­

dions à Dieu de nous aider à proclamer Christ par amou

et non pour l'espoir d'une récompense au ciel. Notre troi

sième principe se trouvait dans II Timothée 2:2: « C<

que tu as entendu de moi en présence de beaucoup *de* té­

moins, confie-le à des hommes fidèles qui soient capables

de l'enseigner aussi à d'autres. » Notre tâche était de for­

mer des disciples qui, à leur tour, pourraient gagner d'au­

tres personnes et aussi les enseigner.

Dès le début, nous comprîmes qu'un enseignement

biblique solide et une formation précise sur la vie chré­

tienne étaient absolument nécessaires. Les jeunes conver­

tis avaient besoin de connaître le contenu et les raisons de

leur foi. Commencer la vie chrétienne avec un enthou­

siasme débordant était une bonne chose, mais il fallait

aussi grandir dans la foi et gagner les autres à Christ La

joie durait quelques jours, parfois des semaines, mais

203

quand les difficultés et les doutes survenaient, quand les

amis essayaient de les ramener à leur ancienne manière

de vivre, revenir à la drogue ou au sexe étaient alors des

tentations souvent irrésistibles. L'enthousiasme ne suffit

pas dans les épreuves et les combats de la vie. Nous insis­

tions sur le fait que Christ n'était pas venu seulement

pour faire entrer les hommes au ciel, mais pour changer

leur manière de vivre dès maintenant. Il voulait que ses

disciples lui obéissent, pas qu'ils croient en lui seulement

Nous proclamions clairement Ses paroles : « Celui qui ne

prend pas sa croix et ne me suit pas, ne peut être mon

disciple. »

Heinz et Anne-Lise se marièrent peu après leur arrivée

à Zurich. Ils utilisèrent leur petit appartement de trois piè­

ces pour l'évangélisation. Ils invitaient des jeunes de la

rue à manger et à discuter chez eux. Le travail progressa

au point qu'on dut bientôt utiliser une vieille maison de

quatre étages et quatorze chambres. Cette maison devint

le logis de l'équipe et le toit de centaines de hippies qui

s'y arrêtaient pour passer une nuit ou plus. Ils y enten­

daient parler de Christ Beaucoup abandonnaient l'idée de

continuer la route de la drogue vers les Indes, et retour­

naient demander pardon à leurs parents. A leur départ, ils

les détestaient, mais ils revenaient vers eux, pleins de

I amour de Christ. Des cours de formation chrétienne se

tinrent aussi à partir du début 1973, et la maison devint

très vite trop exiguë. En 1974, après avoir déménagé

dans une ancienne maison de retraite, nous commençâ­

mes le premier cycle de trois ans de notre école biblique.

Nous insistions beaucoup sur la préparation pratique. Les

étudiants étaient choisis après avoir été attentivement ob­

servés pendant les missions d'été. Presque tous s'enga­

geaient ensuite à plein temps dans une oeuvre chrétienne.

Ils passaient six mois de la troisième année dans une ville

d'Europe, où une de nos équipes s'était installée. Chaque

équipe se confiait au Seigneur pour ses besoins et était

204

liée spirituellement à New Life Fellowship, mais restait in­

dépendante dans son organisation. En 1975, nous démé­

nageâmes à Walzenhausen dans des locaux encore *plus*

grands. Le village surplombe le Lac de Constance, au nord

de la Suisse, et offre une vue magnifique sur l'Allemagne,

la Suisse et l'Autriche.

Toute I équipe partageait mon souci de réagir contre

I influence du mysticisme oriental qui se propageait si ra­

pidement en Occident. Je m'étais aperçu que l'homme oc­

cidental moyen acceptait les yeux fermés les philosophies

orientales. Timothy Leary, Alan Watts et Alan Ginsberg,

qui exaltent la drogue, suivent la pensée hindoue et s'ali­

gnent exactement sur les enseignements de *gurus tels*

que *Muktananda, Maharaj Ji* et *Maharishi Mahesh Yogi.*

Cette nouvelle façon de voir, qui mêle les drogues et le

mysticisme, se retrouve sur les campus universitaires,

dans les clubs, au cinéma et à la télévision. J'ai visité le

centre mondial du Maharishi, pas loin de Walzenhausen,

peu après l'apparition du maître à la télévision, lors du

« Merv Griffin Show ». On m'a dit alors qu'à la suite de

cette émission, un million d'américains s'étaient mis à pra­

tiquer la méditation transcendantale. La méditation trans

cendantale n'est que de l'hindouisme trompeusemer

garni de mots scientifiques et dont l'aspect religieux es

nié pour séduire les occidentaux.

Je me mis à parler ouvertement et en public pour dé­

noncer ces ruses et ces mensonges délibérés. J'avertissais

les personnes attirées par le yoga, la méditation, et les

autres genres de mysticisme, qu'elles tombaient dans le

piège du diable. On m'invita dans les universités pour

parler des religions comparées, ou pour différencier I hin­

douisme du christianisme. J'étais invité dans de nom­

breux pays, même hors d'Europe.

Fin 1972, alors que je me trouvais en Israël, lors d'une

tournée de conférences, dans la prière je me sentis poussé

à retourner à Trinidad. Je n'y étais pas revenu depuis

205

que j'étais parti pour Londres. Tous les vols étaient déjà

réservés et en raison des départs en vacances, on dressait

même des listes d'attente. Mais, par la grâce de Dieu, j'ob­

tins une place sur le vol Tel-Aviv-Londres, et une autre de

Londres à Port d'Espagne. A l'aéroport, je rencontrai un

ami qui m'offrit de me conduire chez moi. J'arrivai à mi­

nuit moins le quart, montai les escaliers et entrai dans le

salon. C'était la veille de Noël.

— Rabi ! C'est Dieu qui nous fait ce cadeau ! s'exclama

Ma. Je lui ai demandé de te permettre de venir à Noël.

Quel bonheur de se retrouver après six ans d'absence !

Ma avait vieilli et semblait beaucoup plus faible qu'à mon

départ. Mais elle continuait de louer Dieu sans cesse et

d'être un témoin de Christ On pria, on étudia la parole de

Dieu ensemble ; tout cela nous rappela les premiers jours

où nous étions devenus chrétiens. Après toutes ces an­

nées, nous étions toujours aussi étonnés des change­

ments que Christ avait apportés, dans notre famille et

dans nos vies. Je revis avec joie de vieux amis, des chré­

tiens et des hindous et j'eus le privilège de proclamer

l'évangile un peu partout à Trinidad.

Peu après mon retour en Europe, j'appris que Ma était

sérieusement malade. Son état resta stationnaire pendant

plusieurs semaines et elle sembla même se rétablir. Sou­

dain, on m'annonça qu'elle était avec le Seigneur. A son

enterrement, on n'entendit pas les traditionnelles lamen­

tations hindoues qui avaient accompagné la mort de Nana

et de mon père. Son âme et son esprit étaient avec Christ

Ma vivait au ciel, d'un autre genre de vie ; elle ne s'était

pas réincarnée dans un autre corps pour recommencer le

cycle terrestre des douleurs et des peines. Je reverrai Ma,

un jour, au retour de Christ qui pouvait survenir à tout

moment Je remerciais Dieu qui m'avait permis de revoir

Ma avant son départ auprès du Seigneur. Le souvenir de

sa vie à l'imitation de Christ, et des nombreuses heures

qu'elle passait à genoux dans la prière, étaient pour moi

206

un exemple et une invitation à servir Christ de tout mon

cœur. C est ce qu'elle m'avait exhorté à faire pendant les

derniers jours que nous avions passés ensemble.

Au printemps 1975, l'un de mes rêves se réalisa. Cinq

membres du personnel et dix-huit étudiants partirent pour

une mission de formation en Orient Un de nos buts est

de former des jeunes gens pour les envoyer annoncer *le*

message de Christ dans des pays comme le Pakistan et

l'Inde. Nous soutenons aussi par des bourses, des étu­

diants qui vont dans des universités aux Indes, au Bangla­

desh, au Pakistan, en Afghanistan, au Népal, et qui

peuvent ainsi être des témoins de Christ Mon objectif

pendant ce voyage était de créer des contacts pour mener

à bien ce genre de programme.

En Yougoslavie, deux de nos trois minibus VW furent

arrêtés et les passagers appréhendés pour avoir distribué

de la littérature chrétienne. Lorsqu'ils furent libérés au

bout de quelques jours, notre voyage vers l'est se pour­

suivit. En Turquie, j'eus la joie de prêcher pour la première

fois dans un pays musulman. Quelques Musulmans ac­

ceptèrent Christ Nous nous arrêtâmes à Istanbul dans l<

foyer d'un jeune couple devenu chrétien à Zurich, trois

ans auparavant Ils servaient le Seigneur et grandissaient

dans la foi. Le jeune homme venait de l'une des familles

les plus riches de la Turquie. En Suisse, il avait mené une

vie de play-boy avec une Française. Tous deux s étaient

drogués et je leur avais annoncé l'évangile à notre centre

de Zurich, juste avant notre mission aux Jeux Olympiques

en 1972. Ils s'étaient repentis de leurs péchés et avaient

reçu Christ Le père avait menacé de déshériter son fils,

mais celui-ci avait répondu que Christ valait mieux que

toutes les richesses du monde. Le jeune homme et la

jeune fille s'étaient mariés et ils amenaient maintenant

d'autres personnes à Christ

Au Pakistan, nous eûmes de bonnes réponses à l'appel

de l'évangile. Deux jeunes Suisses me servaient d'inter-

207

prêtes en Urdu. Des années auparavant, ils avaient suivi la

route de la drogue vers l'Inde. Ils s'étaient enfoncés de

plus en plus dans la consommation de drogues et dans la

mystique orientale. Au Pakistan, Dieu les avait miraculeu­

sement sauvés et ils avaient, tous les deux, reçu Christ. Ils

revinrent en Suisse et se joignirent à notre école.

Par manque de temps, le reste de l'équipe dut retour­

ner en Suisse. Je continuai ma route vers l'Inde pour y

faire d'autres rencontres et pour y prêcher. Je voulais en­

suite aller voir ma mère qui vivait au temple de son *guru,*

près de Bombay. J'entrai facilement au Pakistan, mais

lorsque je voulus quitter le pays, je fus arrêté. Les autori­

tés pensaient avoir fait une grosse prise : on me prenait

pour un espion. Les gardes-frontière prévinrent leur bu­

reau à Lahore. Le chef de la sécurité désirait lui-même

m'interroger avant qu'on ne réglât mon sort d'espion

indien.

Dans l'attente du chef, on me laissa seul dans une pièce

gardée par des soldats en armes. On m'avait dit du chef

qu'il était un saint homme et qu'il avait déjà fait trois pèle­

rinages à la Mecque. Je ne voyais pas en quoi ces pèleri­

nages le qualifiaient pour être officier en chef de la police.

Mais envers un chrétien, un musulman pieux pouvait se

montrer plus compréhensif qu'un hindou. La seule issue

était de convaincre le chef que j'étais chrétien ; d'ailleurs,

j'étais décidé à annoncer Christ à toutes les personnes

que je rencontrerais.

Pendant ces trois heures d'attente, toutes sortes de

souvenirs défilèrent devant mes yeux. Je n'avais aucun re­

gret d'être entré au Pakistan. Si, grâce à ma présence, une

seule personne avait reçu le pardon de ses péchés et la

vie éternelle par Christ, cela en valait la peine. Or, beau­

coup déjà avaient reçu Christ Tous les officiers de police

haïssaient les hindous et étaient persuadés que je men­

tais. Comment arriver à convaincre leur chef que je n'étais

pas un espion hindou ? Me condamner à mort serait pour

208

eux une manière de venger leurs milliers de frères musul­

mans tués par les hindous ; vengeance d'autant plus

douce que j'étais un espion !

Se trouver devant la mort est l'épreuve la plus dure

pour la foi d'un chrétien. Pourtant, plus que jamais, j'avais

confiance en l'amour de Christ. Par la mort, mon âme et

mon esprit entreraient en la présence du Sauveur, oû *déjà*

*se* trouvait Ma. Mon cœur était heureux à la pensée *de*

tout ce que Jésus avait accompli dans ma vie et au souve­

nir des nombreuses personnes qui avaient été transfor­

mées par la foi en Christ. J'étais entre les mains de Dieu ;

je ne désirais faire que sa volonté et accepter, pour sa

gloire, tout ce qu'il avait décidé. J'avais le même désir que

Paul en prison, que « Christ soit glorifié, soit par ma vie,

soit par ma mort. » Je me souvenais des livres de Tozer,

dont j'avais un exemplaire dans ma serviette, et du verset

de Galates 2 : 20 que je méditais depuis des années :

« J'ai été crucifié avec Christ, et si *je vis, ce* n'est plus moi

qui vis, c'est Christ qui vit en moi. » J'étais déjà mort en

Christ ; la mort n'avait donc plus de pouvoir sur moi. *Je*

n'avais pas peur de ce que les hommes pouvaient me

faire.

— Pourquoi faites-vous de l'espionnage dans notre

pays ? Ce fut la salutation du chef de la police, quand il

me vit

— Je ne suis pas un espion ! Jamais je ne ferais cela !

Il prit un air amusé.

— Vous ne feriez jamais cela ? Et pourquoi ?

— Parce que je suis chrétien.

— Vous êtes chrétien ? C'est bien votre passeport ?

Maharaj n'est pas un nom chrétien !

Il ne voulait pas être pris pour un sot

— Oui, mon nom est Maharaj, mais je suis chrétien,

insistai-je.

— Prouvez-le moi.

Il souriait de son astuce.

209

Je n'avais pas prévu une telle question. Comment

prouver ce que je croyais dans mon coeur. Personne ne

me connaissait et personne ne pouvait rendre témoignage

de ma vie.

— Etes-vous musulman ? demandai-je avec respect.

— Oui, je le suis.

— Pouvez-vous me prouver que vous êtes musulman ?

lui demandai-je, dans le but de lui faire comprendre son

manque de sagesse.

— Et pourquoi devrais-je le prouver ? Ce n'est pas moi,

l'espion !

— Moi non plus, je ne suis pas un espion.

— Alors, prouvez-moi que vous êtes chrétien ! Il sourit

de nouveau.

— D'accord ! — J'ouvris ma serviette. — Voilà ma

Bible ! Est-ce qu'un hindou aurait une Bible ?

Il se mit à rire.

— Un espion intelligent en aurait une !

Je feuilletai la Bible devant lui.

— Regardez, monsieur. J'ai souligné à chaque page

tous les versets qui ont de l'importance pour moi...

— N'importe quel espion le ferait.

Je repris ma serviette.

— Voilà d'autres livres chrétiens... Voilà des lettres de

personnes que j'ai amenées à Christ ; lisez-les.

Il repoussa ces « preuves » sans même les considérer de

plus près.

— Vous pensez donc que je suis un idiot. Ce sont des

faux.

Il n'y avait pas moyen de prouver que j'étais chrétien.

Une autre idée me vint

— J'ai une autre preuve ; si elle ne vous convainc pas...

c'est un manuscrit ; c'est l'histoire de ma vie.

Je posai les feuilles sur son bureau.

— J'y raconte tout: ma vie d'hindou et comment je

suis devenu disciple de Jésus, le Messie. Aucun espion ne

210

songerait à faire un faux de ce genre, en tout cas pas en

écrivant tant de pages !

Il me regarda d un air incrédule, ouvrit le manuscrit et

se mit à lire. C'était mon dernier espoir. Tandis qu'il tour­

nait les pages, je priais. J'observais l'expression de son vi­

sage. Il arriva au chapitre 14, « Mort d'un *Guru », dont je*

venais de finir la rédaction. Il le lut avec lenteur, fort inté­

ressé semblait-il par le récit de ma conversion à Christ

Quand il arriva au passage qui racontait comment nous

avions brisé les idoles, puis leur destruction par le feu, *il*

approuva de la tête avec un petit grognement satisfait Le

Koran dénonçait l'idolâtrie. Lorsque les musulmans

avaient conquis l'Inde, ils avaient détruit les idoles des

hindous et saccagé leurs temples. Le chef de la police re­

lut attentivement le chapitre, puis me rendit le manuscrit

— Vous êtes bien chrétien, me dit-il. Son visage restait

sévère. Que faisiez-vous dans notre pays ?

Que répondre ?... Récemment, on avait tué des chré­

tiens car ils avaient annoncé Christ à des musulmans et

on en avait condamné d'autres à de lourdes peines d'em­

prisonnement Je demandai à Dieu la sagesse nécessaire

pour répondre, puis je choisis mes mots avec soin :

— Vous avez un grand pays, mais qui a encore beau­

coup de problèmes. Je suis venu de Suisse avec une

équipe de vingt-deux jeunes. On a visité les hôpitaux, les

orphelinats, les léproseries, pour apporter de l'aide prati­

que et spirituelle. Nous aimons votre peuple et votre pays.

C'est une bien petite aide, mais nous avons fait ce que

nous avons pu.

Il m'observait attentivement II se laissa retomber en ar­

rière sur sa chaise et respira profondément Les traits de

son visage se détendirent II ouvrit mon passeport d'un air

lassé, prit un tampon et l'appliqua à côté de mon visa

d'entrée. Il me rendit le passeport en me disant :

— Vous pouvez partir.

Plein de reconnaissance envers Dieu, je sortis libre du

211

bureau. Je passai devant les gardes. Les officiers qui

m'avaient interrogé auparavant et qui attendaient dehors

me firent part de leur étonnement. Ils ne pouvaient croire

qu'on me rendait la liberté.

Je franchis la centaine de mètres de no-man's land qui

me séparait du poste frontière indien en remerciant le Sei­

gneur pour sa bonté. Je priais pour que l'officier musul­

man soit gagné à Christ par le récit qu'il venait de lire. Il

avait été convaincu de la vérité de mon histoire et son vi­

sage m'avait prouvé que ma conversion l'avait beaucoup

touché.

Je n'étais pas au bout de mes peines. Les autorités in­

diennes m'emmenèrent dans un bureau pour être inter­

rogé. On pensait que j'étais un espion pakistanais.

— Vous êtes Pakistanais, insistait le fonctionnaire. Il n'y

a aucun Indien au Pakistan. Que faisiez-vous là-bas ?

— Je suis disciple de Christ et j'y faisais un travail chré­

tien.

— Vous, un *brahmane,* vous êtes chrétien ? Un Intou­

chable peut devenir chrétien mais certainement pas un

*brahmane.* Je ne vous crois pas.

— Eh bien, je peux vous raconter comment c'est arrivé.

Je racontai mon histoire en m'efforçant d'être bref. Il

écoutait avec un intérêt croissant A la fin, étonné, il se­

coua lentement la tête, ouvrit mon passeport et y appli­

qua son tampon. Il gribouilla sa signature et me dit

aimablement : « Bon voyage ».

Il faut avoir vu les Indes pour bien se représenter les

conditions de vie de ce pays. La misère, la pauvreté, la

maladie et les superstitions y sont effarantes. On voit déjà

des scènes bouleversantes dans les villages, mais on est

tout simplement horrifié par l'affreuse vie que mènent les

millions de personnes entassées dans les villes. A Cal­

cutta, mes hôtes me racontèrent que plus d'un million de

personnes végètent dans les rues de la ville ; pour maison,

ils n'ont même pas une case de terre. Ils meurent là où ils

212

sont nés : dans les caniveaux, les ruelles ou sur un trottoir

brûle de soleil. Ils n'auront connu que la misère de la ma­

ladie et de la pauvreté. Ils auront crié vers les dieux et

essayé de les apaiser, mais en vain. Les dieux ne manifes­

tent pas la moindre trace d amour. Ils ne se soucient *pas*

des misérables, ils n exigent que la crainte. Vous vivez

dans une misère lamentable et abjecte et l'on prétend que

vous êtes Dieu, qu'il vous faut simplement en prendre

conscience : connaissez-vous plaisanterie plus macabre

que celle-là ? On ajoute que vos plaies purulentes, la faim

qui vous tenaille le ventre et le vide encore plus profond

de votre âme ne sont qu'illusions, *maya :* y a-t-il tromperie

plus diabolique ?

A la vue de ces masses de gens souffrants, mon cœur

était brisé de tristesse. Comment le monde occidental

peut-il se tourner vers l'Inde pour y rechercher une

connaissance spirituelle ? La croyance fataliste au *karma,*

à la réincarnation et aux faux dieux est à la racine des pro­

blèmes de l'Inde. Il faut être aveugle pour penser trouver

la lumière dans le mysticisme oriental. Celui-ci n'est que

ténèbres et les souffrances du peuple des Indes sont là

pour témoigner de la profondeur de ces ténèbres. Cette

énorme tromperie ne peut être que le fait de l'intelligence

satanique qui, d'une façon semblable, pousse des milliers

de personnes à se détruire en leur présentant le faux pa­

radis de la drogue.

Je revis ma mère pour la troisième fois en vingt-et-un

ans. J'en fus heureux, mais ce fut une rencontre étrange

et parfois même tendue. Après mon départ pour I Angle­

terre, elle avait soudain quitté le temple de Port d Espa­

gne. Elle abandonnait une position de prestige, qu elle

avait pourtant semblé être heureuse d'occuper. Elle créa

une école pour filles, avec l'aide de riches amis qui lui

avaient procuré l'argent pour l'achat du mobilier, des li­

vres et de l'équipement On était sûr qu'avec ma mère

comme directrice, l'école deviendrait un établissement de

213

première classe. L'école était théoriquement non-

confessionnelle, mais le yoga occupait une grande place

dans le programme d'études. Elle l'enseignait elle-même

aux élèves. Tout à coup, à la fin d'une semaine et sans

avertir, ma mère rassembla ses affaires et disparut. Le

lundi matin, quand elles arrivèrent à l'école, les filles trou­

vèrent porte close, sans un mot d'explication. Tante Re-

vati apprit que ma mère avait été convoquée au temple de

son *guru, Baba Muktananda* à New York. Pendant un an,

elle recruta des disciples pour *Muktananda,* parmi les ri­

ches Américaines. Puis, elle retourna au grand temple, aux

Indes, accompagnée d'un groupe de nouveaux convertis.

Depuis, elle y occupait une position de responsabilité.

Quand j'arrivai au temple de *Muktananda,* près de Bom­

bay, j'y trouvai une centaine de jeunes occidentaux. Ils

étaient moins nombreux que d'habitude car beaucoup

avaient profité des vacances pour s'absenter quelques

jours. L'ensemble des hauts bâtiments du temple se

dressait comme une oasis de prospérité et de richesse au

milieu de la pauvreté et de la misère qui l'entouraient.

Quand j'entrai dans ce temple hindou, je ressentis à

nouveau l'atmosphère opprimante et ténébreuse qu'y fai­

saient régner les mauvais esprits. J'eus cependant l'occa­

sion de parler à beaucoup de jeunes qui étudiaient et

vivaient là.

— L'Inde a assez de ressources naturelles et humaines

pour être l'un des pays les plus riches du monde, mais elle

a été ruinée par sa pensée religieuse. C'est une situation

désolante. Comment pouvez-vous croire à l'hindouisme

malgré tous ces faits ?

— Nous sommes dégoûtés par le matérialisme des

pays occidentaux.

— Pourtant, aujourd'hui, l'Inde essaye désespérément

d'obtenir l'aide de la technologie et du matérialisme occi­

dental. Elle veut sauver ses millions de personnes qui

meurent de faim. Il n'y a pas que les occidentaux qui

214

soient matérialistes, beaucoup de riches hindous le sont

aussi. L hindouisme ne peut pas délivrer du matérialisme,

mais Christ le peut. Regardez ce que *Muktananda* a cons­

truit avec l'argent de l'Ouest. Combien a-t-il donné pour

secourir ceux qui meurent de faim et tous les misérables

vivant dans les taudis qui entourent cette luxueuse *pro­*

*priété ?* Christ est le seul espoir pour vous, pour moi, *pour*

l'Inde. Le matérialisme que vous rejetez n'a rien à voir

avec le christianisme.

Ma mère était maigre et n'avait pas l'air en très bonne

santé. La discipline du temple était sévère. Chaque matin,

elle se levait à 3h30 et commençait la journée par plu­

sieurs heures de yoga et de méditation. Ma mère et moi

aimions nous retrouver, mais je ne pouvais faire aucune

allusion à Christ. Parler de Christ aurait ébranlé le fragile

pont que nous essayions de construire entre nous. *Je*

priais le Seigneur de m'accorder de passer quelques jours

avec elle, en dehors du temple et loin des démons. Après

quatre jours passés ensemble, ma mère accepta *de* m'ac­

compagner à Bombay. Des amis m'avaient proposé de lo­

ger dans leur maison pendant leur absence. Ce fut comme

un rêve. Ma mère préparait nos repas. La tension se relâ­

cha entre nous. Nous étions à nouveau amis, vivant en­

semble après tant d'années de séparation. J'évitais tout ce

qui aurait pu troubler cette tranquillité. J'étais heureux et

j'essayais d'oublier la brièveté de ces moments. On allait

faire des courses et on visitait les curiosités de la ville, on

se promenait. On apprit à se connaître et à se compren­

dre. Comme deux étrangers, nous ouvrions peu à peu no­

tre cœur, l'un à l'autre. La confiance grandissait entre

nous.

Pourtant, un après-midi, cette harmonie naissante se

brisa. *Je* m'étais soigneusement retenu de prononcer une

parole blessante ; je ne lui avais pas parlé une seule fois

de ma foi chrétienne. Je ne lui posais que des questions

bien choisies sur la misère qui nous entourait : était-ce le

215

seul résultat de ces millions d'années de *karma* et de pro­

gression vers Dieu au travers des réincarnations ? Mais

elle fuyait et évitait de répondre. Elle parlait avec un en­

thousiasme contrefait. D'un ton forcé, elle disait combien

de satisfactions lui apportaient le yoga, la méditation et

les responsabilités qu'on lui avait confiées au temple. Elle

était pleine de louanges pour son *guru, Muktananda* et elle

en parlait sans cesse, comme s'il avait été un dieu. Il ne

me fut plus possible de garder le silence. Me taire pour

faire semblant d'être d'accord avec elle, me paraissait

hypocrite.

— Excuse-moi, Maman, mais ton *guru* n'est pas Dieu ;

aucun homme n'a le droit de se faire appeler Dieu.

— Mais ton Jésus a bien dit, qu'il était Dieu, répondit-

elle rapidement. Baba ne dit, que ce que Jésus disait de

lui-même.

Je la regardais tristement

— Mais Maman, Jésus dit qu'il est Dieu parce qu'il est

réellement Dieu. La Bible montre que c'est vrai, mais ton

*guru* n'est qu'un homme.

Elle était debout près de la cuisinière, et préparait de la

nourriture. Elle se retourna brusquement

— Tu insultes mon *guru* et ma religion. J'en ai assez ! Si

c'est pour me convertir au christianisme que tu es venu,

tu peux t'en aller !

Elle sortit si vite de la pièce que je n'eus même pas le

temps de bouger. J'entendis des bruits au premier étage,

dans la chambre à coucher. Elle redescendit les escaliers

et je la vis au salon.

— Je pars, dit-elle d'un ton cassant.

— Tu ne vas pas faire cela, Maman. Je lui enlevai sa pe­

tite valise des mains et la reposai à terre. Je t'en prie, ne

pars pas !

Elle reprit la valise et partit d'un pas décidé. Tout boule­

versé et désemparé, je regardais par la fenêtre ; elle salua

216

les voisins dont elle avait fait la connaissance et s'éloigna

bile disparut au bout de la rue.

Jp5°urus à ma c^ambre et me laissai tomber sur mon

lit. J étais désespéré et j'avais à peine la force *de prier.*

« Seigneur, après toutes ces années, c'est tout ce que

j ai trouvé à dire sur toi à mère ! Si elle ne revient pas, je

ne la reverrai plus jamais. Ramène-la, Seigneur. »

Je continuais à prier mais j'étais tellement abattu que je

m'endormis. Quand je m'éveillai, il faisait nuit J'entendis

des bruits dans la chambre de ma mère. Je me levai et

tendis l'oreille. Etait-ce possible ? Le calme revint et *je*

n'entendais plus que le bruit de sa respiration. J'attendis,

mais bientôt mon impatience fut trop forte. Je montai les

escaliers avec précaution. Elle était étendue sur son lit

— Tu veux que je t'apporte quelque chose à manger.

Elle eut un faible murmure :

— Non.

Puis elle se retourna.

Je descendis et me préparai un repas. En haut, tou

était calme. Après plusieurs heures, *je* retournai lui de­

mander si elle voulait quelque chose à boire. Elle eut la

même réponse. Je passai une grande partie de la nuit à

prier pour elle. Le lendemain, elle refusa à nouveau toute

offre d'un repas ou d'une boisson. Elle resta enfermée

dans sa chambre. Le soir, un ami d'Opération Mobilisation

me rendit visite et l'on pria ensemble plusieurs heures,

juste au-dessous de la chambre de ma mère.

Le lendemain matin, elle vint à la cuisine et prépara le

petit déjeuner comme si de rien n'était Elle me parla ;

nous évitions de faire mention du malheureux incident ou

de nous entretenir de choses qui auraient déclenché une

autre dispute. Nous étions à la veille de Noël, le premier

Noël que nous allions passer ensemble depuis vingt-trois

ans. Je devais encore aller régler une affaire dans une li­

brairie chrétienne de Bombay, avant sa fermeture pour les

vacances. J'en avisai ma mère et partis en fin d'après-midi.

217

Après avoir parlé au patron, je sortis de son bureau et me

dirigeai vers la porte du magasin. C'est alors que le titre

d'un livre me frappa : « Théologies hindoue et chrétienne ».

J'achetai un exemplaire du livre qui pouvait me donner de

précieux renseignements pour mes conférences.

A mon retour, ma mère était en train de préparer le

souper. Je restai avec elle et me mis à lui parler. Mon ami

d'Opération Mobilisation entra.

— Tiens, Rabi, c'est un cadeau, me dit-il en me tendant

un livre. Je sais que tu es très intéressé par ce sujet.

Je me mis à rire.

— Merci, mais j'ai acheté le même livre il y a une heu­

re ! Quelle coïncidence ! J'ouvris le paquet que j'avais

posé sur la table et plaçai les deux livres l'un à côté de

l'autre.

— Qu'est-ce que je vais faire de deux livres identi­

ques ?

Ma mère nous avait regardés et nous écoutait. Elle se

pencha pour lire le titre et dit soudain :

— Tu pourrais m'en donner un.

J'étais ébahi et sur le point de m'écrier « Loué sois-tu,

Seigneur ! » Je n'aurais jamais osé lui offrir un tel livre et

elle-même n'insista pas pour le prendre tout de suite. Les

deux livres restèrent sur la table. Le repas terminé, elle

prit un exemplaire et monta dans sa chambre. J'étais sûr

qu elle s'était plongée dans la lecture du livre. Le moment

opportun était arrivé pour réaliser un projet vieux de plu­

sieurs années.

J appelai au téléphone le patron de la librairie, qui était

rentré chez lui et je lui demandai son aide.

— Je sais que votre librairie est fermée pendant les

vacances, mais est-ce que je pourrais quand-même vous

acheter une Bible ?

Je lui expliquai que c'était pour l'offrir à ma mère, qui

retournait au temple. Il accepta.

Le jour de Noël en compagnie de ma mère, fut paisible

218

et agréable. L'après-midi, nous devions quitter Bombay.

Elle retournait au temple de son guru et moi, je retournais

en Suisse où je devais prendre la parole à un congrès de

Jeunesse Missionnaire. Au moment de nous quitter, *je lui*

tendis la Bible enveloppée d'un papier de Noël multico­

lore. Je lui dis en souriant :

— Promets-moi de ne pas l'ouvrir avant ton retour au

temple.

— Je te le promets. Mais je crois savoir ce que c'est !

Elle soupesait le paquet s'imaginant sans doute que c'était

une boîte de chocolats.

— Non, tu ne sais pas ce que c'est, lui répondis-je en

riant. Tu seras bien surprise, mais je sais que tu aimeras

ce qu'il y a dedans.

Quelques semaines plus tard, je reçus une lettre de ma

mère, alors que j'étais aux Etats-Unis. Elle me disait en

particulier : « Merci pour la Bible, Rabi. *Je la* garde sous

mon oreiller et je la lis chaque jour. J'aimerais quitter le

temple et venir vivre avec toi. »

219

**Epilogue**

Rabi est un homme très occupé ; il prêche en Alle­

magne, en France, en Autriche, en Amérique du sud, au

Canada. Il n'est pas facile à atteindre au téléphone. Quand

enfin je réussis à lui parler, il m'invita à venir lui rendre vi­

site et me promit que nous pourrions passer un moment

ensemble.

Tandis que mon avion atterrissait à Zurich, je me sou­

vins de ma première rencontre avec Rabi, à Paris, trois ans

auparavant. Il m'avait raconté son histoire et *je* lui avais

suggéré de faire connaître son récit au public. Je ne pen­

sais pas qu'il allait me prendre au sérieux, ni que nous al­

lions nous revoir un an plus tard à Lausanne, lors du

Congrès Mondial d'Evangélisation. Nous étions donc déjà

de bons amis, mais c'était la première fois que je visitais le

centre de la New Life Fellowship à Walzenhausen.

Au Pakistan, la première ébauche de son livre lui avait

sauvé la vie. Maintenant, son manuscrit était terminé et je

voulais le relire avec lui, avant de l'envoyer à l'éditeur. Je

corinàissais bien son histoire et je désirais fort savoir ce

qu'étaient devenues quelques-unes des personnes dont il

parlait

A peine avais-je franchi le contrôle des passeports

qu'une jeune femme d'environ vingt-cinq ans s'approcha

de moi.

— Vous devez être Monsieur Hunt

— Oui, c'est ça.

— Je m'appelle Renate. Rabi m'a annoncé votre venue

et je lui ai proposé de vous conduire à la gare. Les auto­

bus sont rares si tôt le matin.

— C'est bien aimable de votre part.. Je ne m'y atten­

dais pas.

221

En route vers la gare je lui demandai :

— Quand êtes-vous devenue chrétienne ?

Je ne me doutais pas que ma question allait me per­

mettre d'entendre une autre histoire extraordinaire, que

Rabi n'avait pas racontée.

— C'est arrivé il y a trois ans. Ma sœur, Inge, était une

droguée irrécupérable. Elle se mourait à l'hôpital. Une ma­

ladie incurable détruisait son sang. Les médecins ne lui

donnaient que quelques heures à vivre et ma mère avait

déjà pris toutes ses dispositions pour l'enterrement. C'est

alors qu'elle entendit parler de Rabi et de son travail

parmi les drogués. Rabi et son cousin Ananda vinrent voir

ma sœur à l'hôpital, et prièrent avec elle avant de partir.

Elle accepta Christ. Au grand étonnement des médecins,

Inge guérit Et moi, je devins chrétienne le soir suivant, au

café chrétien. Ma mère aussi se convertit.

Ananda était donc aussi en Europe et vivait toujours

pour Christ : c'était une bonne nouvelle.

— Amar est également ici, ajouta Renate. Comme

Ananda, il apprend l'allemand et chante parfois aux réu­

nions de Rabi. Il vit chez les Heddinger ici même à Zurich.

Les Heddinger, c'étaient eux qui avaient accueilli Rabi

quand il était arrivé pour la première fois à Zurich. Eux

aussi étaient restés fidèles, et ils s'occupaient d'Amar, le

plus jeune fils de tante Revati. Amar, comme Rabi, avait

été un hindou très religieux. Tout le monde se retrouvait

en Suisse...

Après un voyage de deux heures en train, une petite

crémaillère m'amena jusqu'au pittoresque village de Wal-

zenhausen. La vue sur le Lac de Constance était magni­

fique. Je demandai au conducteur du petit train, où se

trouvait la New Life Fellowship. Il me désigna « das grosse

braune Haus », bâtie sur une pente raide, à un kilomètre

et demi de là. Il me proposa de téléphoner. Quelques mi­

nutes plus tard, une VW arriva devant la petite gare.

222

C'était Rabi, qui courut vers moi, les bras grands ouverts.

Un large sourire éclairait tout son visage.

Je fus très impressionné par les étudiants qui appre­

naient la vie de disciple dans cette maison. La plupart

étaient de jeunes convertis de deux, trois ou quatre ans,

mais ils possédaient une maturité remarquable. Elle sem­

ble venir plus vite chez ceux qui abandonnent tout pour

suivre Christ. Les cours avaient lieu dans un grand chalet,

juste à côté de la résidence et des bureaux. Il y avait

même une piscine qui servait aussi aux baptêmes et qui

était à l'époque, remplie de neige. Toute la vie de la mai­

son était organisée avec ordre et efficacité. Ces jeunes ne

désiraient pas seulement servir le Seigneur, mais ils vou­

laient le faire intelligemment et utilement Rabi me dit que

Heinz était un organisateur de première classe. Tout fonc­

tionnait sans même une surveillance de sa part Aucun

culte de la personnalité, aucune recherche des honneurs

ne se faisait sentir.

Un matin, pendant le petit déjeuner, un étudiant me dit

que tante Revati était venue quelques semaines aupara­

vant Un peu plus tard, quelqu'un me montra la photo

d'une femme charmante et dynamique, vêtue d'un sari et

assise au milieu des étudiants. Elle avait un sourire sem­

blable à celui de Rabi. Il était difficile de se l'imaginer

comme hindoue, en train d'adorer *Kali,* la déesse meur­

trière et buveuse de sang, qu'elle avait préférée parmi

tous les dieux. Quel changement Christ avait amené.

Les dix jours furent consacrés à la relecture du manus­

crit, et tout au long du récit, je ne faisais que penser aux

transformations que Christ avait effectuées dans les vies.

Quel changement en Rabi et en tous les autres ! Je de­

mandai à Rabi ce que toutes ces autres personnes fai­

saient à présent

— Tante Revati amène les hindous à Christ, me dit

Rabi, tout joyeux. Elle aime beaucoup évangéliser les villa­

ges isolés où l'on parle hindou. Elle organise des réunions

223

pour les enfants et les femmes ; parfois, on l'a même invi­

tée à prendre la parole dans des temples. Tu t'imagines

un peu : parler de Christ dans un temple hindou !

Je voulus aussi savoir ce que devenait son autre tante,

Mohanee, sœur de son père.

— Est-elle devenue chrétienne ?

Rabi secoua tristement la tête :

— Non. Il y a quelques mois, je suis allé à Trinidad. Je

l'ai vue ; mais mes paroles n'éveillaient aucune réaction en

elle. Elle est devenue semblable à mon père, qu'elle avait

adoré. Ses yeux sont fixes et elle ne dit rien. De la même

façon dont elle prenait soin de mon père, c'est d'elle qu'il

faut s'occuper maintenant On a l'impression qu'elle est

possédée du même esprit qui possédait mon père.

Quand à Krishna, il est diplômé de ('Université de Yale

et il travaille à son doctorat à Harvard. Il est assistant du

pasteur d'une église évangélique dans la région de Bos­

ton. Oncle Lari est professeur dans une université sur la

côte est des Etats-Unis ; c'est le dernier de la famille à être

devenu chrétien. Les livres de C.S. Lewis l'ont convaincu

et l'ont amené à Christ II grandit dans la foi.

Sandta est aussi en Suisse ; elle poursuit des études

d'infirmière et se destine à partir en mission. Shanti est à

Londres ; il sert toujours le Seigneur. Brendon Bain, l'ami

de Rabi à Queen's Royal Collège, est médecin à la Jamaï­

que. Il est entouré d'une charmante famille et porte beau­

coup de fruits dans l'œuvre de Christ. Il sert le Seigneur

de multiples façons.

Du salon, on apercevait le Lac de Constance, l'Allema­

gne, l'Autriche et la Suisse. Toutes les personnes de l'his­

toire de Rabi se retrouvaient donc dispersées aux quatre

coins du monde pour annoncer Christ aux autres.

— Et Molli ? Où est-elle maintenant ? Que fait-elle ?

J'avais beaucoup admiré le courage que Dieu avait

donné à cette fille.

224

— J'ai passé quelques jours avec elle et sa famille, en

juin dernier à New York ; elle s'est mariée avec le jeune

homme qui avait annoncé l'évangile à Krishna. Ils ont de

jolis enfants ; Molli est infirmière et son mari étudie la mé­

decine. Ils se préparent aussi à partir en mission.

— Le monde entier est un champ de mission, frère ! me

dit Heinz Strupler, lors de notre première rencontre.

Il était tel que Rabi l'avait décrit : une voix sonore, capa­

ble de se faire entendre n'importe où, et des ressources

inépuisables d'énergie et de zèle pour le Seigneur. Son hu­

mour lui permettait de ne pas se sentir écrasé par le far­

deau de ses responsabilités.

— Tu ne peux pas t'imaginer combien nos méthodes

paraissaient suspectes aux chrétiens européens. Quelle op­

position nous avons rencontrée dans les églises ! Elles ne

voulaient pas entendre le pur message de Christ, ni devenir

de vrais disciples. Tu sais comment les Allemands et les

Suisses organisent tout parfaitement Un jour, Georges Ver-

wer, l'un des fondateurs d'Opération Mobilisation, prêchait

dans une grande église d'Allemagne de l'Ouest II disait ce

que Dieu lui demandait de dire et prenait son temps. Fina­

lement, l'un des pasteurs voulut lui faire comprendre qu'il

devait terminer. Il était tout au fond de l'église et agitait sa

montre. Georges le vit et dit : « Loué soit le Seigneur ! Ce

frère veut donner sa montre pour les besoins du Bangla­

desh ! » Le pasteur remit sa montre en place et Georges

continua à parler de la nécessité du reniement de soi-

même, de prendre sa croix et de suivre Christ

Tous les membres de la New Life Fellowship ont le

même désir de voir l'évangile se répandre dans le monde.

Plus de trois cents jeunes déjà sont partis du centre pour

annoncer l'évangile dans de nombreux pays, et environ

quatre-vingt-cinq étudiants se forment pour les suivre.

Nous désirons que l'œuvre grandisse encore, mais nous

ne voulons pas qu'elle devienne démesurée et que les

étudiants se perdent dans l'anonymat

225

Quand Rabi me parlait de Ma, son visage s'illuminait.

Sa vie de prière avait eu une grande influence sur lui.

— Elle n'avait presque rien : juste quelques habits. A sa

mort, elle n'a laissé que des grosses boîtes pleines de let­

tres de ses amis, de ses enfants et petits-enfants dispersés

dans le monde... et un autre objet très précieux pour elle :

une Bible. Oncle Déonarine la lui avait donnée le jour de

la fête des mères. Elle en eut un grand réconfort car ce

geste fit naître en elle l'espoir que Déonarine était devenu

chrétien avant sa mort. Maintenant, c'est oncle Kumar qui

garde cette Bible à Londres.

Quand Rabi parle de l'avenir, il revient sans cesse sur

un seul sujet : la nécessité de lutter contre le mysticisme

oriental qui se propage en Occident. Des millions de per­

sonnes qui croyaient autrefois à la résurrection de Christ

comme à un fait historique, croient maintenant à la réin­

carnation. L'idée que Jésus de Nazareth était l'une des

lombreuses réincarnations de « l'esprit de Christ », qui ha­

bitait aussi en *Rama, Krishna* et Bouddha, devient de plus

en plus populaire. Bientôt on dira que l'Antéchrist lui-

même est la dernière réincarnation de Jésus. Le Dieu de la

Bible se confond dans l'esprit de beaucoup de gens avec

la nature, les forces cosmiques, les lois naturelles du

*Maharishi* ou le Fondement de l'être du théologien Paul

Tillich. Toutes ces conceptions de Dieu ne sont qu'une

manière occidentale de parler du *Brahman* hindou.

— Je prie pour que nous puissions créer un centre

d'études orientales en Suisse, me dit Rabi. Les gens qui se

sont adonnés à la méditation transcendantale, au yoga ou

à d'autres formes de mysticisme oriental, telles que le *Zen,*

*l'Eckankar* etc... pourraient y venir chercher de l'aide et

rencontrer Christ Les chrétiens se familiariseraient avec la

pensée orientale afin de mieux pouvoir annoncer Christ à

de telles personnes. Dans les universités une pensée toute

nouvelle se répand. Les chrétiens ne sont pas prêts à y

répondre et ils n'arrivent plus à communiquer le message

226

de l'évangile. De plus, les personnes qui adoptent ce type

de pensée sont de plus en plus nombreuses.

De ma chambre, je regarde Rabi qui descend le chemin

abrupt, couvert de neige pour venir me rejoindre. Nous

devons continuer ensemble à relire le manuscrit. Voir un

Indien marcher à travers une tempête de neige au milieu

des chalets suisses, paraît irréel. Il m'aperçoit à la fenêtre,

me fait signe et sourit. A seize ans, Rabi avait fait une

prière folle : il avait demandé à Dieu de pouvoir prêcher à

un million de personnes. Je me rends compte soudain

qu'il a effectivement déjà prêché à plusieurs millions de

personnes.

Il entre dans ma chambre, secoue la neige de ses

chaussures et enlève son manteau. Il parle de l'avenir de

l'école et de son propre travail. Le ton de sa voix trahit

une grande satisfaction. Son sourire constant reflète une

paix intérieure que rien ne semble pouvoir troubler. On en

vient à parler du centre d'études orientales. Je lui dis com­

bien un tel établissement serait utile et combien il sérail

bon de voir sa mère en faire partie, après toutes ses an­

nées d'hindouisme. Il approuve lentement de la tête.

— Ce serait merveilleux. Ma mère cherche la Vérité,

mais en elle se déroule encore un combat spirituel. Il faut

qu'elle réussisse à s'arracher à son *guru.* Je prie pour

qu'elle ouvre son cœur à Christ, et cela le plus vite pos­

sible.

— Je prierai aussi pour elle, frère !

J'avais espéré rencontrer la mère de Rabi, pensant

qu'elle serait peut-être en Suisse à mon arrivée. Mais elle

est encore au temple, près de Bombay. Bien sûr, ce n'est

pas une fin pour une histoire, mais l'histoire n'est pas

terminée...

227

**Lexique**

**Ahîmsa** Doctrine de la non-violence. L'hindouisme enseigne que les in­

sectes, les animaux, peuvent se transformer en humains grâce à de bons

*karmas.* Au contraire, les hommes, par de mauvais *karmas,* peuvent rede­

venir des animaux ou des insectes. L'hindou doit donc être végétarien car

manger une créature vivante serait commettre un meurtre. *L'ahimsa* est

souvent contredit par les pratiques et mêmes les écritures hindoues.

Beaucoup d'hindous offrent des sacrifices d'animaux et l'histoire montre

que les hindous n'ont pas été moins ardents que les autres à se tuer dans

des guerres ou des révolutions. Cependant ils se sont toujours abstenus

de tuer la vache.

**Arti** Rite religieux qui consiste à décrire un cercle autour de l'image d'un

dieu ou d'un saint, à l'aide d'un plateau portant une flamme sacrée ou de

l'encens. Il peut être pratiqué partout hindou, dans sa propre chambre de

prière.

**Ashram** Vient du mot hindou *« asrama »,* qui désigne les quatre étapes

de la vie de l'hindou de haute caste, ayant passé par la renaissance :

1 ) L'adolescent célibataire étudie les écrits religieux.

1. Le chef de famille engendre des enfants.
2. La retraite dans la forêt pour méditer et s'adonner aux exercices reli­

gieux et aux rites.

1. La vieillesse, où l'on renonce à toutes possessions excepté le pagne, le

bol pour mendier et la cruche d'eau. On doit vivre de mendicité et être li­

bre de toute obligation ou de toute observance.

Le terme *« asrama »* a fini par désigner plus spécifiquement la troisième

étape de la vie, c'est-à-dire la vie d'ermite que mène un sage. De nos

jours, on utilise le mot pour désigner une communauté religieuse ou un

groupe de retraite aux Indes, qui étudie sous la direction d'un *guru.*

Même certaines organisations chrétiennes appellent leurs retraites des

*ashrams.*

**Avatar** Au sens large, incarnation d'un dieu en n'importe quelle forme

humaine. Chaque espèce de créature a ses *avatars.* Dans un sens res­

treint, un *avatar* est une réincarnation de *Vishnu.* Certains hindous croient

que les réincarnations de *Vishnu* sont innombrables, d'autres enseignent

qu'il a œnnu neuf *avatars* : poisson, tortue, homme-lion, sanglier, enfant-

nain, Rama, Krishna, Boudda et Christ Le rôle de l'avatar dans le salut de

l'homme n'est pas clair, mais on considère qu'à chaque réincarnation

l'avatar est un *guru.* Beaucoup d'hindous pensent que Kalki, l'avatar qui

suivra Christ apparaîtra sur terre dans environ quatre cent ving-cinq mille

229

années. Cependant, des disciples de centaines de *gurus* tiennent aujour­

d'hui leurs maîtres pour des *avatars.*

**Barahi** Signifie douze. Cérémonie qui a lieu le douzième jour après la

naissance d'un *brahmane* au cours de laquelle les *pandits* et les astrolo­

gues prédisent l'avenir de l'enfant

**Bhagavad-Gîta** Texte sacré le plus connu et le plus lu dans l'hindouisme.

Il fait partie de l'épopée de Mahabharata et est une sorte d'« évangile » de

l'hindouisme, connu aussi sous le nom de « chant du Seigneur ». Il se pré­

sente sous forme d'un dialogue entre le guerrier Arjuna, qui hésite à tuer

ses proches dans la guerre, et le dieu-avatar Krishna qui est le cocher du

char. Krishna incite Arjuna à accomplir son devoir de bon et vaillant guer­

rier dans la bataille.

**Bhagwan** Mot hindou pour dieu ou seigneur.

**Bhai** « frère » ; mot honorifique utilisé entre égaux. Un vieil hindou utili­

serait rarement ce mot pour s'adresser à un adolescent, et jamais pour un

enfant Quand Gosine s'adresse ainsi à Rabi, il reporte sur le fils l'estime

et l'honneur dont il entourait le père.

**Bhajans** chants d'adoration.

**Brahma** ne pas confondre avec *Brahman* qui est tous les dieux en Un.

*Brahma* est le créateur, le premier des trois grands dieux hindous, avec

*Vishnu* le conservateur du monde, et *Shiva* le destructeur. Tous les

4,32 milliards d'années, *Shiva* détruit tout, *Brahman* recrée et *Vishnu* se

réincarne pour montrer le chemin vers *Brahman.* On le représente sou­

vent surgissant du nombril de *Vishnu* (ce qui semble contredire son rôle

de créateur), portant quatre têtes et muni de quatre mains qui serrent

des instruments de sacrifice, un chapelet et un manuscrit.

**Brahmacharya** « Vie religieuse ». Désigne la première des quatre étapes

de la vie d'un hindou de haute caste. L'abstinence sexuelle y est obligatoi­

re. On a aussi utilisé ce mot pour désigner des hindous plus âgés qui ont

fait le vœu de célibat.

**Brahman** La Réalité Ultime, sans forme, ineffable, inconnaissable et sans

connaissance ; ni personnel ni impersonnel, à la fois créateur et création.

*Brahman* est tout et tout est *Brahman.* Le salut hindou consiste à atteindre

l'Ultime Vérité, c'est-à-dire à prendre conscience qu'on est soi-même

*Brahman.* L'homme et l'univers ne sont qu'un être unique. *Brahman* n'est

pas un autre nom que porterait le Dieu de la Bible. Il est tout à fait op­

pose au Dieu judéo-chrétien. *Brahman* est tout et rien. Il est le bien et le

mal, la vie et la mon, la santé et la maladie et même l'irréalité du *maya,*

**Brahmane** Caste hindoue la plus haute et condition humaine la plus pro»

che de *Brahman* par l'effet de milliers de réincarnations. Elle représente

un intermédiaire entre *Brahman* et les autres castes. Un prêtre doit être

*brahmane,* ce qui lui donne un grand pouvoir sur les castes. Cependant,

on exige des *brahmanes* que leur vie religieuse soit beaucoup plus rigou­

reuse. Toute Infraction à ceue règle entraîne de lourdes conséquences

pour eux-mêmes et les castes Inférieures. Le mot sanskrit pour caste est

230

*varna* qui signifie couleur. Les *brahmanes* sont sans doute des descen­

dants des Aryens au teint clair, qui s'emparèrent de l'Inde. *Aujourd'hui*

encore les *brahmanes* ont le teint plus clair que les personnes des autres

castes.

**Caste** Système probablement imaginé par les fondateurs aryens *de*

l'hindouisme pour maintenir assujettis les Dravidiens au teint foncé. Les

quatre *castes — Brahman, Kshatriya, Vaisya et Sudra —* sont issues des

quatre parties du corps de *Brahman.* Les *brahmanes* viennent de la tête, et

les autres des parties de plus en plus inférieures. La doctrine du *karma* et

de la réincarnation est logiquement liée au système des *castes. Elle* ensei­

gne que les *castes* inférieures, en acceptant leur sort sans se plaindre,

peuvent améliorer leur *karma* et espérer chaque fois une meilleure réin­

carnation. Les Intouchables ne font partie d'aucune *caste* et sont donc

exclus du système religieux hindou. Lors de l'invasion musulmane, les

Intouchables des Indes furent les premiers à se convertir à l'Islam qui leur

accordait un statut social. Beaucoup de chrétiens indiens descendent

aussi des Intouchables ; certains sont devenus chrétiens de nom rien que

pour échapper à leur sort

**Chanan** Pâte aromatique de santal utilisée pour dessiner les marques re­

ligieuses de la *caste, ou* les marques rituelles, aussi bien sur les dieux que

sur les adorateurs ; la marque se fait généralement sur le front ou sur le

cou.

**Dakshina** L'un des nombreux noms de *Shiva* qui signifie : « sur la droi­

te », et qui désigne l'argent offert aux *brahmanes,* car il doit être donné de

la main droite.

**Devatas** Les divinités ou les dieux.

**Deya** Petit vase d'argile aux bords évasés rempli de *ghee* ou d'une autre

huile. La mèche de la lampe est allumée lors des cérémonies religieuses

ou de fêtes spéciales.

**Dharma** Bonne manière de vivre pour un hindou. Elle n'est pas absolue

et varie selon chaque caste ou chaque personne qui doit la découvrir elle-

même, Le *dharma* n'est pas un principe moral ; il implique certaines disci­

plines qui conduisent à l'union mystique avec *Brahman,* mais qui souvent

ne demandent aucun discernement du bien et du mal inscrits dans notre

conscience. Un *dharma* peut être situé au-delà du bien et du mal.

**Dhotl** Long vêtement d'homme que l'on enroule autour de soi ; il des­

cend jusqu'aux pieds, mais par temps chaud, ou pour accomplir un tra­

vail, on peut le retrousser à la taille. Certains retroussent le bas du

vêtement entre leurs jambes, ce qui transforme le *dhotl* en pantalon flot­

tant. Le *dhotl* est encore très répandu dans les villages. Les saints hom­

mes et les prêtres portent souvent un *dhotl* sous leur veste.

**Félicité** Etat parfait que l'on atteint quand on s'est purifié de toutes les il­

lusions de l'existence par la méditation et l'illumination. Tous les désirs

ont alors cessé. Bouddha, élevé dans l'hindouisme, appelle cet état au-

delà de la souffrance ou du plaisir, *nirvàna* ou néant

231

**Ghat** Endroit réservé à la crémation des cadavres. Ils sont répandus dans

toute l'Inde, mais les plus célèbres et les plus sacrés se trouvent près des

villes « saintes » telles que Bénarès sur le Gange. On répand les cendres

du mort dans la rivière sacrée.

**Ghee** Huile utilisée dans les cérémonies et fabriquée à partir de beurre.

Elle est considérée comme très sainte car elle vient de la vache, la créa­

ture la plus sacrée.

**Guru** « Maître » ; il est une manifestation de *Brahman.* Les écrits hindous

doivent être enseignés par un *guru,* qui lui-même a été disciple d'un autre

*guru.* Tout hindou qui veut atteindre la réalisation de soi doit suivre son

*guru.* Les *gurus* transmettent aux générations successives la sagesse an­

cienne. Ils sont adorés après leur mort et beaucoup d'hindous pensent

que les *gurus* morts communiquent encore plus avec eux, car ils ont at­

teint des niveaux supérieurs d'existence. Le meilleur lieu de méditation

est la tombe d'un *guru.*

**Etat supérieur de conscience** Sur le chemin du *nirvàna,* on expérimente

des états de conscience de plus en plus élevés par le yoga et la médi­

tation. Chaque école mystique en donne des définitions différentes. Les

états les plus caractéristiques sont « la conscience de l'Unité », où

l'homme expérimente une union mystique avec tout l'univers et « la cons­

cience de Dieu », où l'homme est soi-disant Dieu. L'hypnose, les transes

d'un médium, certaines drogues, la sorcellerie et le vaudou font aussi naî­

tre de semblables états. Ce sont tous des variétés d'occultisme.

**Hindouisme** Principale religion de l'Inde. Elle contient des croyances si

variées et si contradictoires qu'il est impossible de la définir. On peut être

panthéiste, polythéiste, monothéiste, agnostique ou même athée et

porter le nom d'hindou. Un hindou peut être moral ou amoral, croire au

dualisme, au pluralisme, au monisme, être fidèle au temple ou dans l'ado­

ration, ou bien ne pas du tout participer aux cérémonies religieuses.

L'hindouisme prétend inclure et accepter toutes les religions, mais la reli­

gion devient alors une partie de l'hindouisme. Le syncrétisme essaie d'as­

similer la foi chrétienne à l'hindouisme, mais le Dieu de la Bible n'est pas

*Brahman,* ni le ciel le *nirvàna,* ni Jésus-Christ une autre réincarnation de

*Vishnu.* Enfin, le salut par la grâce de Dieu, la foi en Christ mort pour nos

péchés, et la résurrection, contredisent tout l'enseignement de l'hin­

douisme.

**Janma** Nom donné à une vie antérieure par ceux qui croient en la réin­

carnation. Chaque *janma* est un pas sur le chemin de la vie qui prépare le

**suivant**

**Jivan-mukti** Idéal le plus élevé que puisse atteindre un homme. Il est

décrit dans la *Bhagavad-Gita et* consiste à atteindre, par le yoga, l'union

mystique avec *Brahman.*

**Karma** Loi fondamentale de l'hindouisme qui détermine le destin ou le

sort de l'homme. Dans le domaine moral ou spirituel, chaque pensée,

chaque mot chaque action, produit inévitablement un effet Comme une

232

seule vie ne suffit pas à l'application de cette loi, le *karma demande des*

réincarnations. Les conséquences des vies passées se répercutent dans *le*

*présent.* Le *karma* ne connaît pas le pardon. Chaque homme doit souffrir

pour ses fautes.

**Krishna** Dieu le plus populaire et le plus aimé, qui figure dans d'innom­

brables légendes dont beaucoup sont érotiques. *Krishna* est très connu

en Occident, grâce au zèle missionnaire des disciples de *Haré Krishna,*

que l'on voit dans toutes les grandes villes, chantant et dansant dans leur

robe jaune safran. Ils espèrent atteindre le bonheur et le salut en chan­

tant inlassablement : « Haré Krishna, haré Krishna, haré Rama, haré

Rama, haré, haré, haré ». Comme *Rama, Krishna* est une réincarnation *de*

*Vishnu.*

**Kundalini** « enroulé ». Nom d'une déesse symbolisée par un serpent en­

roulé en trois anneaux et demi et qui tient sa queue dans la gueule. Cette

déesse, appelée aussi serpent de vie, de feu et de sagesse habite le corps

de l'homme à la base de sa colonne vertébrale. Quand on *la réveille* , elle

déchaîne sa fureur en l'homme comme un serpent féroce et il est impos­

sible de résister à sa force. Quand elle est efficacement contrôlée, *Kunda­*

*lini* produit des pouvoirs psychiques surnaturels ; ils ont leur origine dans

les démons et mènent à la destruction morale, spirituelle, et physique. Le

yoga et la méditation ont pour but d'éveiller et de contrôler *Kundalini.* Les

adeptes suffisamment avancés dans la méditation transcendantale ou

d'autres formes de méditations pratiquées en occident, ont fait l'ex­

périence de *Kundalino.*

**Lingam** Emblème phallique du dieu *Shiva.* Il a été prouvé qu'un culte de

*lingam* était pratiqué dans la vallée de l'Indus avant l'invasion aryenne.

Méprisé d'abord par les aryens, le culte de ce symbole érotique devint en­

suite courant parmi eux. Le *lingam* est associé aux cultes de la fertilité, au

Tantrisme et à des rituels religieux incluant des perversions sexuelles.

Pourtant, c'est un objet d'adoration privilégié dans tous les temples hin­

dous.

**Lota** Petite tasse en cuivre qui sert à répandre, à asperger ou à boire

l'eau « sacrée » lors des cérémonies religieuses.

**Mahabharata** Grand poème épique hindou. Il est composé de 110 000

couplets. Il est trois fois plus long que la Bible chrétienne; c'est le plus

long poème du monde. Il est l'œuvre d'innombrables poètes et éditeurs

qui y ont ajouté, retranché ou adapté des passages selon leur conve­

nance. Ses enseignements sont incohérents et souvent contradictoires

mais le poème est tout de même considéré comme écriture sacrée par les

hindous.

**Mandir** Temple hindou.

**Mantra** Son d'une ou plusieurs syllabes qui permet d'atteindre un état

mystique. Il doit être enseigné par la voix d'un *guru.* Ce n'est pas le sens

du *mantra* qui a de l'importance mais sa répétition. Son rôle est d'appeler

l'esprit ou la divinité que représente le *mantra.* Ainsi prononcé, le *mantra*

*233*

est une invitation à se laisser envahir par un être étranger et, en même

temps, il crée un état de passivité qui facilite la fusion des êtres.

**Maya '** Définition hindoue de l'univers tel que l'homme l'appréhende dans

son corps et son esprit L'univers a une existence apparente. Comme

*Brahman* est la seule réalité, tout le reste est illusion et procède de

*Brahman,* le Créateur, comme la chaleur procède du feu. A cause de son

ignorance, l'homme ne voit pas la seule Réalité et accepte les illusions,

l'univers irréel des formes, la souffrance et les peines. Le salut vient de

l'illumination qui chasse l'illusion. Comme l'univers est semblable pour

tous et suit des lois précises, certaines sectes hindoues enseignent que

*maya* est un rêve des dieux auquel les hommes ne font qu'ajouter leur

sentiment de la souffrance.

**Méditation** En Occident, c'est une contemplation par la raison, alors que

dans la mystique orientale elle est exactement le contraire. La méditation

en Orient (Méditation Transcendantale, Zen), est une technique qui per­

met à l'homme de se détacher du monde des choses et des idées *(maya),*

en se libérant de toute pensée volontaire ou rationnelle. On est alors

transporté dans des états supérieurs de conscience. La méditation orien­

tale a été rendue populaire sous différents noms en Occident On la

présente comme une technique de relaxation, mais son but est de faire

prendre conscience à l'homme de son union avec l'univers. C'est la porte

d'entrée vers le « néant » appelé aussi *nirvana.* Elle conduit la personne à

se livrer aux forces mystiques et cosmiques.

**Moksha** Délivrance des cycles de réincarnation par l'entrée dans l'état

parfait Ceux qui se sont dégagés de l'univers de *maya* parviennent à

l'union avec *Brahman.* Les hindous considèrent le *moksha* comme la fin

des douleurs et des souffrances qui leur ont été imposées par la réin­

carnation. Cependant, selon l'hindouisme orthodoxe, il n'y a pas de

délivrance finale et l'homme retombera dans le cycle des morts et des re­

naissances. Ceci ne représente pas un progrès, car selon les Ecrits hin­

dous, *Brahman* était seul à l'origine. Le *moksha* n'est qu'un répit passager,

une étape dans la roue de l'existence qui tourne sans arrêt et revient à

son point de départ tous les 4,32 milliards d'années.

**Namahste** Salutation hindoue qui veut dire « bonjour ». Elle se prononce

en joignant les mains et en se prosternant, signe de reconnaissance du

Moi Universel en tout homme.

**Nirvana** « Extinction ». C'est le « ciel » des hindous et des bouddhistes.

Son sens varie d'une secte à l'autre. Ce n'est pas un lieu, ni un état ; il est

**en nous** et l'individu doit en prendre conscience. Le *nirvana* **est** le

« néant », la Félicité qui naît du fait d'être incapable de ressentir la douleur

**ou le** plaisir. L'existence personnelle s'est éteinte en se fondant dans

**l'Etre pur.**

**Nyasa** Cérémonie qui consiste à appeler la divinité pour qu'elle entre

dans le corps de l'adorateur. Celui-ci pose la main sur son front, ses bras,

**sa** poitrine tout en répétant un *mantra.* La répétition transforme l'adora­

234

teur en la divinité qui est incarnée dans la vibration ou le son du *mantra.*

Le *nyasa* favorise cette opération.

**Obeah** Sorcier-guérisseur hindou. Il dispose de la puissance des démons

et des esprits pour apporter de Laide, en échange d'un salaire.

**Puja** « Adoration ». Le mot et le rite sont d'origine dravidienne. Primitive­

ment, les Aryens pratiquaient les sacrifices d'animaux. Sous l'influence de

la non-violence, les sacrifices cédèrent la place aux offrandes de fleurs et

aux marquages des adorateurs avec de la pâte de santal. Le mot *puja fut*

alors adopté pour toute adoration rituelle ou cérémonielle. Au temple ou

à la maison, le *puja* inclut aussi des offrandes de fruits, de tissu, d'eau et

d'argent

**Pandit** *Brahmane* très instruit dans l'hindouisme. Par sa connaissance, il

apporte de l'aide, par exemple en prédisant l'avenir ou en priant les

dieux. Tous les *brahmanes* ne sont pas prêtres ou *pandits.* Bien que cha­

que *brahmane* de par sa naissance puisse devenir un *pandit,* tous ne mar­

chent pas dans cette voie de la dévotion religieuse. Aux Indes, la plupart

des *brahmanes* s'engagent dans d'autres professions.

**Rama** Réincarnation de *Vishnu.* Sa vie est racontée dans l'épopée du *Ra-*

*mayana.* Pour l'hindou, les actions de *Rama* sont pleines de noblesse ; il

est l'homme idéal, et *Sita* son épouse, la femme idéale. Toutes les sectes

hindoues vénèrent *Rama* et l'on aime donner son nom aux jeunes In­

diens. L'hindou désire mourir en murmurant le nom de *Rama.* Quand i

s'écroula, mortellement blessé par son assassin, Majatma Gandi murmu

rait : « O Rama ! O Rama ! »

**Ramayana «** Le geste de *Rama* » ; épopée hindoue qui raconte la vie hu­

maine du dieu *Rama,* réincarnation de *Vishnu.* Elle a subi l'influence des

éditeurs bouddhistes. On avait à l'origine plusieurs versions, mais aujour­

d'hui trois versions, qui varient légèrement dans des détails, sont officiel­

lement reconnues aux Indes.

**Réalisation de soi** But suprême recherché par la pratique de la médita­

tion et le yoga, c'est-à-dire la délivrance de « l'illusion », qui prétend que

l'homme est différent du Moi Universel ou *Brahman.* A cause de son igno­

rance, l'homme aurait oublié qui il est vraiment, et il pense qu'il est diffé­

rent de son prochain ou de *Brahman.* Dans la Réalisation de Soi, l'homme

se libère de cette ignorance qui est l'existence individuelle, et retrouve

l'Union à *Brahman.*

**Rigveda** L'un des quatre *Védas* ; le plus important, le plus vénéré et le

plus ancien. C'est un recueil de diverses vieilles légendes, de chants

(mantras), d'hymnes, divisé en dix livres. Ces hymnes généralement sté­

réotypés chantent les louanges de nombreuses divinités primitives de la

nature. Ces prières sacerdotales sont sensuelles et égoïstes ; elles ne de­

mandent pas la sagesse spirituelle, mais du vin, des femmes, la fortune et

la puissance.

**Sandhya** Dieu du crépuscule. Son nom est aussi donné aux prières du

matin, de la mi-journée et du soir, que prononce l'hindou qui est passé

235

par la renaissance (celui qui est dans une caste plus élevée que *Sudra).*

Pendant la prière, le *mantra Gayatri* est répété le plus de fois possible afin

que le soleil reste dans le ciel, et que le récitant soit sauvé.

**Sanyasi** Hindou parvenu à la quatrième étape de sa vie. Il a renoncé à

tout et est dégagé de toute règle, de tout rite. Il se tient à l'écart de la so­

ciété et des cérémonies. S'il est indépendant ou n'appartient à aucun or­

dre, on l'appelle un *sadhu.* Il peut aussi être appelé *yogi,* s'il est un maître

en yoga.

**Shakti «** Puissance ». Désigne l'attouchement de main qu'accomplit un

*guru* sur le front des adorateurs. Il produit un effet surnaturel car le *guru*

devient le canal de la puissance originelle, la force cosmique qui sous-

tend l'univers, représentée par *Shakti,* l'époux de *Shiva.* L'adorateur

tombe sur le sol, voit une lumière éblouissante, fait parfois l'expérience

de l'illumination intérieure ou d'autres expériences mystiques ou psychi­

ques.

**Swami** *Sanyasi* ou *yogi* qui appartient à un ordre religieux particulier. Le

terme est souvent donné comme titre au *guru* ou au chef d'un ordre.

**Tassas** Grands tambours de cérémonie.

**Upanishads** « Approche ». Nom donné à une partie des Ecritures hin­

doues renfermant des enseignements mystiques délivrés par des vieux

*gurus* à leurs élèves. Elles datent de 400 av. J.C. et, à l'origine, elles ne fai­

saient pas partie du canon Védique. Elles y ont été reçues tardivement La

philosophie des *Upanishads,* très ésotérique, n'est comprise que par peu

de personnes. Elles traitent de sujets difficiles : la nature de Dieu et de

l'homme, le but de l'existence, le salut Elles apportent une solution à

tous ces problèmes à partir d'une seule thèse : l'identité de l'âme de l'in­

dividu *(Atman)* avec l'âme universelle *(Brahman),* et l'unité de toutes cho­

ses. Dans l'enseignement *d'Uddakala* à son fils *Svetaketu,* figurant dans le

*Chandogya Upanishad,* on trouve cette doctrine clairement exprimée :

« l'essence subtile est universellement répandue en toutes choses. C'est le

Moi véritable, et Toi, *Svetaketu, c'est ce* que tu es 1 »

**Védanta** « La meilleure, la dernière ou l'ultime partie des *Védas* ». Dans

un sens général, elle désigne les *Upanishads ;* dans un sens plus précis,

l'un des six systèmes de philosophie hindoue, basé sur les *Upanishads* et

formulé par Bodarayana qui vécut il y a 2000 ans. Le *Védanta* est basé

sur le monisme et le panthéisme. *Brahman est* Tout et la seule Réalité ;

tout le reste est illusion. La Société Védanta, dont le fondateur est *Viveka-*

*nanda,* disciple de *Ramakrishna,* est répandue dans le monde entier et pro­

fesse la tolérance envers toutes les religions. Mais cette unité de toutes

les religions n'a pas pour origine la tolérance ou une largesse d'esprit, elle

est enracinée dans le monisme qui dit que tout est Un.

**Védas** Premiers écrits de l'hindouisme dont on dit qu'ils sont plus grands

que les dieux eux-mêmes. Ils subsisteront même si les dieux périssent

On les considère comme une révélation de *Brahman* lui-même, ('Absolu.

Dès leur origine, elles étaient parfaites et dans une forme immuable. Les

236

*Védas* comprennent le *Rigvêda, Yajurvéda, Samavéda et Atharvéda.* Elles

sont divisées en quatre catégories : les *mantras* (chants *de* louange), les

*Brahmans* (manuel de prières et de rites pour les prêtres), les *Aranyakas*

(traités pour les ermites et les saints), les *Upanishads* (traités philosophi­

ques).

**Védique** Langue des *Védas* qui est un sanskrit archaïque appelé aussi

Vieil Indo-Aryen. L'adjectif signifie : « enseigné ou illustré par les *Védas ».*

**Yoga «** Union » à *Brahman.* Les écoles, les genres, les techniques de yoga

sont variés, mais ont tous un seul but : l'Union à ('Absolu. Les positions,

le contrôle de la respiration, favorisent la méditation et permettent de

contrôler le corps. Cette maîtrise de Soi permet de renoncer à tous les dé­

sirs que le corps impose à l'esprit Le yoga vise à atteindre un état extati­

que où l'esprit réalise la fusion avec *Brahman.* Par cette technique, on se

retire du monde des illusions pour chercher la seule vraie Réalité. Si l'on

désire pratiquer le yoga comme simple exercice d'éducation physique, il

faut rechercher tout simplement une autre forme de gymnastique. Le

yoga ne peut être séparé de sa philosophie.

**Yogi** En général, toute personne qui pratique le yoga, mais dans son

sens véritable : le maître en yoga, c'est-à-dire celui qui a atteint l'union à

*Brahman.* Le *yogi* véritable, plongé dans sa méditation, a fait mourir tou­

tes perceptions sensorielles. Il ne connaît plus ni famille, ni ami, ni rela­

tion humaine. On le considère comme étant au-delà de l'espace et du

temps, de la caste, du pays, de la religion, et même au-delà du bien et du

mal. *Krishna* a dit dans la *Bhagavad-Gita* : plus rien n'a d'importance pour

le *Yogi,* sauf le yoga.

237

**Table des matières**

[Prologue 5](#bookmark1)

1. [L'Avatar 9](#bookmark4)
2. [Les cendres de mon père 32](#bookmark7)
3. [Karma et Destin 47](#bookmark10)
4. [Pandit Ji 59](#bookmark13)
5. [Le jeune guru 72](#bookmark16)
6. [Shiva et moi 78](#bookmark19)
7. [La vache sacrée 88](#bookmark22)
8. [Richesse et pauvreté 94](#bookmark25)
9. [Le Dieu inconnu 104](#bookmark28)
10. [« Et c'est ce que tu es 1 » 108](#bookmark31)
11. [Guru Puja 115](#bookmark34)
12. [Karma et grâce 126](#bookmark37)
13. [L'illumination 133](#bookmark40)
14. [La mort du guru 138](#bookmark43)
15. [Un nouveau commencement 154](#bookmark46)
16. [Retrouvailles et séparation 170](#bookmark49)
17. [L'Orient et l'Occident 179](#bookmark52)
18. [Livrés à la mort, mais vivants 190](#bookmark55)
19. [Vie Nouvelle 202](#bookmark58)

[Epilogue 221](#bookmark61)

[Lexique 229](#bookmark64)

239

Imprimé en France par IMEAF, 26160 La Bégude de Mazenc

Dépôt légal 4e trimestre 1984 - N° d’impression 84243



ISBN 2-86314-028-0

**27,00 FF**